

Lina Savignac

L'Ilandais

Les descendants



La Caboché

Les descendants

Lina Savignac

Les descendants

Roman



Révision
Nicolas Gallant
Mise en pages
Pyxis
Photo de l'auteure
Pierre R. Chapleau
Graphisme de la page couverture
Raymond Gallant

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Lina Savignac, 1949-

L'Irlandais : roman
Sommaire : [v. 3] *Les descendants.*

ISBN 978-2-924187-20-3 (v. 3)

I. Titre. II. Titre : Les descendants.

PS8637.A87I74 2011 C843'.6 C2011-942073-2
PS9637.A87I74 2011

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Bibliothèque nationale du Canada, 2013

Éditions la Caboché
Téléphones : 450-714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
lina.savignac@gmail.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Avis au lecteur

Je tiens à souligner le caractère spécifique de ce roman d'époque. Basée sur des faits réels et véridiques, cette trilogie a exigé beaucoup de recherches. Par contre, j'ai pris la liberté de romancer certains faits et quelques lieux. Des personnages imaginaires ont pris d'assaut les pages de ce livre, calquant leur vie à mon privilège de romancière.

L'auteure

À Léonie, Marion et Naila
qui, pour quelques instants, ont
personnifié les descendants de L'Irlandais.

1

Printemps 1929

Les membres du clan de l'Irlandais s'étaient enfin retrouvés et, pour la première fois, ils assuraient l'unité de la cellule primaire O'Reilly, tout en priant le rejeton Lonergan de bien vouloir intégrer le giron familial. Le lignage se trouvait enrichi d'un grand propriétaire terrien, d'un honnête fermier, d'un avocat et d'un artisan-cordonnier.

Elwin O'Reilly se félicitait. Il s'était réconcilié avec son fils aîné Martin et avait reconnu Lewis, l'enfant naturel de sa première épouse Mary. D'ailleurs, du moment où il sut qu'il appartenait à l'ascendance de l'Irlandais, Lewis Lonergan fila droit, méprisant les rapineries, se contentant d'exploiter son commerce et de servir sa distinguée clientèle. Il faut dire, à l'avantage de l'artisan, qu'il avait abandonné la dive bouteille, annihilant du même coup les raisons d'enfreindre les lois. Surveillé de près par Elwin, le nouveau venu mettait son honneur à satisfaire celui qu'il reconnaissait comme le *pater familias*. Étrangement, une amitié fraternelle était née entre le timide Thomas O'Reilly et l'extroverti Lewis Lonergan. Dès que le savetier avait quelques heures de loisir, il montait au 2^e rang et prêtait main-forte au jeune producteur agricole. Il le considérait

comme son frère, même si aucun lien de sang ne les reliait l'un à l'autre. Thomas se montrait toujours content de recevoir de l'aide, car en se retirant petit à petit de la ferme, son père le laissait souvent dans le besoin. Rien qu'à sentir l'odeur de la terre, Lewis reprenait vie et si ce n'était d'abandonner son métier de cordonnier, il se serait acheté un petit lot, construit une maison et aurait pris racine à l'endroit précis où sa mère avait vécu. Mais pour l'instant, Lewis demeurait dans le petit logis en arrière de sa boutique.

Dans un moment se prêtant aux confidences, Martin avait raconté à Lewis la triste histoire de sa naissance. Ce dernier avait écouté avec attention et devant l'affront, le mal et les dommages infligés par ce monstre qu'était son géniteur, il n'imaginait qu'une seule conduite à suivre : ne pas décevoir les attentes silencieuses de celle qu'il aurait pu appeler maman. Ainsi Lewis arrêta de mener une existence aux mœurs dissolues et rentra dans le rang. Le fils de Mary avait enfin réussi à secouer le joug de la honte imposé par le tyran responsable de sa venue en ce monde.

Mais pour aujourd'hui, le jeune homme accompagnait Angélique, l'épouse d'Elwin, dans sa corvée et s'activait à retourner la terre du jardin. Cette année, le printemps s'implantait rapidement, laissant supposer que l'été frappait déjà aux portes du Québec.

— Ouf ! Quelle chaleur ! soupira Angélique en soulevant son chapeau de paille.

Tout en épandant une chaudiérée de fumier sur la terre noire, Lewis demanda :

— Comment se fait-il que le terrain soit plus haut là-bas, on dirait une butte ?

— Ça, c'est une longue histoire, répliqua Angélique.

— J'ai tout mon temps, argua Lewis.

— Bien avant qu’Elwin n’achète ce lot et ne construise la maison, un ascète demeurait ici, à l’endroit même où nous nous tenons. Le reclus vivait illégalement, n’occupant qu’une petite parcelle de terre sur laquelle il avait construit une cabane confectionnée de planches et de carton pour abriter sa solitude. Un labrador blond qu’il appelait Mika lui tenait compagnie. Un jour, il y a eu un terrible accident. Le pauvre homme avait posé un geste irréfléchi et dangereux, ce qui lui coûta la vie. Pendant près d’une année, la chienne est disparue de la circulation, vivant probablement dans le bois pendant tout ce temps. Dès l’instant où Elwin s’établit à l’endroit précédemment occupé par Cyril Duclos, Mika revint vers lui. L’été suivant son installation, Mary avait décidé d’aménager un jardin sur le côté de la maison. Sans aucune raison, Mika commença à gratter le coin du potager, dispersant les semences récemment mises en terre. Patient, Mary rebouchait inlassablement le trou creusé par la chienne, redonnant au carré de légumes sa forme première, puis elle replantait de nouvelles graines dans le sillon à moitié dévasté. Le comportement de Mika intriguait Mary jusqu’au moment où Elwin lui dévoila qu’à cet endroit même il avait découvert un trésor, soit une somme rondelette appartenant probablement à l’ermite. Cet argent a donc permis à Elwin d’acheter la totalité des lots du 2^e rang. Voilà ce qui expliquerait en partie l’insistance de Mika sur ce coin de terrain.

Étonné par ce récit, Lewis arrêta de travailler et s’appuya sur le manche de sa fourche.

— Une cassette bourrée de billets ?

— C’est ce qu’Elwin m’a raconté.

— Contenait-elle d’autres valeurs précieuses ?

— Elwin a toujours refusé de me le dire, répondit Angélique. Lorsque Mika est morte, il l’a enterrée à l’endroit

même où elle avait tant gratté. Je dois t'avouer que je m'accommode très bien de sa présence au bout du jardin. Depuis ce jour, Mika veille sur mes carottes, s'amusa Angélique en offrant un large sourire au cordonnier.

Brin par brin, Lewis retissait la vie de sa mère. Patiemment, il construisait le portrait de celle qu'il n'avait jamais vue, craignant constamment que s'y glissent des erreurs ou des imprécisions. En toute honnêteté, il ne désirait conserver que les qualités de Mary Lonergan, car du côté paternel, admettons que ce n'était pas très reluisant. Lewis en vint à penser à cette autre femme, Juliet. Durant sa petite enfance, elle avait refusé de l'aimer et avait même poussé son aversion jusqu'à le rejeter, laissant toute la place et tous les pouvoirs à Joe Lonergan, son oncle maternel. Qui sait si là-bas, en Irlande, cette famille l'attendait toujours ? Depuis longtemps, Lewis avait renoncé à revenir en arrière et à revoir les parents qu'il avait blessés par sa conduite immature et destructrice. Il avait délibérément gâché toutes ses chances de vivre une jeunesse heureuse. C'était tout de même grâce à son père adoptif si aujourd'hui il était devenu un cordonnier accompli. Ne sachant que faire de ce garçon indiscipliné, Joe Lonergan l'avait intentionnellement éloigné de la vie familiale dans le but de sauver sa réputation et celle des membres du clan. Joe détestait avoir affaire aux policiers et réclamer qu'on libère son fils indigne qui moisissait derrière les barreaux. Lewis poussait comme de la graine de bandit. Il valait mieux le mettre en compagnonnage et lui procurer un métier grâce auquel il pourrait honorablement gagner sa pitance. Qui n'avait pas déjà eu recours aux services d'un savetier ? Le quotidien et les mauvaises relations avaient caractérisé le personnage qui, au passage, avait accumulé quelques vols significatifs, allant même jusqu'au meurtre.

Rapidement, Lewis conclut l'entretien qu'il venait d'avoir avec Angélique de la façon suivante : Elwin tirait sa richesse d'un soi-disant trésor caché dans son jardin, tandis que lui, profitait de l'argent extorqué à une riche cliente.



Dans son bureau d'avocat, Martin O'Reilly tournait en rond. On aurait dit un loup en cage. Même s'il venait de remporter une grande victoire en cour et avait envoyé au cachot un dangereux prédateur, le célèbre défenseur manifestait une nervosité anormale. Pourtant, il y avait de quoi festoyer. D'ailleurs, ses éminents confrères l'invitaient à boire un verre dans un club privé très prisé par les hommes de loi.

Ce matin, avant de quitter son luxueux appartement de la rue du Parc, maître O'Reilly avait machinalement allumé la radio. S'étranglant presque, l'animateur vedette de CKAC couvrant les affaires publiques annonçait la chute de la Bourse de New York. Un vent de folie et de panique soufflait actuellement sur Wall Street. Pressentie depuis un certain temps, la tourmente n'augurait rien de bon. Depuis deux ans déjà, les investisseurs, heureux de ne déboursier que dix pour cent de la valeur des actions convoitées, achetaient presque à crédit des milliers de titres financiers, créant ainsi une bulle spéculative. Relativement bien renseigné sur les placements risqués, Martin O'Reilly avait chargé son courtier d'acquérir en son nom des obligations dans le secteur de l'automobile ainsi que dans les industries de pointe. Grâce à un portefeuille diversifié, Martin souscrivait à cette nouvelle richesse artificielle.

Il faut comprendre que depuis dix ans, après la guerre de 14-18, une forte croissance aux États-Unis avait stimulé le cours de la bourse à la hausse, ce qui se traduisait par une augmentation des profits d'entreprises. À dire vrai, cette manne requérait une plus grande production de biens, forçant davantage le rendement industriel. Dans cette poussée ascensionnelle, seul le salaire des ouvriers tirait de l'arrière. Pourtant, une sonnette d'alarme avait été activée par le conseil du cabinet de Charles Merrill. Ce dernier recommandait fortement de cesser tout endettement personnel pour acheter des papiers, mais bien peu avaient écouté son message, car déjà en début d'année 1929, la gestion des fonds montrait des signes de fatigue et même de faiblesse. Ce fut lorsque la production automobile chuta, entraînant avec elle l'industrie, que les bonzes de Wall Street s'inquiétèrent vraiment. Malgré ces appels à la raison, les capitaux continuèrent à affluer vers la Bourse de New York plutôt que d'être versés dans l'économie réelle.

Le 24 octobre 1929, tous les journaux titraient : JEUDI NOIR. Ce jour-là, les agents de change procédèrent à des ventes massives d'actions et les fils de presse s'emballèrent. La plume des chroniqueurs spécialisés ameuta les Américains en leur dévoilant qu'ils vivaient au-dessus d'un gouffre. Puis ce fut la panique ! En quelques heures, le cours des obligations émises se mit à dégringoler si bien que, par un effet domino, l'ensemble des bourses s'effondra, entraînant dans leur chute la classe la plus riche tout comme les petits épargnants. Une émeute éclata même à l'extérieur du *New York Exchange*, tandis que 11 spéculateurs optèrent pour la solution finale et se suicidèrent. En l'espace d'une demi-journée, Martin O'Reilly venait de perdre toutes ses économies. Son portefeuille

d'investissement se vidait et ne valait pas plus cher que le papier sur lequel ses titres étaient inscrits.

Dans les couloirs du palais de justice de Montréal, l'atmosphère était des plus sombres. L'affolement frappait à la porte des hommes de loi. Pendant que l'un quêtait les conseils de l'autre, certains d'entre eux essayaient de relayer les informations, souvent contradictoires, de leur agent de change. Les banques canadiennes et américaines réagirent aussitôt en resserrant le crédit, acculant ainsi les entreprises les plus faibles à la faillite. Ceux qui possédaient encore des billes les retirèrent dans les heures qui suivirent, cherchant à protéger le peu qui leur restait.

À l'instar d'un feu de broussailles qui menace de tout raser sur son passage, ne laissant que des chicots noircis, la Bourse de New York ne reprenait pas son souffle et continuait à se vider de ses valeurs, entraînant dans sa dégringolade des grandes familles telles que les Morgan, les Rockefeller, les Churchill. Puis l'insécurité bancaire américaine se propagea à tous les établissements, si bien qu'aucun ne pouvait trouver un refuge. Le krach devenait mondial et l'affaire concernait toute la planète.

Même si Martin comprenait le mécanisme de la crise qui sévissait, il n'en restait pas moins que sa situation frisait la catastrophe. Heureusement, il avait un excellent travail et ce n'était pas pour demain que les hommes s'assagiraient et respecteraient les règlements régissant la bonne conduite. Confirmant les prédictions de maître O'Reilly, les causes de fraude, d'abus de confiance, de vol et de voie de fait simple augmentèrent de façon significative.

Le nez fourré dans ses dossiers jusqu'au début de la nuit, Martin négligeait sa jeune épouse. Pour un couple de nouveaux mariés, la situation actuelle aurait pu apporter

de l'instabilité dans leurs rapports. Heureusement, rompue aux règles d'Émilie Gamelin, Marie-Claire réagissait avec philosophie. Martin avait peut-être perdu une somme importante, mais il conservait le bon sens et l'amour de sa compagne.

Il y avait de ça quelques mois, l'avocat O'Reilly avait revisité la crèche des sœurs de la Providence dans un but précis : arracher à la communauté religieuse celle qui, en gardant le silence, avait conquis son âme. Une fois pour toutes, dans une économie de mots, elle renonçait à ses vœux et acceptait de le suivre. Depuis que Marie-Claire avait servi de guide à un Irlandais désirant revoir les lieux où il avait passé deux ans de sa vie, le cœur de la novice avait dit oui. À première vue, l'affrontement passionnel, mettant en opposition le puissant avocat à la jeune religieuse, paraissait inégal. Mais dès que le plaideur eut articulé quelques mots, la nonnette fut tout de suite vaincue et lorsque Martin lui proposa de venir avec lui, elle ne se posa aucune question. Impossible pour elle de résister. Cet appel charnel de l'homme dépassait en force le subtil message du Christ. Délaissant sa robe grise, Marie-Claire enfila le vêtement de pureté qui l'unirait désormais à Martin O'Reilly.

Rognant sur le faste de la cérémonie religieuse qui les faisait époux, Martin avait néanmoins fait les choses en grand et avait emménagé dans un luxueux appartement de l'avenue du Parc. Vivant au pied du Mont-Royal, la vie des jeunes mariés s'épanouissait dans la douceur, chacun d'eux s'abreuvant tour à tour à la fontaine de l'amour. Après un court voyage de noces aux chutes Niagara, la routine se tailla une niche dans le quotidien des nouveaux bourgeois.

Rapidement, Martin reprit sa place au tribunal, laissant à sa dulcinée le soin d'organiser sa journée comme elle l'entendait. Habitée à porter secours aux enfants qu'elle protégeait depuis son entrée au couvent, Marie-Claire profita donc de ses moments libres pour venir en aide aux plus démunis, ceux que la crise malmenait. Presque tous les matins, elle montait dans le tramway et se rendait au refuge Meurling, premier établissement pour les sans-abris de Montréal. Comme toutes les autres bénévoles, elle enfilait un tablier et servait le déjeuner à des centaines d'affamés. Après avoir passé la nuit dans un dortoir, sur un sommier recouvert d'une vieille courteline, les sans-logis avaient droit à une tasse de café ainsi qu'un morceau de pain ou un bol de gruau. Pour la plupart d'entre eux, cette nourriture offerte par les dames aux belles mains blanches en mal d'action constituait leur unique pitance de la journée. Bien chanceux celui qui pouvait encore se permettre une rouleuse après le repas. Du bout de ses doigts gourds, l'accro à la nicotine répartissait une pincée de tabac noir sur un mince papier plié en deux. Après avoir réévalué la quantité de particules de la plante indigène, il recouvrait les minuscules parcelles de manière à n'en échapper aucune. De l'apex de la langue, il mouillait le papier préencollé sur toute sa longueur, scellant ainsi une fine cigarette. Une allumette craquée sur le tissu râpeux de son pantalon ou de la semelle de ses bottines faisait flamber la première bouffée. Tirant l'air à travers le mince rouleau, il n'achevait sa respiration que lorsque la fumée atteignait le fond de ses poumons. À voir la mine plus détendue des amateurs du tabac, la vie leur offrait encore un instant de bonheur.

Après avoir quelque peu discuté de la situation économique, les victimes de la crise reprenaient le chemin, portant leur dénuement et leur infortune en bandoulière.

En fouillant dans leur poche, les plus riches y découvraient vingt-cinq cents, condition essentielle pour bénéficier du refuge Meurling pour la nuit. Battant la semelle d'une rue à l'autre, les sans-logis faisaient bien involontairement allonger la file devant la soupe populaire. À cette époque, Montréal n'était que pauvreté, indigence, chômage, chute de production, baisse de consommation, endettement, existence précaire et charité publique.

À l'occasion, en prenant la pinte de lait laissée sur leur perron, certains bourgeois tombaient sur un bébé emmailloté. Rarement, ils retrouvaient la mère et la plupart du temps, les poupons venaient grossir le nombre des orphelins. Marie-Claire était très sensible aux conditions de vie de ces tout-petits et parfois, en cachette, elle utilisait les ressources du ménage pour donner de quoi boire à ces affamés. Mais bien vite, elle confessait ce détournement de fonds, expliquant à Martin les besoins criants des familles. Pour contrer la pauvreté, le gouvernement offrait des terres à ceux qui avaient à cœur de défricher un lopin perdu dans le fond des bois aux confins de la province, étalant encore un peu plus la misère sur le territoire du Québec. Au lieu de mourir à petit feu dans une ville qui ne leur donnait plus à manger, les pères et mères du Québec, suivis d'une tralée d'enfants, allaient crever de faim dans des villages tout droit sortis des livres de la colonisation, sur des lots où on aurait juré que des roches et des souches y avaient été semées.

Émue par les cris de détresse de ses concitoyens, la jeune madame O'Reilly ne ménageait pas ses efforts pour aider les plus démunis. De son côté, Martin entérinait les actions de Marie-Claire, mais surveillait étroitement la santé de sa dulcinée. Qui disait indigence, sous-entendait

maladie. Depuis quelque temps, Marie-Claire lui semblait surmenée et le matin, il lui fallait une bonne heure avant de trouver son élan. Bien que l'éminent juriste ait perdu d'importantes sommes d'argent à la bourse, Martin proposa les services d'une domestique à sa femme.

— Ne t'inquiète pas pour moi, renchérissait-elle, il est normal de ressentir une certaine lassitude durant le mois de novembre, car la luminosité décline progressivement. Ma fatigue n'est rien à côté de celle des gens que je côtoie tous les jours.

— Dans ce cas, avant de tomber comme une mouche, que dirais-tu de passer un peu de temps à la campagne ? Je suis convaincu qu'Elwin et Angélique t'accueilleraient à bras ouverts.

— Je refuse de me séparer de toi ! Qu'irais-je faire là-bas, alors qu'ici, la misère court les rues ?

— Je te le répète. Tu manquerais encore plus à tes protégés si ta santé venait à flancher.

De mauvais gré, Marie-Claire acquiesça et se plia à la volonté de son mari. Dans la communauté où elle avait vécu si longtemps, cette opposition à l'autorité aurait été impensable.

— J'accepte, mais à une seule condition, déclara-t-elle candidement, que tu me visites le dimanche.

— Belle dame, je m'incline devant vous. Ne suis-je pas votre dévoué serviteur. Je profiterai de l'occasion pour te raconter mes secrets de petit garçon.

— Vilain ! dit-elle en tournant de l'œil.

Martin eut à peine le temps de réagir que Marie-Claire lui tomba dans les bras. La figure de sa femme perdit toute couleur, devenant aussi blanche que l'hostie du curé. Inquiet, Martin la souleva de terre et l'étendit sur le canapé.

— Marie-Claire, Marie-Claire ! articula vivement son mari.

Mais la conscience de la belle demeurait toujours inaccessible.

— Seigneur Dieu, qu'est-ce qui lui arrive ?

Martin délaissa son épouse un bref instant et se dirigea vers la salle de bain. Il revint avec une débarbouillette mouillée. Dès que l'eau froide eut touché son front d'albâtre, la jeune femme reprit ses esprits.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, légèrement désorientée.

— Je ne le sais pas, mais chose certaine, voici la prescription du docteur Martin O'Reilly : consultation médicale obligatoire et repos à la campagne, alimentation et vie saines. Pour un minimum d'un mois, fini les visites au refuge Meurling et les courses à droite et à gauche pour sauver Pierre, Jean, Jacques. Pour aider les autres, il faut être soi-même en bonne santé. Lorsque tu t'écrouleras, tu ne seras plus utile à personne. La crise s'annonce très longue et il sera toujours temps de rendre service.



Les prescriptions de maître O'Reilly furent suivies à la lettre. Dans une longue missive à son père, Martin lui demandait d'accueillir sa femme pour quelques semaines.

La réponse ne se fit pas attendre. Les parents O'Reilly se réjouissaient de recevoir leur jeune bru, d'autant plus qu'ils voyaient là une façon agréable de la connaître un peu mieux.

Ici, écrivait Elwin, la montagne est réputée pour assainir l'air et redonner la vie aux statues de plâtre... Si

notre vallée a réussi à revigorer la mère et la sœur du curé Durocher, il y a quelques années, il n'y a aucune raison pour que Marie-Claire ne recouvre pas la santé. Nous prendrons un grand soin de ta dulcinée. Pour celle qui n'a connu que l'agitation trépidante de la ville, nous dévoilerons nos boisés ainsi que notre Richelieu et pour qu'elle retrouve sa pleine vigueur, Angélique lui fera goûter la cuisine des anges.

En cette fin du mois de novembre, Élise Dandonneau vit débarquer du train un jeune couple d'une rare élégance. La dame élancée portait un magnifique manteau de renard, dont la couleur rousse s'agençait parfaitement à la chevelure de son compagnon.

— Mais pour l'amour du saint Ciel ! Ne me dites pas que c'est lui ! Et ce paquet de fourrure à son bras, serait-ce sa femme ?

Comme pour confirmer la réalité, Elwin sortit de sa calèche et se dirigea vers ses visiteurs. Quelle joie de retrouver son aîné ainsi que sa belle-fille ! Elwin invita les jeunes mariés à monter, craignant qu'ils ne soient surveillés par l'épouse de l'huissier.

— Tu as toujours cette vieille picouille, papa ? demanda Martin. Il serait temps que tu t'achètes une voiture à essence. En ville...

— Ne parle pas trop fort, coupa le père, car Grattan comprend tout et ça lui ferait mal au cœur de savoir qu'on veut le remplacer par une automobile. Et puis, c'est la crise, mon gars ! Je n'ai pas le salaire d'un avocat, moi !

Tout au long du chemin qui menait au 2^e rang, Elwin et Martin firent le point sur la situation économique qui prévalait au pays.

— Changeons de sujet de conversation, ce maudit krach finit toujours par me donner la nausée et puis, nous ennuyons ta femme avec ça.

— N'en faites rien, intervint Marie-Claire, je suis curieuse de connaître votre opinion. Nous autres, en ville, nous sommes dépassés par le problème de la pauvreté, si bien que nous n'anticipons plus le dénouement et l'aboutissement de cette crise. De toute manière, comme le mal est arrivé par la faute des riches spéculateurs, j'ose espérer que les banquiers ou les gens du même acabit sauront nous sortir du trou, nous les petits.

Elwin regardait Marie-Claire, c'était la première fois qu'il entendait de tels propos dans la bouche d'une femme. Celle qui semblait si fragile était dotée d'un caractère de suffragette et ne se retenait pas pour dire sa façon de penser. Décidément, les filles de la ville possédaient une longueur d'avance sur celles de la campagne. Jamais Angélique ne se serait exprimée de la sorte. Dans le temps de le dire, Grattan conduisit ses passagers à bon port.

— Nous voilà arrivés ! Tu vois, Martin, une vieille picouille a l'avantage de connaître le chemin, plaisanta l'Irlandais.

Soucieuse du bien-être de ses visiteurs, Angélique avait attisé le feu afin de chasser l'humidité et rendre la maison plus confortable. Dans sa lettre, Martin avait déjà spécifié que sa femme était fatiguée et de santé fragile, il fallait donc éviter qu'elle ne frissonne. Aussitôt débarrassé de son manteau, Martin eut la surprise d'apercevoir Thomas.

— Eh, le petit ! Il me semble que tu grandis encore, ou bien serait-ce moi qui raccourcit ?

— Voilà l'un des effets pervers de vivre dans une ville de béton. Comme tu ne peux pas planter tes racines, tu finis par ratatiner, s'amusa Thomas.

Durant quelques minutes, les deux frères se lancèrent des boutades comme on joue à la balle, passant de la clownerie aux mots d'esprit et de l'humour au drame wagnérien. Visiblement, ni l'un ni l'autre n'avaient vieilli. Ils étaient tout simplement heureux de se retrouver et pour quelque temps, personne d'autre n'existait. Jamais Marie-Claire n'avait vu son mari si détendu. Parfois, certaines expressions faisaient friser les oreilles de l'ex-religieuse. Quand ils eurent fini de plaisanter, chacun put enfin reprendre une conversation sérieuse. Soucieuse du bien-être de sa belle-fille, Angélique s'enquit d'abord de sa santé.

— Ne vous inquiétez pas, Angélique, ce n'est qu'un coup de pompe. Avec un peu de repos, tout devrait rentrer dans l'ordre.

— Dis plutôt que tu n'as pas fait attention à toi, intervint Martin. Les maladies contagieuses, comme le choléra, accompagnent souvent la pauvreté extrême. Des îlots de tuberculose ont d'ailleurs éclaté dans les quartiers les plus défavorisés. Par tous les moyens, nous tentons d'améliorer la salubrité, mais encore faudrait-il que nos conseils puissent être suivis. Certains secteurs de Montréal n'ont même pas l'eau courante.

— Je crois que les gens de la campagne se tirent mieux d'affaire que ceux des grandes villes, affirma Thomas. Ici, qu'on soit riche ou pauvre, la terre donne toujours à manger. Bien entendu, on doit s'en occuper et l'argent ne tombe pas du ciel. Je n'en connais pas un qui ait eu tout rôti dans le bec. Il faut faire sa part même si les billets se font rares et que les espèces sonnantes ne circulent pas. Chez nous, certains ont recommencé à exercer le troc.

— Quelle excellente idée ! s'exclama Martin. Voilà une affaire simple et rassurante, d'autant plus que ce genre de marché soude les éléments d'une société.

— Parfois, intervint Marie-Claire, les familles n'ont que la misère à échanger.

— Voyons, voyons, faut éviter de sombrer dans le pessimisme, répliqua Martin. Ta grande fatigue t'empêche de voir le soleil qui se lève. À propos, le vieux docteur Bernard pratique-t-il toujours ?

— Oui, il a gardé sa clientèle, mais il prend de l'âge notre ami, répondit Angélique.

— Dans ce cas, ma chérie, tu vas lui rendre visite et le plus tôt sera le mieux.

Puis s'adressant à ses parents :

— Marie-Claire se dévoue beaucoup pour aider les plus pauvres et, il y a quelques jours, elle a perdu connaissance. Encore heureux que j'aie été là, sinon j'ose à peine imaginer la suite. Cela m'inquiète un peu.

— Dans ce cas, reprit Elwin, nous la conduirons dès demain chez notre bon docteur Bernard.

Devant cette démonstration de bienveillance, Marie-Claire ne put qu'accepter. La bonne volonté de tout un chacun concourait à la porter vers le soigneur et conseiller de la famille. D'un autre côté, au fond d'elle-même, elle craignait que ce sauveur imposé ne fût trop âgé. Certes, ces vieux praticiens ne manquaient pas d'expérience, mais se tenaient-ils à la fine pointe de cette science moderne appelée médecine, car celle-ci avait largement évolué depuis la guerre de 14-18 ?

Martin repartit pour Montréal le soir même. Pour la première fois depuis leur union, Marie-Claire ne l'accompagnait pas. Le cœur gros et les paupières contenant mal ses larmes, elle avait embrassé son mari comme si elle ne le reverrait plus jamais, lui faisant promettre de revenir dimanche prochain. Une fois seule et malgré la gentillesse

d'Elwin et d'Angélique, Marie-Claire se sentait comme une intruse au sein de la famille O'Reilly. Même si Thomas faisait des efforts louables pour mettre sa belle-sœur à son aise, le pauvre garçon remâchait toujours son unique discours : la ferme. Certes, le sujet ne manquait pas d'intérêt, mais Marie-Claire aurait préféré s'isoler et laisser couler sa peine. Lorsque neuf heures sonnèrent à l'horloge grand-père, la jeune femme demanda la permission de se retirer, sa fatigue lui servant d'excuse. Tout de suite Angélique prit conscience du fait qu'elle avait trop longtemps monopolisé l'attention de sa belle-fille.

— Il faut me pardonner, Marie-Claire, et me rappeler la raison de ta venue ici. Je suis tellement contente de recevoir de la visite que j'en oublie les règles les plus élémentaires de bienséance. Suis-moi, je te montre ta chambre. Tu y feras de beaux rêves, car c'était dans cet appartement que Martin couchait.

En entendant le nom de son amoureux, Marie-Claire ressentit une chaleur bienfaisante qui apaisa quelque peu sa tristesse.

— D'ailleurs, tes bagages y sont déjà rendus. Installe-toi comme si tu étais chez toi. Suis-moi, je te montre les commodités.

Marie-Claire emboîta le pas et ne démontra qu'un minimum d'intérêt pour une toilette à l'eau récemment aménagée.

— Je te dis qu'on trouve ça pratique, énonça fièrement Angélique. Le pot de chambre avait fait son temps. Maintenant, j'arrête de bavarder et je te souhaite une bonne nuit.

— À demain, reprit la jeune femme.

D'un rapide coup d'œil, Marie-Claire repéra l'essentiel des choses. Derrière un paravent, elle se départit de son costume de voyage et enfila une jaquette de fine batiste.

Pour la première fois, elle coucherait loin de son amour et pour chasser la grisaille qui logeait au fond de son cœur, Marie-Claire attrapa son chapelet et se faufila sous les couvertures à la recherche d'une odeur connue. Rien, aucune senteur corporelle ou aucun parfum masculin. Les draps lavés et séchés au grand air ne libéraient que des effluves d'ozone. Comment survivrait-elle dans ce monde rempli d'étrangers ? Ce temps de repos imposé lui occasionnerait-il plus d'ennui que la fatigue qui l'avait amenée jusqu'ici ? Finalement, Marie-Claire se laissa prendre par la grande quiétude qui régnait dans la maison. Pas un bruit ne la détourna des bras d'Hypnos, le dieu du sommeil.

Le lendemain, ce fut une odeur de café qui vint la surprendre. Que faisait-elle encore au lit à cette heure tardive ? Avec une énergie nouvelle, Marie-Claire s'habilla, trouvant peu avenant de descendre en robe de chambre comme elle l'aurait normalement fait chez elle.

— Bonjour, l'accueillit Angélique. Bien dormi ?

— Comme une princesse, répondit Marie-Claire en bâillant. Dieu comme c'est tranquille chez vous.

— Il faut dire que nous sommes loin de toute circulation. Ici, il n'y a que le coq qui s'excite le matin. Cet idiot me fait rire, car dès les premières lueurs du jour, il s'esbroufe et lance des cocoricos à tous les points cardinaux.

— Je ne l'ai pas entendu, s'étonna Marie-Claire.

— Pourtant, c'est bien cette espèce d'emplumé qui commence le bal et dans les cours voisines s'ensuit un concert cacophonique. Mais je parle, je parle et j'en oublie de te faire manger.

Marie-Claire se régala. Contrairement aux privations de la ville, le déjeuner servi ici était bon et abondant. Les œufs frais, le pain de ménage, la confiture de fraises des

champs, les cretons, tout contribuait à lui redonner l'appétit.

— Vous savez que c'est la première fois que je viens à la campagne, je suis une citadine dans l'âme. J'ai grandi dans un quartier ouvrier à l'ombre des murs de briques et le seul vert que je connaisse se résume à une bande de gazon devant la maison. Pour moi, la terre, les bâtiments, les boisés, c'est le mystère.

— Dans ce cas, je me charge personnellement de t'initier aux spectacles renouvelés de la nature belœilloise. Contrairement à toi, je viens d'une famille de dix enfants et j'ai toujours vécu sur une ferme. Je n'ai jamais visité Montréal ! Allez, je te laisse quelques minutes. Je dois me rendre présentable et me faire une beauté, si ce n'est pas trop demandé au ciel. Ensuite, je t'amène chez le docteur Bernard.

Marie-Claire n'eut pas à attendre longtemps avant qu'Angélique ne la surprenne. Déjà, cette dernière avait ordonné à Thomas d'atteler Suzy, la jeune pouliche noire qu'Elwin lui avait donnée en cadeau d'anniversaire et dont la robe brillait sous les rayons du soleil. Angélique adorait conduire Suzy, car elle était à la fois douce, nerveuse et rapide. Elwin avait dû se montrer persuasif pour l'acquiescer. Dans un premier temps, le maréchal-ferrant avait refusé de vendre la jument poulinière, la gardant pour sa fille unique. Finalement, pour obliger le forgeron, rendu impatient par l'obstination de l'Irlandais à lui soutirer la petite bête, Elwin avait augmenté l'offre déposée précédemment.

Une fois les deux dames bien installées, une couverture rabattue sur leurs genoux, Thomas ordonna à Suzy d'avancer, puis attacha son regard sur les deux femmes qui s'en allaient. Décidément, Martin avait marié une fille différente de celles qu'on voyait par ici. Lorsque le jeune fermier avait demandé à son frère dans quel château il avait

déniché ce beau brin de fille, Martin lui avait répondu que cette sylphide moisissait dans une crèche.

— Une crèche ! Tu n'es pas sérieux.

— Aussi vrai que je me tiens devant toi. Marie-Claire avait pris le voile et s'occupait des enfants. Sa vie leur était dédiée.

— Mais qu'allais-tu faire à cet endroit ?

— Ça, c'est une très longue histoire que je te raconterai plus tard.

Connaissant le chemin Saint-Jean-Baptiste depuis belle lurette, Suzy n'eut pas besoin d'indications pour se rendre chez Paul Bernard. Dès qu'Angélique eut sonné à la résidence située près du bateau-passeur entre Belœil et Saint-Hilaire, elle entendit des pas croître de l'autre côté de la porte, puis la poignée fixée au vantail tourna.

— Bonjour, Angélique ! tonna le docteur, toujours heureux de te voir.

— Je vous présente la jeune femme de Martin, vous vous souvenez de lui ?

— Qui peut oublier le fils d'Elwin O'Reilly ? Mais passez donc dans mon cabinet, je vous rejoins dans quelques minutes, soit le temps de me laver les mains et de remettre un peu d'ordre dans la salle d'examen. Depuis que mon épouse m'a quitté pour un monde meilleur, j'ai de la difficulté à garder cet endroit propre. Ma femme voyait à ce que tout soit parfait.

Marie-Claire se demanda si elle n'était pas victime d'un charlatan. Pouvait-elle se fier à un médecin dont le lieu de travail s'apparentait à un foutoir ? Pourtant, à première vue, ce docteur ressemblait à n'importe quel grand-père, mais voilà, n'était-il pas trop âgé ? Encore une fois, elle y

alla d'une petite prière avant d'abandonner son corps à la science du praticien.

— Bien, ma fille, commença-t-il d'un ton paternaliste, si j'ai bien compris, vous êtes la femme de notre Martin national ? Je suis heureux que vous fassiez confiance au vieux bonhomme que je suis. Saviez-vous que j'ai mis au monde la plupart des Belœillois de moins de trente ans ? Alors, que puis-je pour vous ?

— Voici, depuis un certain temps, je me sens très fatiguée. Il a fallu que je perde connaissance dans les bras de Martin pour qu'il s'alarme au sujet de ma santé. D'après moi, il ne s'agit que de lassitude et peut-être un peu de surmenage.

— Si vous le voulez bien, Marie-Claire, vous permettez que je vous appelle par votre prénom, laissez votre docteur juger des malaises que vous avez énoncés et ne tentez pas d'émettre un diagnostic. Moi je possède l'expérience, vous les symptômes. Gardons chacun nos champs de compétences.

Marie-Claire resta bouche bée et recula dans sa chaise. En l'espace de quelques secondes, elle venait de perdre le peu de confiance qu'elle avait en ce chaman. Elle décida de lui faire la vie dure et ne répondit que tardivement aux questions posées.

— Hormis la fatigue, avez-vous d'autres problèmes qui vous inquièteraient ?

— Je ressens le besoin de dormir et je dois continuellement lutter contre cette exigence de mon corps, sans compter que, contrairement à toute logique, cette apathie m'a fait prendre du poids. Voyez-vous, je travaille comme bénévole pour certaines associations caritatives et l'automne a été fort chargé.

— À la maison, est-ce vous qui cuisinez en plus d'assurer la totalité des tâches ménagères ?

— Oui, j'en assume l'entière responsabilité, mais je dois vous dire que deux personnes dans un logis ne salissent pas beaucoup.

— Bien. Enlevez votre manteau. Je dois procéder à une investigation physique complète, car les causes d'une fatigue chronique peuvent être diverses et difficiles à cerner.

De mauvaise grâce, Marie-Claire se coucha sur la petite table d'examen. Déterminé à apprivoiser cette nouvelle patiente, le médecin prit la température, la pression artérielle ainsi que le pouls de la jeune femme. Jusqu'ici, tout semblait normal. Puis, frôlant un abdomen nerveux, le docteur Bernard posa sa main droite sur le ventre de Marie-Claire en écartant l'index et le majeur, puis de la gauche, il percuta l'espace délimité entre ses doigts de manière à provoquer une résistance sonore et à détecter quelques bruits suspects. Et l'homme passa toute la région abdominale à l'inspection. Rassuré par ce jeu de tam-tam, à l'aide d'un stéthoscope Paul Bernard écouta le cœur de Marie-Claire et sonda ses poumons, puis accrocha son stéthoscope dans son cou. Ses vieilles patoches s'attaquèrent maintenant au bas-ventre de sa patiente à la recherche d'un utérus ayant augmenté de volume. Une seconde fois, il remit les embouts de son stéthoscope dans ses oreilles et écouta les bruits de la région inférieure. Puis comme point final, il prit un galon à mesurer, l'appliqua du pubis au nombril et se déclara satisfait.

— Vos règles sont-elles régulières ?

Gênée de parler de ce sujet intime avec un étranger, déjà que celui-ci la tripotait à la limite de l'acceptable, Marie-Claire ne répondit pas tout de suite et fit comme si elle n'avait rien entendu. Le vieil homme posa à nouveau sa question en insistant sur la date de sa dernière menstruation.

— Je l'ignore, reprit-elle bêtement. J'ai autre chose à faire que de retenir des dates.

— Dans ce cas, il faudra vous y habituer, car selon moi, vous êtes enceinte d'environ trois mois.

— Comment ? faillit-elle s'étouffer.

La pauvre petite postulante se trouva complètement démunie face à cette réalité féminine. Tout le temps qu'avait duré sa vie de recluse, elle avait négligé ces choses propres aux femmes, se débrouillant comme elle le pouvait. Autrefois, que ses règles déclenchent le 13, le 14 ou le 15, elle s'en fichait pas mal et depuis qu'elle était mariée, elle ne s'en souciait guère plus.

— Oui, madame O'Reilly, dans six mois environ, vous aurez un beau bébé.

Lorsque Marie-Claire sortit du bureau de consultation, elle affichait un air de zombie. Au fond, elle était très heureuse de ce qui lui arrivait, mais qui aurait pensé que ces malaises étaient les effets d'un début de grossesse. Quand elle vit sa belle-fille, Angélique, qui faisait le pied de grue dans la petite salle d'attente, s'inquiéta. Le docteur Bernard lui avait-il annoncé quelque grave maladie ?

— Je vais avoir un bébé, déclara Marie-Claire sur un ton monocorde.

— Un bébé ! Mais tu n'as pas l'air contente.

— Non, au contraire, je suis heureuse, mais juste surprise. Je ne pensais pas que ça arriverait si vite.

— Mais c'est le propre de toutes les femmes d'enfanter.

Et Marie-Claire lui raconta brièvement ses années passées à la crèche en tant que postulante où elle s'était dépensée sans compter aux soins des tout-petits.

— Dans ce cas, la rassura Angélique, tu n'as rien à craindre. Tu auras suffisamment d'amour à donner.

— Je voudrais vous demander un service. N'ébruitez pas la nouvelle avant que je ne l'aie moi-même assimilée.

Puis le sujet fut clos. Même entre femmes, la conception, la grossesse et l'accouchement demeuraient tabous. Marie-Claire, comme la plupart des futures mamans, découvrirait, étape par étape, le grand miracle qui se produirait en elle. De par sa formation religieuse, la jeune femme savait que le corps féminin était entièrement dédié à la reproduction et doucement, Martin lui avait appris les gestes de l'amour, mais une fois fécondée, elle ignorait totalement ce qui se passait dans son ventre.

— Viens, je t'emmène voir une amie qui demeure à quelques pas d'ici, déclara Angélique pour changer les idées de sa compagne.

Marie-Claire suivit de bon cœur sa belle-mère jusqu'au magasin général. Selon son habitude, Lucie Cartier accueillit chaleureusement les deux clientes.

— Bonjour, Angélique. Madame, déclina la marchande à l'adresse de Marie-Claire.

— Je te présente l'épouse de Martin, affirma fièrement la femme de l'Irlandais. Marie-Claire nous fait l'honneur d'habiter un mois chez nous.

Les politesses étant terminées, la gent féminine se mit à papoter. Tandis qu'Angélique tripotait les tissus d'hiver récemment arrivés de Montréal, de son côté, Lucie, qui ne connaissait que des fournisseurs dans la grande ville, voulut faire la conversation et du même coup satisfaire sa curiosité. À mi-voix, elle demanda à sa visiteuse si elle était au courant de ce qui se passait dans le domaine du music-hall et du cabaret, car depuis des années, elle rêvait de se payer ce genre de sortie.

— Vous savez, la crise n'épargne personne et sévit aussi très sévèrement chez les artistes, répondit Marie-Claire. Depuis un bon moment, les productions se font de plus en plus rares. Mais souvent, le spectacle se situe dans le hall

du théâtre. Il faut voir les beaux messieurs qui assistent à ce type de divertissement, s'enorgueillissant de tenir à leur bras une catin portant une rivière de diamants ou une peau de renard sur ses frêles épaules dénudées. L'un ne va pas sans l'autre. Ce genre de distraction ne convient pas à la bourse de tout le monde, vous savez.

Le trio ne vit donc pas le temps filer, jusqu'au moment où Élise Dandonneau pénétra dans le magasin. Cette fois, Lucie Cartier ne salua pas la nouvelle arrivante, car elle détestait royalement la femme de l'huissier. La marchande trouvait l'adepte du radiotrottoir un peu trop pincée à son goût. D'ailleurs, il était de notoriété publique que le caractère explosif de chacune des dames occasionnait souvent des flammèches. Qu'Élise ne soit ni saluée ni invitée à se joindre au cercle ne la contrariait pas. Au contraire, cela lui donnait quelques munitions pour mener sa petite guérilla personnelle. Élise ne se gêna pas pour décocher quelques flèches à la belle Angélique. La pie-grièche se plaisait à la blesser avec des mots méchants, car entre elles, il y avait toujours la possession de l'Irlandais. La femme de l'huissier n'avait jamais réussi à éveiller quelques sentiments amoureux chez son ancien pensionnaire. Une fois seulement, le corps d'Elwin avait dépassé ses défenses naturelles et avait répondu à l'appel pressant de la femelle, mais ce dernier avait chèrement payé cette incartade.

— Bonjour, Angélique, commença Élise en se dirigeant vers l'étalage de tissus. Ne trouvez-vous pas que les couleurs d'automne sont ternes cette année ?

Ignorant l'intrigante, Angélique ne dit pas un mot et continua à regarder le lot de lainage. Inévitablement, Élise se tourna vers Marie-Claire.

— Je me présente, Élise Dandonneau.

Interpelée à son tour, Marie-Claire se sentit envahie par un malaise et s'en tint à la salutation, la forme la plus stricte de civilité.

— Tu viens, Marie-Claire ? demanda Angélique afin de sortir sa compagne des griffes d'Élise.

S'adressant ensuite à Lucie :

— Je reviendrai, s'excusa la femme de l'Irlandais.

Angélique et Marie-Claire laissèrent Lucie aux prises avec la pire commère du village.

— Allons, lança Angélique en accrochant le bras de la visiteuse, maintenant, nous nous arrêtons à la cordonnerie.

Angélique salua le rouquin se tenant derrière sa table de travail. Lorsque sa belle-mère lui eut présenté Marie-Claire, des étoiles allumèrent les yeux de Lewis. Cette magnifique blonde était née pour lui et son seul rôle dans la vie était de lui apporter le bonheur avec un grand B. Le cordonnier avait côtoyé un nombre élevé de femmes et tâté plus d'une cuisse, mais jamais aucune de ces gonzesses n'affichait dans son visage la douceur et la bienveillance de celle-ci. Pourquoi fallait-il qu'elle soit l'épouse de son demi-frère Martin ? Lewis éprouva un sentiment s'apparentant à la jalousie. Afin de se donner bonne conscience, il déclara :

— Le coquin ne nous avait jamais avertis qu'il avait marié semblable merveille, lança-t-il en lui baisant la main.

Devant un tel compliment, Marie-Claire devint aussi rouge qu'une pivoine et se contenta de sourire.

— Si jamais, belle tanagra, vous aviez besoin de quelque service que ce soit, sachez que je me décarcasserais pour vous plaire.

Devant pareille tirade, Marie-Claire jeta un regard à sa belle-mère et pouffa de rire, non pas à cause du poète, mais du romantisme plutôt mièvre.

— Et moi ? s'indigna Angélique pour la forme.

— Pourquoi vous plaindre, dame Angélique ? Vous occupez déjà tout mon cœur.

2

Marie-Claire se permit de partager sa joie d'être mère dans l'intimité familiale. Le docteur Bernard lui avait confirmé qu'elle aurait un enfant et malheureusement, elle n'avait aucun moyen d'en avertir Martin. Étant donné la lenteur de la poste, lui écrire s'avérait complètement inutile : son mari serait de retour avant que la lettre n'ait quitté le comptoir. La future maman devait donc se contenter d'attendre jusqu'au prochain dimanche pour dévoiler son secret et se réjouir avec son époux. Pour contrer l'absence de l'heureux père, Angélique avait eu l'idée de rassembler le clan O'Reilly et de souligner la bonne nouvelle. Marie-Claire remercia le ciel de lui avoir donné une belle-mère aussi délicate et attentionnée. En quelques heures, Angélique avait su gagner sa confiance et avait refermé ses bras sur elle. Même si Marie-Claire affichait un air bravache, Angélique détectait là un immense besoin d'être aimée, à plus forte raison si elle avait un petit dans le ventre.

Lewis se disait le plus heureux des hommes, car une nouvelle belle-sœur, jolie comme un cœur, faisait son entrée dans la famille. Née dans le quartier Saint-Henri, Marie-Claire suivait avec joie les péripéties de ce réchappé de la justice et tous les deux se surprirent à échanger des anecdotes, démontrant le côté dur et difficile de Montréal, mais également toute la richesse de cette ville.

— Tu sais, je ne suis pas de la croix de Saint-Louis, confia Lewis à Marie-Claire et j'ai gaffé plus d'une fois dans ma vie. Heureusement, Martin est arrivé au bon moment.

— Comment se fait-il que Martin ne m'ait jamais parlé de toi ? demanda Marie-Claire.

— Peut-être avait-il honte de moi, rajouta Lewis. Souvent, la réputation d'un juriste le précède et quand on défend son demi-frère, ayant commis un vol de banque, on a probablement le goût de l'oublier.

Malgré l'air piteux du cordonnier, Marie-Claire força la conversation.

— Le vol a mal tourné ? Tu as abattu quelqu'un ?

— Non. Pas dans ce pays-ci, du moins.

— Je ne comprends pas.

— Ce n'est pas étonnant. Demande à Martin de te dévoiler les secrets qui entourent ma venue dans la famille. Lorsque tu sauras, peut-être choisiras-tu de m'exclure de ton carnet de bal.

Marie-Claire n'insista pas afin de préserver l'orgueil de Lewis.

Thomas était heureux que Marie-Claire soit enceinte et avait immédiatement fait connaître son désir d'être parrain si jamais le Polichinelle s'avérait du sexe masculin, bien entendu. Marie-Claire vouait à son beau-frère une amitié sincère. Ce jeune homme était le calque de son père. Une force tranquille et sécurisante sommeillait dans ce corps rompu aux durs travaux de la terre et sous cette musculature puissante se cachait un cœur d'or. Dans l'un des rares moments de détente qu'Angélique s'octroyait, elle avait brièvement raconté l'histoire de Martin, à laquelle se rattachait forcément celle de sa mère Mary. À la suite de ce récit, Marie-Claire devint triste. Pour la première fois, on lui donnait la permission de visiter la petite enfance de son mari. La vie des Irlandais avait basculé dans l'horreur,

celle qui accompagne les maladies mentales. Conséquent au vertige et à la peur engendrée par la psychose, Martin avait été placé dans un orphelinat, le temps que son père reprenne pied. Marie-Claire se sentait atterrée par la cruauté du destin et voulait à tout prix fuir ce mal à l'âme que lui causait le sort réservé à Martin. Elle n'avait qu'un seul désir, se blottir dans les bras de son amour et former un rempart contre la fatalité.

Enfin, le dimanche tant espéré arriva. Pour aller cueillir Martin à la gare, Elwin avait accepté de prendre sa belle-fille avec lui. Il avait légèrement hésité à cause de la condition de Marie-Claire, mais comprenant que cette dernière n'en pouvait plus d'ennui et de hâte d'annoncer la nouvelle, il l'installa à ses côtés et compenserait les difficultés de la route en conduisant Grattan au pas. Au début de l'automne, les dimanches après-midi, le train était peu achalandé et seulement trois ou quatre personnes patientaient sur le quai. Immédiatement, Marie-Claire reconnut celui qui faisait vibrer son cœur. Comme une enfant qui attend depuis longtemps une surprise, elle se mit à courir vers le bien-aimé, mais fut ralentie par Elwin. Son beau-père s'occupait plus de sa condition qu'elle-même. Peu importe, Martin était rendu. Il avait bien vu l'élan de sa femme stoppée par son paternel, mais n'en avait pas tenu compte. Dès qu'il fut près de sa belle, Martin la serra dans ses bras, osant un chaste baiser sur les lèvres froides. Il lui fallait retenir son enthousiasme à cause de la présence d'Elwin et celle de la Dandonneau qui devait certainement être accrochée à son rideau de dentelle. Martin était tellement heureux de retrouver son épouse qu'il aurait fait voler en éclat toutes les interdictions. À

Montréal, ces démonstrations amoureuses seraient passées inaperçues, mais la campagne gardait toujours son côté prude.

Confortablement assis sur la banquette de la calèche, tout le monde avait hâte de rentrer à la maison.

— Mais pourquoi Grattan va-t-il si lentement ? Y a-t-il un problème ? s'informa Martin.

— Oui et non, répondit Elwin en faisant un clin d'œil à sa bru.

Visiblement, rien n'échappait à maître O'Reilly et cela se traduisit par une série de questions.

— Qu'est-ce que ce magouillage ? demanda Martin en souriant.

— Ton père retient son étalon à cause de moi, reprit Marie-Claire.

— Pour toi ? Te voilà rendue aussi fragile que les tasses de porcelaine d'Angélique.

— À peu de chose près, déclara Marie-Claire. Je suis enceinte.

À ce moment, Martin aurait voulu répliquer, mais il était complètement bouche bée. Heureusement, le temps des mouches était terminé, car il en aurait avalé quelques-unes. Toutefois, en tant que spécialiste de la preuve, il lui fallait des explications et surtout des faits. Puis relayant sa profession à sa juste place, il se mit à crier comme un fou.

— Quoi ? Un bébé ! Nous aurons un enfant ! Oh hé ! Oh hé ! Sonnez clairons et trompettes, Martin O'Reilly, fils d'Elwin et de Mary O'Reilly, deviendra père et Marie-Claire sera maman. Youhou !

— Allez-y, déclara Elwin en accrochant un sourire à ses lèvres, je ne vois rien.

Cette fois, les deux époux ne se retinrent pas et s'embrassèrent passionnément sous le regard aveugle du

paternel. Tout au long de l'interminable trajet, Martin posa des questions à sa femme. Quand avait-elle consulté le médecin ? Lui avait-il fait des recommandations ? Qui avait-elle rencontré durant la semaine ?

Sur ce chapitre, Marie-Claire raconta sa visite au magasin général et à la cordonnerie de Lewis Lonergan.

— Ah oui ! Lewis, je ne t'avais jamais parlé de lui, commença Martin.

— Ne t'inquiète pas, le personnage m'a livré quelques secrets vous concernant tous les deux.

— Voilà, coupa Elwin, nous sommes rendus à destination. Rentre vite Martin, Angélique se meurt de te voir. Je m'occupe de Grattan.

L'accueil d'Angélique fut sans contredit des plus chaleureux. Ayant invité à l'avance Lewis, Albert et Agathe, sans oublier Thomas, la femme avait rassemblé autour d'elle tout son petit monde. Jamais le repas du midi ne fut plus jovial. La famille élargie de l'Irlandais manifestait sa joie de se retrouver ensemble et chacun leva son verre de vin à la santé de la mère et du bébé. Marie-Claire s'étonna de recevoir autant de marques d'affection. Chacun se plaisait à dire que Martin avait choisi là une belle et bonne fille. Puis, on passa à l'heure des confidences.

— Martin, raconte-nous comment tu as rencontré Marie-Claire.

— Voilà, commença l'avocat, la première fois, je l'ai vue dans une prison.

— Allez, sois sérieux, l'arrêta Lewis. Je réclame la primauté sur ce lieu de tête-à-tête.

— Je te l'accorde, répliqua le juriste. Mais j'ai tout de même fait la connaissance de Marie-Claire dans une sorte de pénitencier où les barreaux sont inexistantes, où l'on cantonne les détenus par strate d'âge et où vous êtes

surveillés par des gardiens ayant pour tâche de vous éduquer. J'ai été moi-même un de ces pensionnaires et Marie-Claire, une de ces geôlières. Un jour, la nostalgie et le besoin de me recentrer sur les choses importantes de ma vie m'ont ramené à la crèche tenue par les petites sœurs de la Providence. Là, dans ces lieux peu propices aux rencontres, avec le silence comme entremetteur, nous nous sommes sentis attirés l'un vers l'autre, termina Martin.

— Le silence ? s'inquiéta Thomas.

— Dans cette prison pour enfants abandonnés, vivre en sourdine reste de mise... Cela nous permet de chercher les raisons pour lesquelles on se retrouve à cet endroit et si jamais on le découvre, on préfère se taire...

Pressentant une pointe de regret dirigée vers Elwin et la tristesse s'emparer de ses invités, Angélique fit signe à sa sœur Agathe.

— J'ai voulu faire plaisir à tous les O'Reilly habitant cette généreuse terre d'accueil, commença Agathe et j'ai osé confectionner un gâteau comme Mary me l'a montré. Voici donc un *barm brack*, déclara-t-elle fièrement en portant le plateau au milieu de la table.

Elwin fut ému de l'attention de sa voisine et amie, celle qui l'accompagnait depuis son arrivée chez Élise Dandonneau. Ils avaient beaucoup partagé et Elwin ignorait comment il aurait traversé les crises difficiles sans son indéfectible soutien. Agathe avait été très proche de Mary.

Distribuant les portions de gâteau, Agathe arrêta son geste devant Elwin.

— Je te remercie pour tout, Elwin.

Les yeux de l'Irlandais se remplirent d'eau.

— Je te suis reconnaissante de me permettre de prendre part aux joies de ta famille et de me considérer comme l'une des tiens.

Ceux qui ne parlaient pas entre eux entendirent frapper. Angélique réagit la première et ouvrit la porte au dernier invité, celui à qui Elwin devait beaucoup.

— Suis-je en retard ? demanda Eugène Durocher. Vous m'aviez dit d'arriver vers une heure, mais un incident m'a quelque peu retardé.

— Rien de grave au moins ? s'informa Elwin. Non ? Dans ce cas, venez vous asseoir à côté de l'Irlandais et goûtez-moi ce délice. Agathe l'a cuisiné en l'honneur des O'Reilly, mais nous acceptons de le partager avec vous, monsieur le curé, taquina Elwin.

Autour de la table, on se serra un peu plus afin de faire place au pasteur de Belœil. Pendant que chacun s'attaquait à l'œuvre culinaire d'Agathe, Elwin se plut à divulguer une information privilégiée que lui valait son siège de marguillier. La nouvelle n'avait ni été annoncée en chaire, ni rendue publique, pas plus qu'elle n'était parue dans les actualités locales. Même Élise Dandonneau ignorait tout de la nomination d'Eugène Durocher au prestigieux poste d'évêque de Saint-Hyacinthe. L'Irlandais voulait être le premier à offrir ses félicitations à son ami curé.

— Vous et moi, nous en avons traversé des tempêtes, commenta l'Irlandais, et vous m'avez toujours soutenu et prodigué de bons conseils. Dans quelques mois, Martin mon fils aîné et son épouse Marie-Claire vous présenteront la troisième génération d'Irlandais à Belœil. En ce moment, notre bru s'applique à fabriquer le plus beau petit O'Reilly que vous n'ayez jamais vu, s'excita Elwin. Il faut d'ores et déjà avertir la maman que la couleur de la perruque reste le plus difficile à ajuster.

Le cœur rempli de joie, Elwin se permit de lever son verre à la santé de son ami, Eugène Durocher.

Le vieux pasteur remercia son hôte pour les compliments et en faisant un clin d'œil à son complice, il para

ses lèvres d'un sourire narquois en avouant qu'il les avait amplement mérités.

Puis tout le monde se tut. On n'entendait que le cliquetis des fourchettes frappant la porcelaine et les bouches pleines exhalant des « humm sonores... » Marie-Claire se sentait heureuse au sein de cette famille qui l'accueillait comme l'une des leurs. Oui, cela avait valu la peine de venir jusqu'ici et de connaître les O'Reilly et compagnie. Le repas terminé, les hommes se retirèrent au salon afin de faire un peu de boucane. Elwin vérifia de l'index si sa pipe était bien bourrée, tandis que Martin allumait une de ces *Lucky Strike* dont la radio vantait la supériorité. Les femmes entreprirent de laver la vaisselle et renvoyèrent la future maman aux bons soins de Martin. Grandement occupée à discourir de la crise qui sévissait en Europe, Marie-Claire fit chou blanc, car son époux se montrait imperméable à ses charmes. Qu'à cela ne tienne, la Montréalaise se retourna vers le curé et commença à lui parler de ses œuvres de charité.

— Peut-être vous a-t-on déjà dit qu'avant de m'unir à Martin, je portais le costume des petites sœurs de la Providence et que je travaillais dans une crèche ?

— Vous me l'apprenez, déclara le prêtre en croisant ses mains sur son ventre proéminent, ventre qu'Ernestine, sa défunte cuisinière, avait contribué à faire grossir.

— Il y a de cela deux ans, j'ai résilié mes vœux de novice. Je ne regrette rien et aujourd'hui je me réjouis d'offrir au Seigneur ma nouvelle vie de femme mariée. Maintenant, je consacre mon temps aux malheureux qui vivent dans la rue.

— Et le Ciel vous bénit en vous donnant un enfant. Entre vous et moi, votre tâche actuelle s'avère aussi noble que la première. Vous faites le bien autour de vous et vous

aidez les plus malchanceux de notre société, ceux dont l'existence est devenue un lourd fardeau. Parfois, prêter oreille aux besoins de quelqu'un se veut plus profitable que d'entendre des confessions peu sincères.

La fête fut des plus heureuses. Au cours de la journée, Marie-Claire avait réclamé une plus grande présence de la part de son mari et avait apprécié chaque instant d'intimité.

— Aussitôt arrivés dans ta famille, on nous reçoit comme les nouveaux héros, releva-t-elle, ne nous laissant aucune chance de discuter. J'aurais aimé te parler de notre bébé qui s'en vient et de la joie que j'éprouve à le porter, ainsi que de la fierté que tu en sois le père. J'aurais voulu me retrouver seule avec toi et profiter de cette magnifique nature qui nous entoure. Je me sens à la fois heureuse et déçue.

— Moi aussi, reprit Martin. Tu m'annonces la plus belle des nouvelles et je n'ai même pas eu le loisir de m'informer de ton état.

— Dans ce cas, maître O'Reilly, j'ai une proposition à vous faire. Serais-je une bonne plaideuse si je vous demandais de partager mon humble couche ce soir ? Si oui, vous serez trouvé coupable d'amour et serez condamné à grimper dans le premier train en partance pour Montréal, demain matin.

— Adjugé ! acquiesça Martin en plaquant un baiser sur les lèvres de la jolie maman.

La nuit se préparait à tout emporter sur son passage, à mettre chacun au lit et à consacrer la lune gardienne des âmes ayant quitté la réalité pour le pays des rêves. Dans la

couchette de son enfance, Martin se serrait contre sa compagne, faisant valoir sa crainte de tomber par terre. Marie-Claire n'était pas dupe et entra dans le jeu. Risquant une chute, elle se précipita volontairement dans le vide. Sa stratégie réussit puisque Martin la rattrapa et l'immobilisa entre deux draps.

Marie-Claire fit un dernier effort pour reprendre son sérieux et tourna le dos. Elle devait dormir et se reposer le plus possible, éloigner cette fatigue qui l'accablait si elle voulait quitter le cocon familial imposé et retrouver le rythme normal de sa vie. Le calme revenu, la future maman ressentit un léger frisson dans son ventre. Elle mit cette sensation inhabituelle sur le compte d'une digestion laborieuse. Angélique avait surchargé son assiette en affirmant qu'elle devait manger pour deux. Et la gloutonne avait fait honneur au bon repas en finissant son plat. À présent, elle avait des remords, se disant qu'elle ne pouvait pas continuer à se nourrir ainsi jusqu'à son accouchement, sinon elle risquerait l'éclatement. Le frisson, détecté l'instant d'avant, revint deux fois plus fort.

— Martin, Martin ! chuchota-t-elle en secouant son mari.

Martin, qui avait déjà perdu le sens de la réalité, s'assit dans le lit, les yeux hagards et la tête ressemblant à un feu de broussailles.

— Martin, réveille-toi, le bébé bouge.

— Quoi ? Le bébé... ?

— Je crois que le bébé bouge, Martin. Viens ici.

Marie-Claire prit la main du futur père et la posa doucement sur le bas de son ventre, à l'endroit même où le docteur l'avait sondée.

— Ne grouille pas, souffla-t-elle, ça va recommencer.

Et comme si le fœtus pouvait entendre sa mère, il se

manifesta à nouveau. Mais Martin ne put ressentir ce trop faible tressaillement.

— Je ne sens rien.

Déjà Martin quittait l'abdomen de sa femme, se tournait sur le côté et se mettait à la recherche de Morphée.

Pour la première fois de sa vie, Marie-Claire entreprit une nuit de veille auprès de son enfant. Doucement, elle posa les mains à l'endroit où le bébé s'agitait afin de créer un effet de chaleur. En chuchotant et se balançant, elle fredonna une berceuse. Elle savait que son petit trésor pouvait réagir au son de sa voix. Au bout de quelques minutes, elle ressentait un grand calme et le fœtus ne frémissait plus. Maintenant, elle pouvait penser à elle.

Le lendemain, Martin devait abandonner la jeune maman pour aller gagner sa vie. Il était du groupe des chanceux qui avaient encore un travail. Honnêtement, il aurait préféré rester sous la douillette. Voyant que son frère ne se levait pas, Thomas, le réveille-matin de la famille, monta dans la chambre du couple et brassa le Montréalais en lui demandant de venir l'aider à tirer les vaches. Pour toute réponse, Martin lui lança un oreiller par la tête avant de sauter en bas du lit et d'enfiler ses vêtements.

— Tabarouette, ça réagit au quart de tour un avocat ! taquina le jeune agriculteur en regardant descendre Martin. Je ne pensais pas que tu aurais si hâte de mettre la main aux trayons.

— Tais-toi, oiseau de malheur ! Tu le sais autant que moi que je déteste ces grosses bêtes au museau perpétuellement mouillé de bave. Il n'y a pas plus nul que moi. Attelle plutôt Grattan et amène-moi à la gare, sinon je serai en retard.

— Et mes vaches ! Qui va s'en occuper ?

— Fais-les patienter ou demande au père, reprit Martin habitué à trouver des solutions rapides et à ce qu'on soit à son service.

Thomas s'activa et en quelques minutes les deux demi-frères se retrouvèrent sur la route de la station. Chemin faisant, Thomas en profita pour parler de ses affaires personnelles. Le benjamin était plutôt du genre silencieux et ne se confiait qu'à peu de gens. Ce n'était pas lui qui réclamerait une réunion pour faire une déclaration. Il avait hérité de la discrétion de sa mère, la belle Angélique.

— La semaine prochaine, je viendrai te chercher avec mon automobile, lança Thomas de but en blanc.

— Pour vrai ? Tu en as achetée une ?

— J'avais quelques économies et le père Langevin m'a fait un bon prix.

— Depuis quand le vieux Langevin vend-il des bagnoles ?

— Depuis un certain temps. J'ai essayé une Ford A, le nouveau modèle *roadster*, une 40 chevaux, flambant neuve. Je devrais la recevoir jeudi ou vendredi. J'ai tellement hâte, conclut Thomas.

— Ça roule à plein régime, ces charrettes-là ?

— Assez vite pour effrayer Grattan. Le père Langevin m'a confirmé qu'il avait fait jusqu'à 65 milles à l'heure.

— Eh bien, réserve-moi la surprise pour dimanche prochain, termina Martin en reprenant sa valise et en sautant en bas de la calèche. Ne va pas l'esquinter avant que je revienne, en attendant, dis bonjour à la fille du bonhomme Langevin.

Thomas resta bouche bée. Comment son diable de frère avait-il deviné qu'il s'intéressait à Louise Langevin ? Le jeune fermier n'eut pas le temps de le demander que déjà Martin entraînait dans le wagon de première classe. Il s'installa confortablement et ferma les yeux. Un jour, à cet

endroit précis, son père lui avait raconté l'histoire de la catastrophe ferroviaire, drame survenu en 1864 peu après son arrivée au pays. Dans le tumulte, Agathe avait secouru un bébé qu'elle avait ensuite légalement adopté et baptisé Hector, celui-là même qui devait devenir son voisin et son meilleur ami. Soutenu par le bruit généré par des dizaines de roues d'acier tournant à plein régime sur l'interminable voie ferrée, l'esprit du procureur fit un bond en avant, ce qui le ramena au curé Durocher. Apparemment, le religieux semblait fortement attaché à la famille O'Reilly et plus particulièrement à l'Irlandais. Martin accordait sa confiance à cet homme avisé. Sans l'intervention opportune de l'ecclésiastique, combien de temps l'enfant de chœur serait-il demeuré sous l'emprise de l'abbé Dubois ?

Puis l'instant d'après, sa pensée vagabonde le ramenait à la réalité. Dans quelques mois, il deviendrait père. Toutefois, il devait l'avouer, il avait une sainte frousse de la paternité et ignorait quelle attitude adopter avec Marie-Claire et ensuite avec le bébé. Mais peu importe le sexe du fœtus, c'était bel et bien un O'Reilly qui poussait dans le ventre de sa bien-aimée. Ceci expliquerait donc les malaises de sa compagne. En tant que mari et responsable de la fécondité sa femme, Martin ne s'était jamais préoccupé de sa propre fertilité. Du fait que Marie-Claire ne portait pas attention à ses règles, le jeune homme avait moulé son comportement sur celui de son épouse, ne se faisant pas de soucis. « Ça arrivera quand ça arrivera, » avait-il conclu. Mais devant cette grossesse non prévue, mais somme toute fort heureuse, Martin prendrait en charge toutes les obligations inhérentes à cette nouvelle réalité. Cela le forçait à repenser à l'organisation de l'espace que nécessitait la présence d'un enfant. Sa récente position de père et de chef de famille lui commandait d'installer confortablement sa femme et son futur descendant. Pourquoi ne

pas profiter de la crise économique pour acheter une maison que les plus fortunés, victimes de la bourse, abandonnaient pour une chanson ? Demain matin, il demanderait à un courtier en immeuble de lui proposer quelque chose. Martin n'eut pas le loisir de fabuler plus longtemps, car déjà le train entraînait en gare Windsor. Ainsi, en l'espace d'une courte seconde, l'homme mit ses pensées en veilleuse et reprit son rôle de procureur de la défense. Pour les jours qui suivraient, il devrait se montrer vif et efficace. Maître O'Reilly consulta sa montre et jugea qu'il était trop tard pour faire un saut chez lui, étant donné qu'il était de garde au palais de justice durant toute la semaine. Dès neuf heures trente, il devait rencontrer les pensionnaires épinglés durant la nuit dernière. L'un d'eux, responsable de méfaits causés dans le Red Light avait couché derrière les barreaux. Déjà le bonhomme se défendait, disant qu'il en avait plus qu'assez d'expulser les putains qui racolaient leurs clients sur le pas de sa porte, sans compter les substances illicites qui passaient d'une main à l'autre.

— Ces péripatéticiennes doivent certainement connaître la différence entre une maison close et un appartement familial, vociféra le prévenu. Imaginez si mes enfants voyaient ça. Heureusement, les plus petits dorment à l'heure où ces poules de luxe sortent dans les rues, mais les plus vieux, je ne peux quand même pas les attacher ou leur bander les yeux. Et mes filles ! Seront-elles tentées de faire ce métier lorsqu'elles comprendront que ces chacals en rut ont de l'argent plein les poches qu'ils soient nouveaux riches, marins, gros bonnets, pères de famille ou autres ? Pour finir le plat, les souteneurs, que je qualifierais de rapaces, arrachent le salaire de ces vénus de carrefour pour l'enfourner aussitôt dans leurs propres goussets.

— Selon la citation à comparaître, commença Martin, vous avez décidé de vous faire justice vous-même et vous

vous êtes attaqué à un homme de main de la mafia italienne.

— Honnêtement, je n'ai pas regardé à qui je m'adressais, mais j'ai bien réfléchi avant de poser mon geste. J'ai attrapé une batte de baseball et j'ai fessé dans le tas.

— Je peux vous dire, monsieur Trépanier, qu'à l'heure actuelle, vous êtes plus en sécurité en prison qu'à n'importe quel autre endroit, car ces gens n'entendent pas à rire.

— Je sais, les mafiosos ont menacé de s'en prendre aux miens. Il faut que vous me sortiez du trou au plus vite, car je dois assurer leur protection. Comprenez-vous quelque chose à mon affaire ? Comment un honnête père de famille se retrouve-t-il à comparaître devant le clown en chef et risquer la taule, alors que les mafieux courent toujours dans les rues ?

— C'est vous qui avez frappé, vous faisant justice vous-même, monsieur Trépanier. Mais cette fois, vous vous êtes attaqué à beaucoup plus gros et plus puissant que vous. Imaginez que le juge vous relâche, que feriez-vous si les proxénètes revenaient, demanda Martin ?

— J'ai encore ma batte de baseball... La police municipale ne me protégera certainement pas. À plusieurs reprises, j'ai porté plainte, allant même jusqu'à rencontrer le chef Dufresne, mais il ne se passe jamais rien. Les agents préfèrent donner des amendes à ces demoiselles plutôt que de les mettre en prison et satisfaire les citoyens. Moins de racoleuses, moins de clients. Pourquoi n'aurais-je pas droit à un traitement particulier ? J'ai débarrassé les lieux d'un rapace. Avisez le juge, ou n'importe quel bozo qui soit suffisamment pesant pour changer quelque chose, de l'injustice dont je suis victime et plaidez en ma faveur.

— Ça ne se passe pas aussi simplement que vous le dites et la pensée magique ne fonctionne pas en matière

judiciaire. Vous avez envoyé un homme à l'hôpital et comptez-vous chanceux, il aurait pu demeurer infirme. Même avec une jambe dans le plâtre, un mafieux reste toujours un mafieux ; s'il ne peut pas vous punir lui-même, ses lieutenants peuvent terminer la job pour lui et vous rachever. Je ne voudrais pas qu'on vous repêche dans un sac cousu au fond du canal Lachine. Vous seriez à même de constater que les hivers sont longs et froids, pris sous la glace. Je vous incite plutôt à plaider coupable, quitte à passer quelques mois en prison ou à payer une amende salée. De cette façon, vous serez en accord avec la loi qui stipule que nul ne peut se faire justice lui-même. Il ne reste qu'à souhaiter que votre victime oublie la chose. Avez-vous déjà envisagé de quitter ce quartier mal famé pour un endroit plus tranquille pour élever votre famille ? Durant le temps de votre incarcération, quelqu'un de votre entourage pourrait essayer de vous trouver un logement dans un secteur plus paisible. Il suffit d'un beau-frère attentionné qui s'occuperait du déménagement et le tour serait joué.

— Laissez-moi y penser, demanda le prévenu.

— Faites vite, car vous passez devant le juge cet après-midi.

Aucune autre affaire judiciaire urgente n'attendait maître O'Reilly en cette fin de matinée. Il ne lui restait qu'à enregistrer le plaidoyer de monsieur Trépanier et remettre la cause.

En proposant à l'inculpé d'élever sa famille ailleurs, Martin avait également effectué un transfert psychologique. Il ne pouvait tout de même pas éduquer ses enfants dans son petit trois-pièces situé près du palais de justice. Voici que le jeune professionnel se lançait un défi

de taille : acheter et s'installer dans une nouvelle maison avant que Marie-Claire ne revienne de la campagne. Comme les jours lui étaient comptés, Martin fit appel à un agent immobilier. Cela coûterait certainement un peu plus, mais depuis la débâcle financière, tout se négociait à la baisse, les commissions comme l'évaluation des résidences.

— Monsieur Wiseman, j'ai très peu de temps à vous consacrer, car je dois retourner au tribunal dans quelques minutes. Voilà, continue Martin en jouant avec un crayon, je désire acquérir une maison familiale, de préférence dans le Mille carré doré délimité par les rues Mont-Royal, Atwater, l'avenue du Parc et de la Gauchetière ou si vous préférez le *Golden Square Mile*. Je sais que ce secteur accueille quelques-unes des plus grandes fortunes du Canada et plus particulièrement des Écossais venus des Highlands. J'imagine qu'en ce moment, certains d'entre eux seraient prêts à vendre pour un prix raisonnable. Il faut dire que la crise leur a causé un tort immense. Je pense plus particulièrement à un très joli manoir victorien en grès rose d'Écosse sur l'avenue Mont-Royal.

— Bien, je vais voir ce que je peux faire, répondit l'agent immobilier en fourrant une tablette contenant des contrats vierges dans sa mallette.

— Ne vous contentez pas de voir ce que vous pouvez faire, monsieur Wiseman, faites-le, ordonna le procureur.

En changeant d'habitation, le jeune avocat avait une idée derrière la tête. Il désirait arracher Marie-Claire à ce monde de bénévolat qui lui tenait tant à cœur et dans lequel elle ruinait sa santé. Bientôt, elle serait mère et elle devrait donc dire adieu à ses protégés et ses amies. Martin craignait aussi que le fait de côtoyer quotidiennement de pauvres gens ne précipite Marie-Claire vers le bas de la couche sociale. Lui qui tentait de se faire un nom dans le domaine de la justice aurait avantage à ce que son épouse

rencontre des personnes de bonne société, comme les Molson, les Williams-Taylor ou les Cormier, habitant tous le Mille carré doré. Il était également de mise qu'un avocat, voulant conserver une excellente réputation, demeure dans un quartier huppé. Grand Dieu ! Il fallait tout de même qu'il se distingue de ceux qu'il défendait. Martin optait pour ce genre d'investissement parce qu'il s'inscrivait dans son intention secrète de postuler à un siège de juge. Mais Marie-Claire n'avait pas à connaître toutes ces considérations. En fait, il aimait mieux lui réserver la surprise pour son retour. Par contre, il savait d'ores et déjà qu'il était préférable de s'établir avant qu'elle ne donne naissance à leur enfant. Mais pourquoi exposer son jeu immédiatement ? Martin tenait à acquérir la résidence de manière à ce qu'aucun recul ne soit possible, car à vrai dire, il craignait que Marie-Claire ne rouspète un peu. Dès que les modalités de l'achat et les montants exigés seraient versés, elle devrait immanquablement se plier à la volonté du chef de famille.

Au cours de l'après-midi, le criminaliste reçut des nouvelles de son agent d'immeuble. En effet, le petit château tant convoité pouvait être libre le mois prochain.

— Comme vous ne m'aviez indiqué aucun budget, ajouta monsieur Wiseman, je doute fort que le prix vous convienne. Sachez avant tout que dans la situation économique actuelle, ce genre de résidences n'est pas sujet à la dépréciation, au contraire, elles augmentent continuellement de valeur.

— Vous n'avez pas à juger de ma fortune, monsieur Wiseman, et cessez de tourner autour du pot. Dites-moi combien son propriétaire en demande-t-il.

— Cent mille dollars.

— Offrez-lui quatre-vingts mille et, à ce montant, ils laissent les meubles en place. Et n'oubliez pas, je voudrais la maison dans deux semaines.

— Bien monsieur, termina l'agent en se reculant vers la porte.

L'homme d'expérience se retira sans rajouter un mot, mais n'en pensait pas moins. Pour qui cet avocat se prenait-il ? Il ne négociait pas, il étouffait ! Où ce bougre d'Irlandais trouvait-il tout cet argent ? Il faut croire que défendre les escrocs payait bien. En vérité, Wilfrid Wiseman était gêné d'exposer ces conditions d'achat, car il les considérait presque abusives. Il espérait que le propriétaire actuel cerne-rait le piège et refuserait la proposition, renvoyant du coup l'agent à ses devoirs. Puis, l'homme se demanda s'il devait exécuter le mandat accordé par le criminaliste et bafouer son éthique personnelle ou délaisser ce client jugé trop coriace. En y réfléchissant bien, le contrat verbal passé avec le procureur l'obligeait à procéder, sinon il compromettrait sa réputation. Voici donc que Wiseman empruntait l'avenue Mont-Royal, menant à la résidence victorienne.

Se parant de son parapluie à injures, Wilfrid Wiseman prit une grande inspiration et frappa à la porte de la maison cossue. Apparut alors une domestique d'un certain âge qui l'amena auprès de son maître. Quand Wiseman formula l'offre doublée des conditions imposées par O'Reilly, le propriétaire changea de figure, mais il exigea tout de même quelques minutes pour réfléchir et se mit à barbouiller un bloc-notes d'une série d'additions, puis analysa froidement la situation.

— Parfait, conclut l'homme. Je livre la maison telle que vous la voyez, mais je reste ici jusqu'au 30 du mois prochain. Il y a toujours bien une limite à bousculer les gens. De plus, je demande que les quatre-vingts mille dollars me soient versés comptant, en bons vieux *bills* du Dominion.

La contre-proposition glissée au fond de son porte-document, monsieur Wiseman repartit vers le bureau du procureur. Martin accepta sur-le-champ les exigences du propriétaire, mais à la condition expresse de faire un saut au manoir en grès d'Écosse.

— Tant qu'à employer un professionnel en immeuble, monsieur O'Reilly, déclara l'agent quelque peu frustré, vous auriez dû suivre mon conseil et visiter le château dès le début.

Martin encaissa difficilement la remarque du mandataire. Peu de gens pouvaient se permettre de lui dire ce qu'il devait faire, mais peu importe, il avait gagné.

— Pour l'instant, vous pouvez vous retirer, monsieur Wiseman. Je vous reverrai chez le notaire.

Maintenant, Martin devait trouver les moyens de payer ce castel rose. Pour posséder une pareille cabane, il devait travailler comme un acharné. Au pire, pensa-t-il, j'augmenterai le tarif des consultations. Quelle drôle de situation ! Martin tablait sur le crime et ses effets pervers pour s'offrir une luxueuse maison où sa famille s'épanouirait en toute sécurité loin des quartiers mal famés fréquentés par ces mêmes hors-la-loi. Une courte incursion sur l'avenue Mont-Royal suffit à le convaincre qu'il avait fait un excellent achat. Il ne restait qu'à persuader Marie-Claire.

Puis le doute s'installa dans l'esprit de Martin, s'infiltrant pernicieusement dans son quotidien. Avait-il agi prématurément ? Seule la prochaine visite à sa femme le libérerait de son embarras. Le dimanche suivant, même s'il gardait une certaine réserve, Martin se montrait tout excité d'annoncer la nouvelle à Marie-Claire. Cette semaine, il avait fait l'acquisition d'un petit château au pied du Mont-Royal.

— Quoi !

Marie-Claire bondit d'indignation. Quel vent de folie frappait l'homme qu'elle adorait ? Pourquoi ne pas l'avoir consultée ? Des sentiments contraires prenaient place dans son cœur. Comme elle aurait aimé parler, dire à quel point ces actes insensés la blessaient. Martin la traitait comme une mineure. Cependant, au lieu de lui poser des questions sur la raison d'un tel comportement, Marie-Claire ravala son emportement et n'articula plus le moindre mot. Mais en dedans, son sang bouillait. Elle avait envie de tailler en pièces cette fausse illusion de bonheur ainsi que les besoins trompeurs que Martin lui faisait valoir. Au diable le château et ses beaux meubles Louis XIV, le quartier huppé et ses résidents bien nantis ! Elle n'en voulait pas. La vie aurait pu être si simple s'ils étaient demeurés dans l'appartement qu'ils occupaient présentement. Elle ne demandait pas la lune, seulement un petit coin pour vivre à l'abri et continuer son œuvre sociale. Et puis, un bébé, ça exige si peu. Il suffit d'un berceau et de la sécurité de ses parents. Mais tous ces mots restèrent bloqués dans sa gorge. Martin avait fait le choix pour elle et à l'entendre, c'était le meilleur.

— Vois-tu, ma chérie, nous devons nous installer dans un endroit recommandable. Nous ne sommes certainement pas pour vivre et élever nos enfants dans Griffintown ou dans le quartier où habitent mes clients. Je te ferai remarquer que ces truands ne sont pas des anges. Pour l'instant, tu dois me faire confiance. Jamais je ne t'emmènerais demeurer dans un taudis.

Taudis, château, quartier, Martin n'avait que ces mots pour que Marie-Claire accepte ce déménagement hâtif. Ces paroles de consolation sonnaient faux aux oreilles de la future maman. En vérité, avec elle, il jouait le même jeu qu'à la Cour. Prouver au juge que son client méritait de retrouver sa liberté, voilà ce qui l'intéressait.

Sauf qu'aujourd'hui, il agissait pour son propre compte. Il devait lui démontrer qu'elle avait droit à cette belle maison. Sous prétexte de la traiter comme une reine, il prenait le contrôle de sa vie. Un peu de fatigue ? Du jour au lendemain, il lui collait un mois de repos chez ses parents. Besoin d'espace parce qu'un enfant s'annonçait ? Il y ajoutait un déménagement. Ce qu'elle voulait réellement, il s'en fichait comme de l'an quarante. Martin possédait la parole et l'instruction, Marie-Claire, le silence. Tandis que l'un démontrait une éloquence persuasive, l'autre se contraignait au mutisme, en faisant même une manière de vivre. Marie-Claire ne regimba donc pas et força un sourire à illuminer son visage blême.

Lorsque Martin s'installa dans la Ford A de Thomas pour se rendre à la gare ferroviaire, il se frottait les mains de satisfaction. Il avait misé et gagné. En fait, Marie-Claire avait accepté ce relogement sans discuter.

— Ne viens pas me chercher dimanche prochain, ordonna Martin au jeune fermier. Cette semaine, je pense m'acheter une bagnole semblable à la tienne.

— Ouais, le grand frère se modernise, lâcha Thomas.

— J'emménage bientôt sur l'avenue Mont-Royal et le trajet jusqu'au palais de justice se fera plus aisément en automobile.

— Et qu'en dit ma petite belle-sœur adorée ?

— Pour la Ford ? Ce sera une surprise.

Si Marie-Claire avait entendu les commentaires suffisants de son mari, elle serait retournée tout droit à la crèche ! Les intentions de Martin étaient probablement bonnes, mais il ignorait comment faire plaisir à une femme. La jeune épouse commençait à penser que le succès du grand

plaideur lui montait quelque peu à la tête. Même la crise économique et les pertes monétaires ne réussissaient pas à lui faire courber l'échine. Et dire qu'elle devrait son soi-disant bien-être aux arnaqueurs, racketteurs, escrocs et profiteurs de tous genres. Il faut croire qu'ils avaient les moyens de se défendre et de se payer un bon avocat.

Depuis que Martin lui avait annoncé leur prochain déménagement, Marie-Claire ne se sentait plus à l'aise à la ferme. Comme elle avait peu discuté avec son mari, elle avait l'impression qu'il la mettait de côté, la tenant à l'ombre des décisions communes. Elle aurait voulu s'entretenir avec lui de sa grossesse qui lui faisait si peur, du locataire qui habitait maintenant son corps, mais aucune oreille ne se trouvait disponible pour répondre à ses interrogations et ses doléances. Martin ne lui posait pas de questions, ayant encore en travers de la gorge les tristes conséquences de l'accouchement de sa mère. Combien de femmes mourraient en donnant la vie ? Quant à Angélique, elle était bien trop occupée pour reconforter la future maman. Comme toutes les femmes de cette époque, elle constatait l'état des choses, mais n'en parlait pas, gardant pour elle des secrets somme toute peu rassurants.

Pour se divertir un peu, Marie-Claire marchait des heures autour de la maison sans jamais s'éloigner. En fait, elle craignait de se perdre dans ce boisé qui jouxtait l'habitation et les bâtiments. Souvent, Thomas la regardait errer sans but, comme une âme en peine, et trouvait que Marie-Claire affichait une mine triste pour quelqu'un qui se devait d'éclater de joie. Pour lui, les yeux d'une future maman devraient être remplis d'étincelles, mettant en valeur un teint rosé ainsi qu'un large sourire.

L'automne avançait sa course et laissait au jeune fermier quelques heures de temps libre.

— Ohé, belle dame ! Puis-je vous accompagner dans votre errance, car vu d'ici, vous me semblez quelque peu perdue. Je ne voudrais pas que vous vous égariez comme le petit Poucet.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, messire, répondit Marie-Claire en entrant dans le jeu.

Du même coup, elle retarda son pas et se permit de rire. On aurait dit un collier qui se brisait et dont les perles s'échappaient une à une en une folle cascade.

— Jamais je n'ai entendu plus bel hymne à la vie, avoua Thomas. Mais malgré ta gaieté contagieuse, j'y décèle de la tristesse.

— Tu peux garder un secret, Thomas ?

— La tombe !

— Je ne veux pas me plaindre, car je suis traitée comme une princesse dans cette maison, mais je suis aussi piégée que les lièvres que tu trappes. Je n'ai rien à faire de mes dix doigts et ta mère m'interdit de toucher à quoi que ce soit. J'aimerais bien me sentir utile. Tiens, toi par exemple, n'as-tu pas besoin d'une assistante dans l'étable ? J'ai peu d'expérience, mais beaucoup de bonne volonté.

Sans répondre à l'offre de sa belle-sœur, Thomas suggéra :

— Que dirais-tu si nous allions rendre visite à Lewis ? En même temps, je te ferai essayer ma nouvelle Ford.

Un grand sourire illumina à nouveau la figure de la future maman, prouvant qu'un rien la contentait.

— J'accepte volontiers, déclara-t-elle immédiatement. Tu me laisses une minute, je change de manteau et de chapeau et je te rejoins dans la grange.

— Je ne te savais pas si coquette.

Mais déjà la jeune femme avait pénétré dans la maison et escaladait les marches deux par deux. S'il fallait que sa belle-mère la voie, elle lui servirait un sévère avertissement.

Une fois le vêtement du dimanche enfilé, Marie-Claire dut se battre avec le tissu pour attacher les boutons, son ventre prenait toute la place. « Je ne peux pas sortir attifée comme ça, » pensa-t-elle. Et si elle le détachait ? Impossible, elle avait l'air d'une *gipsy*. Comme elle n'avait rien d'autre qui soit assez chaud pour la saison, elle ferma le haut et laissa le bas ouvert.

— Tu as vu, Thomas, le poids que j'ai pris. C'est la faute de ta mère.

— Elle cuisine bien, n'est-ce pas ? Je ne veux pas me mêler de tes affaires, chère belle-sœur, mais peut-être est-ce bébé O'Reilly qui grossit ?

— Tu crois ?

— Il y a de bonnes chances. Allez, allez, lambineuse, viens t'asseoir à côté de moi.

— Personne ne trouvera à redire ?

— Si j'entends un seul commentaire... tu vois ce poing-là ? Eh bien ! Droit sur la margoulette.

Marie-Claire s'installa du mieux qu'elle put et se laissa mener jusqu'au village. Tout au long du trajet, elle scruta les mains de Thomas, tentant d'enregistrer les gestes propres à la conduite. Cela pourrait lui être nécessaire un jour. La petite religieuse avait une soif insatiable de connaître. Déjà durant son enfance, la fillette de Saint-Henri allait un peu partout, glanant les manifestations du savoir et chaque soir, elle se couchait fière d'avoir appris quelque chose. Il en avait été de même à la crèche. La nonnette lisait tout ce qui lui tombait sous la main, du livre de prière au traité de médecine.

Dressé par Angélique à la politesse envers les femmes, Thomas arrêta sa machine en bordure du Richelieu, sortit de l'automobile et ouvrit la portière à sa belle-sœur.

— Vous voici rendue à destination, chère amie. Puis-je vous introduire auprès du savetier le plus talentueux qui soit ?

Thomas mit son bras en crochet et Marie-Claire démontra un certain plaisir à s’y ancrer. La jeune dame O’Reilly était venue une seule fois chez le cordonnier, mais malheureusement, elle y était passée en coup de vent. Voyant entrer l’épouse de Martin au bras de Thomas, l’artisan de la chaussure s’exclama :

— Oh ! Quel étrange couple vous formez !

Entre les deux demi-frères et leur belle-sœur existait une surprenante aisance, comme si une fibre invisible les reliait.

— Marie-Claire avait besoin d’un bouffon pour la faire rire, j’ai donc pensé à toi, commença Thomas en guise de salutation.

— Merci de me traiter de clown, cher Thomas, mais s’il faut divertir une femme abandonnée par son mari, alors je suis partant, répliqua Lewis. Viens t’asseoir ici, ordonna-t-il à Marie-Claire en approchant l’unique chaise qui en avait encore l’apparence, c’est-à-dire, qui possédait quatre pattes, un siège relativement propre ainsi qu’un dossier à peu près correct. Avant tout, puis-je t’offrir une tasse de thé ?

Et sans attendre de réponse, Lewis demanda :

— Thomas, tu veux bien faire du thé ?

Le jeune fermier se dirigea vers l’arrière-boutique, fit bouillir l’eau sur la grille recouvrant partiellement l’âtre du foyer, puis infusa les petites feuilles odorantes. Marie-Claire se dérida lorsqu’elle surprit Thomas qui avançait péniblement, un plateau improvisé entre les mains.

— Attends, je t’aide, déclara-t-elle en voyant les tasses s’entrechoquer.

Thomas refusa toute intervention et continua de progresser malgré les embûches se dressant sur son chemin. Puis, comme s'il avait agité un mouchoir de magicien, le cabaret se retrouva *ipso facto* sur la grosse bûche utilisée pour couper le cuir épais. Lewis n'eut pas le temps de faire l'élégant et de servir l'infusion à ses invités, qu'il se trouva dans l'obligation d'abandonner l'agréable compagnie afin de répondre à une cliente. Par quel hasard de la vie la Dandonneau ressourdait-elle toujours comme un bouchon de liège immergé ? Elle devait posséder un sixième sens, un radar qui la dirigeait au bon endroit et au bon moment vers les personnes qu'elle se permettait ensuite de critiquer sévèrement. Élise n'avait pas encore ouvert la bouche que déjà elle dévisageait Marie-Claire, incapable de détacher ses yeux de celle qu'elle avait rencontrée au magasin général et qui se compromettait ici, en buvant du thé, avec ce Lonergan et le fils d'Elwin. Ma foi, on se serait cru à Buckingham Palace ! Sidérée par cette promiscuité, elle finit par articuler :

— Bonjour, madame O'Reilly.

Marie-Claire se contenta d'opiner du bonnet. Sentant les énergies négatives se galvaniser autour de leur petit groupe, sans tarder, Lewis présenta la paire de bottines à boutons qu'il venait tout juste de terminer. Coupant court au questionnaire exploratoire de la commère, le savetier se hâta d'indiquer le prix de la réparation.

— À la prochaine, madame Dandonneau, lui dit Lewis en mettant les pièces de monnaie dans sa poche.

Élise Dandonneau n'eut d'autre choix que de passer la porte.

— Sainte misère ! Ce maudit cordonnier frise l'impolitesse, siffla-t-elle entre ses dents.

Revenant à ses visiteurs, Lewis s'excusa :

— Quelle plaie que cette femme ! Malheureusement, je dois composer avec ce genre de cliente si je veux survivre. De quoi parlions-nous avant l'arrivée de notre commère belœilloise ?

Comme aucun d'eux ne pouvait reprendre le fil des propos échangés, Lewis meubla la conversation, racontant tour à tour les aléas et les joies du métier. Magnétisés par les talents de narrateur de Lewis, les auditeurs ne virent pas tourner les aiguilles de la vieille horloge murale. Puis, comme un rappel à la réalité, Thomas vérifia, à son tour, l'heure en tirant de sa poche une grosse montre en or qu'il remonta.

— Mon Dieu ! Il est déjà plus de quatre heures.

Puis se levant, il déclara :

— Allez, dame Marie-Claire, il faut enfiler vos beaux atours, car j'ai une douzaine de jolies rousses qui m'espèrent au 2^e rang.

Marie-Claire remercia le cordonnier et lui promit de revenir.

— Activez le pas, chère belle-sœur, la traite n'attend pas, insista Thomas.

Depuis qu'elle vivait dans sa belle-famille, Marie-Claire avait compris que la routine de l'étable s'avérait de première importance pour le jeune agriculteur.

— Je t'aiderai, lança Marie-Claire le plus sérieusement du monde.

— Cela me ferait plaisir, mais je préférerais qu'on soit moins pressés pour la première leçon.

Puis, se sentant mal à l'aise de décourager une intention louable, Thomas finit par accepter l'offre faite de si bon cœur.

Aussitôt arrivée, la jeune femme courut à l'étage et remit son manteau de semaine. À quelques reprises, Marie-

Claire avait osé s'aventurer dans l'étable, y trouvant là une odeur et une chaleur particulières qu'elle avait appréciées, mais dans quelques minutes, elle participerait activement à la traite des vaches. Voyant revenir celle qui voulait à tout prix lui prêter main-forte, Thomas saisit une chaudière et un petit banc à trois pattes, puis déposa le trône à proximité du flanc de la bête. Ensuite, il poussa le seau sous l'animal et dans un langage didactique, le jeune fermier enseigna à la fille de la ville comment extraire le lait de ses belles rousses.

— À ton tour maintenant ! proposa-t-il en se relevant.

Peu habituée à s'accroupir ainsi et manquant de coordination, Marie-Claire visa le tabouret, mais se retrouva sur le derrière. Cet essai infructueux provoqua un fou rire incontrôlable chez les deux maîtres d'œuvre. Reprenant difficilement son sérieux, Marie-Claire recommença.

— Ouf, j'ai réussi ! Mais regarde-moi, dit-elle en rigolant, j'ai le ventre coincé entre les genoux et quelle odeur ! Le cœur me lève. Je ne pourrai pas, Thomas. Oublie mon idée. Je crois que je suis un peu trop catiche.

Trop poli, pour avouer qu'il se sentait soulagé, le roi de la traite, petit banc en main, s'amusa à tracer des ronds de jambe.

— Vos désirs sont des ordres, madame.

3

Quand Marie-Claire vit arriver son époux dans sa rutilante Ford, elle en eut le souffle coupé. Décidément, Martin ne faisait pas les choses à moitié et aimait surprendre. Cette nouvelle machine à essence, sortie tout droit des chaînes de montage de Henry Ford, devint rapidement le sujet de conversation. Pendant le séjour de l'avocat à Belœil, Thomas et Martin O'Reilly n'eurent de répit que lorsqu'ils eurent longuement comparé les deux Ford. Possédant une automobile depuis quelques semaines, Thomas semblait le plus à l'aise, tandis que Martin paraissait le plus prétentieux et, au moment des discussions, il se référait souvent aux normes du fabricant. D'ailleurs, l'énergique procureur n'avait-il pas porté son choix sur une voiture décapotable ? Martin affichait un air tellement hautain que Thomas baissa pavillon et laissa son frère ergoter sur d'autres détails.

Même s'il ne l'avait jamais consultée, Marie-Claire se réjouissait de cet achat, car pour elle, cela devenait un précieux moyen de transport. Mais elle fut fort déçue par l'outrecuidance de son mari ! Dès qu'elle eût démontré de l'intérêt pour la chose, Martin manifesta une résistance plus qu'évidente.

— Voyons, ma chérie, ces engins ne sont pas faits pour les dames. Il faut posséder une bonne force physique ainsi qu'une rapidité de jugement...

— ...et selon toi, je n'ai pas ces qualités ? coupa sèchement Marie-Claire.

— Ne sois pas vexée, nous discuterons de ce point lorsque nous serons dans l'intimité de notre foyer.

Pour convaincre Marie-Claire de l'utilité de cet achat, ce dont elle ne doutait nullement, Martin fit valoir qu'il était préférable que les femmes ne touchent pas au volant, et pour clore la discussion, il lui offrit une leçon magistrale de mécanique qui se termina par un tour de ville. Ainsi démontrait-il que la conduite automobile était affaire d'homme. Aucunement décontenancée par l'enseignement biaisé de son mari, Marie-Claire accepta, se disant que, sans s'en rendre compte, Martin lui rendait un fier service. Confiante, elle alla donc s'installer sur la banquette, à la droite de son époux. Quel luxe ! Cette Ford dépassait largement en confort la voiture de Thomas. Avant de s'engager sur la route de travers, Martin imposa une dernière manœuvre aux spectateurs réunis et abaissa le toit escamotable. Du coin de l'œil, il surveillait leurs réactions. Par cet étalage de richesse, l'avocat établissait un fait, à savoir lequel des deux frères O'Reilly était le meilleur et le plus puissant, même si cette supériorité lui était conférée par l'argent sale des hors-la-loi. Puis l'orgueilleux tourna la clé de contact, ce qui eut pour effet de faire hoqueter le moteur. Deux ou trois soubresauts de plus réussirent à lancer les quatre cylindres qui commencèrent par rouler à fond de train, terminant leur cycle de réchauffement par un ronronnement rassurant et plus silencieux.

— Soyez prudents ! cria Elwin.

La boîte d'embrayage émit un grincement inquiétant, démontrant le peu d'expérience du conducteur, mais permit toutefois à la Ford d'avancer. Confiant en son talent de chauffeur et afin de montrer le caractère versatile de sa

nouvelle machine, Martin pesa progressivement sur l'accélérateur. La bête mécanique fonça aussitôt droit devant.

— Ralentis ! Martin, j'ai peur ! brailla immédiatement Marie-Claire. Oublies-tu que je porte un enfant ?

Et au même instant, sorti de nulle part, un cochon égaré se précipita devant l'automobile, au risque de passer sous les roues.

— Martiin ! hurla Marie-Claire en se tenant fermement à la portière.

Martin écrasa la pédale d'embrayage et appliqua les freins afin d'éviter la bête et, du même coup, donna un violent coup de volant vers la droite, puis un second vers la gauche. Marie-Claire fut d'abord propulsée contre le tableau de bord, puis se frappa la tête contre la vitre de côté. Résolument décidé à arrêter l'automobile, Martin freina une seconde fois, ce qui eut pour effet de changer la trajectoire de la Ford et d'empêcher la voiture de visiter le fossé.

— Maudit cochon ! vociféra-t-il en regardant courir l'animal qui l'avait échappé belle. Des vrais plans pour se tuer ! Si jamais je mets la main au collet de cet enfant de nanane de propriétaire, il risque de pâlir et de faner bien vite. A-t-on idée de ne pas clôturer son parc à cochons et de les laisser se promener librement ?

Puis se tournant vers sa femme :

— Es-tu blessée, ma chérie, demanda-t-il sincèrement ? Et le bébé ? Veux-tu que je t'emmène à l'hôpital ?

Marie-Claire regardait son mari avec des yeux remplis de rage. Visiblement, elle n'avait pas apprécié sa conduite et qu'elle soit enceinte ne faisait qu'augmenter sa peur. Pourtant, avec Thomas, elle n'avait ressenti aucune inquiétude.

— Si tu avais roulé moins vite aussi, tu aurais eu le temps de le voir ce cochon ! Mais non, monsieur joue les

fanfarons... Heureusement, je n'ai rien, reprit-elle les dents serrées, mais ta randonnée se termine ici. Tu me raccompagnes immédiatement chez ta mère.

Le ton ne souffrait aucune réplique et, penaud, Martin s'exécuta. Cette fois, son orgueil l'avait poussé un peu trop loin et il avait mis la vie de celle qu'il aimait en danger. Pas brillant ! En peu de temps, la Ford fit demi-tour et ramena le couple chez l'Irlandais. Sans adresser le moindre mot à son mari, Marie-Claire descendit de la voiture et entra dans la maison. Privant la galerie de toute explication, elle grimpa l'escalier et se dirigea vers la chambre qu'elle occupait depuis son arrivée. Négligeant d'enlever son manteau et son chapeau, la jeune femme se laissa tomber sur le lit et ne réprima plus la vague d'inquiétude qui l'étouffait depuis l'incident. Des larmes de peur, de soulagement, de déception et d'incapacité de changer quoi que ce soit à sa destinée la submergèrent. Marie-Claire se sentait tellement impuissante. Bien qu'elle adorait Martin, elle subissait difficilement cet état de dépendance dans laquelle il la maintenait. Pourtant, au couvent, elle avait connu la soumission. Faut-il comprendre que le joug imposé par l'homme n'avait pas le même poids ni la même entrave que l'exigeante servitude de Dieu ?

Lorsqu'elle vit entrer Marie-Claire en coup de vent et se diriger vers sa chambre, Angélique ne se posa pas de question, mais quand elle entendit sangloter sa belle-fille, elle décida d'intervenir. On ne laisse pas une jeune maman pleurer comme ça sans vouloir adoucir sa peine. Montant discrètement l'escalier, Angélique se porta auprès de celle qui se désolait.

— Ça ne va pas, Marie-Claire ?

Sensible au fait que quelqu'un s'occupe d'elle, Marie-Claire retira l'avant-bras qui recouvrait la moitié de sa

figure et, sans artifice, livra un visage ravagé par les larmes. Les yeux noyés, le nez morveux, comme une enfant, la jeune femme se réfugia contre la poitrine de celle qui représentait maintenant sa mère.

— J'ai... j'ai... tellement... !

— Raconte-moi comment cela s'est passé.

Sans retenue, Marie-Claire se lança dans un compte-rendu décousu de l'incident. Ce qui la fâchait le plus était le manque de jugement de Martin et son orgueil à vouloir continuer de conduire vite, bien qu'elle lui ait déjà dit qu'elle avait peur. Il agissait de la même façon que lorsqu'il l'avait forcée à venir habiter à la ferme, sous prétexte qu'elle était fatiguée. Elle avait espéré qu'il soit plus attentif, plus doux, plus démonstratif du fait qu'elle attendait un enfant de lui.

En fait, Angélique avait percé une brèche dans la digue retenant tant de récriminations et où tout se confondait. Tranquillement, elle tenta d'apaiser sa belle-fille, lui faisant valoir que Martin avait de grandes qualités, mais aussi des défauts.

— Il te faut composer avec l'époque actuelle, avec le bouleversement social et économique dans lequel nous vivons. Les hommes, cantonnés dans leur rôle de pourvoyeur, comprennent difficilement le monde des émotions dans lequel nous évoluons, nous les femmes. Le seul fait de porter des enfants nous propulse dans un univers où la sensibilité et le cœur prennent toute la place. Difficile de leur faire saisir la dimension irrationnelle quand eux carburent au rationnel. Nous autres, femmes, nous vivons toutes à peu près la même chose. Certaines d'entre nous s'en tirent sans trop de cicatrices, tandis que d'autres en souffrent plus. Peut-être es-tu de celles-là ?

Marie-Claire avait cessé de pleurer. Angélique avait

trouvé les bons mots pour que la future maman accepte des situations impossibles à changer et qu'elle reconnaisse que Martin était un homme comme les autres, ni mieux ni pire. Il réussissait à tirer son épingle du jeu au moment où certains de ses confrères croulaient sous les effets de la crise financière mondiale et il tentait d'offrir le meilleur à sa femme et à sa famille en devenir. Une fois sa belle-fille consolée, Angélique retourna à ses chaudrons, persuadée qu'à cause de sa douceur et de sa générosité, Marie-Claire vivrait des moments difficiles dans cette vie où il faut échanger des coups pour survivre. Certes, Martin ne démontrait pas un caractère des plus réguliers et portait les stigmates laissés par une mère dérangée mentalement. Cet héritage pesait lourdement dans la balance, mais il était inutile d'en alerter Marie-Claire.



Enfin, le jour du départ arriva. Les O'Reilly du 2^e rang se montraient tristes de voir s'en aller celle qu'ils avaient hébergée durant un mois. Elwin avait découvert dans Marie-Claire la fille qu'il n'avait jamais eue. De commerce agréable, elle avait apporté un vent de fraîcheur au sein de la famille. L'épouse de Martin avait promis au patriarche un descendant en santé, ajoutant ainsi un nouveau rameau à l'arbre généalogique des O'Reilly. De son côté, Angélique cachait sa tristesse en voyant partir la jeune maman si mal équipée pour traverser l'inconnu. En vérité, elle savait bien peu de choses sur sa bru, mais elle sentait chez cette dernière un fort désir d'ouvrir ses ailes. Le siècle ne se prêtait toutefois pas à l'éclosion de ces milliers de papillons qu'étaient les femmes. Angélique perdrait le contact

quotidien avec Marie-Claire, mais heureusement il restait les relevailles, celle-ci ayant déjà accepté l'aide de sa belle-mère. Quant à Thomas, le cœur déchiré, il voyait s'éloigner celle qui durant plus d'un mois avait partagé ses extravagances. Secrètement, il était tombé amoureux de Marie-Claire. Il garderait leurs fous rires communs ainsi que le sourire de la religieuse tatoués au fond de son cœur. Lewis, le rapporté, promit de monter en ville un de ces jours et de lui faire visiter sa boutique du marché Bonsecours ainsi que quelques endroits malfamés. Marie-Claire partit donc en plaisantant, même si ses blagues cachaient des larmes.

La rentrée à Montréal se passa plutôt bien. Marie-Claire espérait retrouver le petit appartement du centre-ville et fut étonnée lorsque Martin dirigea la Ford vers l'avenue Mont-Royal. Fier de lui, le jeune avocat s'arrêta devant un manoir de grès rose.

— Vous voilà rendue chez vous, ma princesse.

Marie-Claire lui jeta un regard incrédule. Cette maison n'était pas la sienne et, si belle était-elle, elle n'en voulait pas. Durant toute son enfance, elle avait vécu à l'étroit dans une mesure à Saint-Henri, puis dans une cellule chez les sœurs de la Providence, elle n'avait pas besoin d'un château pour être heureuse. Pour tenter de rendre la réalité plus acceptable, Martin lui toucha la main et l'invita à pénétrer. Dès le premier pas posé à l'intérieur du manoir victorien, Marie-Claire fut prise d'un vertige. Les miroirs du hall d'entrée reflétaient son image à l'infini et multipliaient la lumière provenant du magnifique lustre suspendu au plafond. Aucun bruit ne brisait le silence et personne ne pouvait lui indiquer qu'il y avait une erreur d'adresse.

— Ça te plaît ? demanda un Martin heureux de son acquisition.

— Mais ce n'est pas chez nous, brailla la nouvelle maîtresse de maison.

— Désormais, nous vivrons ici, s'excite l'avocat. Viens, suis-moi, il faut que tu voies toutes les pièces !

Et Martin entraîna quasiment sa femme de force à travers les différents appartements. Lorsque Marie-Claire aperçut le salon, elle chercha un siège pour s'écraser. Assez grand pour servir de salle de bal, l'endroit abritait deux foyers, une dizaine de fauteuils tous aussi luxueux les uns que les autres ainsi que deux récamiers. Ici et là, des lampadaires aux abat-jours tendus de satin, de même qu'une quantité impressionnante de bibelots logeant dans des vitrines ou des encoignures. Sur les murs, des toiles peintes par de grands noms représentaient des personnages d'un temps révolu. Et pour réchauffer l'atmosphère du salon, de lourdes tentures grèges pendaient de chaque côté des fenêtres à carreaux, tandis qu'un immense tapis de Turquie rouge vin couvrait en partie les larges lattes de bois café au lait.

— Je ne peux pas vivre dans cette maison, Martin. Ce n'est pas chez nous et nous ne sommes que deux. Ça doit valoir une fortune !

— Ne t'inquiète pas pour l'argent, ma douce. Si je t'offre ce petit manoir, c'est que j'en ai les moyens.

— Mais que ferons-nous de huit chambres ? Tu as vu ? Jamais nous ne pourrons coucher un enfant dans ces pièces.

— Tu retoucheras la décoration si tu le désires, mais moi, je trouve ces appartements plutôt jolis.

— Et nos meubles, nos biens, tout ce que nous possédions ? Je crains que rien ne s'harmonise avec ce qu'il y a ici.

— Ce qui nous appartient a été entreposé au sous-sol. Viens avec moi, dit Martin en montant l'escalier central de marbre blanc.

Fatiguée par le voyage, Marie-Claire suivit son mari dans la chambre principale.

— Tiens, ouvre les tiroirs de la commode, suggéra le nouveau propriétaire.

Marie-Claire s'exécuta et en choisit un au hasard. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que ses vêtements y avaient été déposés ! Quelles mains étrangères avaient fourragé dans ses choses personnelles ? Cette fois, le regard dirigé vers le puissant avocat s'avérait meurtrier. Certes, Martin avait beau être important et acheter une maison à prix d'or, mais là, la coupe débordait. Non, elle ne se laisserait pas faire et refuserait de passer sa vie ici. On aurait dit que Martin l'avait tirée de sa modeste condition pour la transplanter dans un conte de fées.

— Ramène-moi dans mon ancien appartement, exigea-t-elle.

— Ce n'est pas possible, ma chérie, il est loué.

— Dans ce cas, je retourne chez les sœurs. J'ai besoin de réfléchir.

— Seigneur Dieu ! hurla Martin. Cesse de faire l'enfant gâtée ! Nous vivrons entre ces murs ou je ne m'appelle pas O'Reilly. Je me fends en quatre pour te donner le meilleur et madame fait des chichis. Tu repousses tout ce que je t'offre. Tu refusais d'aller te reposer à Belœil, prétextant que tu ne pouvais abandonner tes satanées œuvres sociales, tu m'as fait la gueule parce que j'ai osé acheter une automobile sans te consulter et qu'un fâcheux incident c'est produit dans le rang de travers. À présent, tu ne veux pas habiter dans cette maison, préférant un appartement dans un bas quartier de la ville. Et bien, je

t'en passe un papier, ce soir tu coucheras dans cette chambre ! Si ton désir est de rester seule, je le respecterai et je trouverai refuge ailleurs. Ce ne sont pas les pièces qui manquent dans cette cabane...

Martin quitta sa femme en faisant claquer la porte derrière lui. Marie-Claire avait besoin de réfléchir, eh bien, madame réfléchirait ici ! Jamais Martin n'aurait pensé que leur première chicane serait à cause de cette magnifique demeure. Le nouveau propriétaire sortit dans la rue, fuma une cigarette, puis se mit en frais de rentrer la Ford dans le garage. Rendu nerveux par la dispute, Martin s'acharna maladroitement sur la pédale d'embrayage et la voiture hoqueta jusque dans la cour arrière. N'ayant pas le goût de revenir immédiatement dans la maison, le jeune homme passa un chiffon propre sur la peau métallique de la belle créature mécanique, puis la recouvrit d'une grande bâche afin de la préserver de la poussière. D'un pas lent, il remonta l'allée lorsqu'il surprit sa femme, assise sur la première marche de l'escalier de pierres, le visage barbouillé de larmes.

— Rentre, tu vas prendre froid, ordonna-t-il doucement.

— Je ne peux pas, ce n'est pas chez moi, ici, répéta-t-elle en reniflant.

— Et si tu m'accompagnais ? Nous pourrions nous coucher ensemble et je te tiendrais bien serré contre moi. Accepterais-tu ce compromis ?

Les yeux noyés, Marie-Claire se plia à la volonté de son mari. Jamais elle n'aurait pensé qu'un sacrement institué par Dieu apporterait de si grandes peines. Pourtant, elle demandait si peu... Martin lui en donnait trop et cela la dérangeait. Combien de nuits avait-elle dormi collée contre ses sœurs dans leur maison de Saint-Henri ? Elle voyait

encore son père sortir de la Berliner Gramophone, le pas et le geste lents. Puis, un jour, la crise obligea la Berliner à procéder au licenciement de dizaines d'ouvriers. Durant la grande Dépression, peu de gens avaient le luxe de s'acheter un gramophone et bientôt l'usine à musique, comme on l'appelait, fut obligée de fermer ses portes. Le veuf n'avait plus les moyens de se payer la petite pinte de bière du vendredi. À manger ? Il y en avait presque tous les jours, mais souvent le père se privait pour mieux garnir les assiettes de ses enfants. Une femme ? Il en avait eu une, ce qui lui avait permis d'engendrer ses cinq moucherons, puis son ventre surutilisé la força à rendre les armes. Sous-alimentée, fatiguée et éreintée par les lavages du beau linge ouvragé des gens riches, la mère avait perdu le peu de forces qui lui restaient en donnant naissance au dernier rejeton. Et voilà comment sa fille aînée, sa Marie-Claire adorée, avait repris la besogne de sa mère. Pour sortir de cette misère qui lui collait à la peau, Marie-Claire décida de rentrer chez les religieuses et de se consacrer aux plus démunis qu'elle, d'autant plus que son départ faisait une bouche de moins à nourrir.

— Bout de bon Dieu ! avait sacré son père, j'ai besoin de toi pour élever les enfants.

Mais Marie-Claire avait mûrement préparé sa réponse.

— Il ne faut pas prendre mon absence tragiquement. Vincent aura bientôt dix ans.

— Je sais bien, fille, que tu dois aussi penser à ton avenir, mais as-tu songé à ton affaire ? Entrer en communauté, ce n'est pas rien.

Puis le jour venu, les épaules rejetées en arrière, son petit manteau de misère sur le dos, Marie-Claire quittait la rue Sainte-Catherine, la poignée d'une mauvaise valise de carton fichée dans la main.

Mais cette nuit, même si Martin lui faisait cadeau de l'amour inconditionnel, elle s'ennuyait dans sa maison de riche. Comme elle aurait aimé se coller contre ses frères et sœurs comme une portée de chatons abandonnés ! Et les nécessiteux qu'elle aidait ? Certes, son travail n'était pas indispensable, mais pour un ou deux de ces malheureux, elle faisait la différence. Martin lui offrait tout, répondant à ses moindres désirs, mais il était toujours aussi avare de sa présence, celle-ci étant réclamée soit par les criminels ou des réunions au palais de Sa Majesté. Et il y avait ce bébé qui grignotait son énergie. Son ventre grossissait vite et devint rapidement encombrant, mais que pouvait-elle faire pour se soulager des maux de cette grossesse ?

Tranquillement, la future maman s'éloignait du château et apprivoisait le quartier. Elle faisait de longues promenades qui lui rosissaient le teint et la rendaient encore plus belle. Martin se félicitait d'avoir tenu son bout, pour la bonne raison que Marie-Claire commençait à éprouver une certaine aisance dans sa nouvelle maison. Puis un jour, comme un oiseau, la mère en gestation sentit qu'il était temps de garnir le nid. Le petit qu'elle portait s'agitait et si elle se fiait au vieux médecin juif qu'une de ses amies lui avait recommandé, l'enfant naîtrait vers la mi-mars. Marie-Claire choisit donc pour le bébé l'appartement le plus éclairé et le plus près de celui de ses parents. La vue y était magnifique et faisait un clin d'œil à l'avenue Mont-Royal, ce qui n'était pas si vilain. La fenêtre à l'anglaise répandait à l'intérieur de la chambre toute la lumière du jour. Les branches d'un orme géant offraient un jeu de clair-obscur sur le mur ouest. Réfléchissant sur la décoration de la pièce, dont Martin avait sorti tous les meubles jugés inutiles, Marie-Claire ferma les yeux afin que son esprit s'harmonise et s'imprègne des nombreux détails qui se dessinaient déjà dans sa tête.

Laissant le plus d'espace libre possible au milieu de l'appartement, elle installerait le berceau qu'elle recouvrirait entièrement de tulle blanc. Puis tout contre le mur qu'elle peindrait en jaune poussin, là où le vieil orme d'Amérique s'amuse à créer un jeu d'ombre, elle placerait une chaise berçante. Ce siège lui venait d'Elwin et d'Angélique. Quels grands-parents charmants ! En premier lieu, ils lui avaient offert le fauteuil berçant où Mary se réfugiait si souvent. Martin avait trouvé cette proposition fort délicate, mais il avait refusé, car une fois de plus, cette simple attention enfonçait une pointe dans le cœur de l'adulte toujours en mal de sa mère. Dans sa tête, il voyait les gestes de Mary, le sein pudiquement découvert en train de le nourrir, lui transférant par son lait son amour inconditionnel.

Une main flattant le ventre rebondi de sa femme, il dit :

— Tu vois, jeune prince, tu vivras et tu grandiras dans cette maison. Même avant ta naissance, tu es déjà un enfant privilégié.

Unissant sa main à celle de Martin, Marie-Claire ajouta :

— Lorsque tu deviendras plus fort, petit bonhomme, souviens-toi de toujours aider ceux qui ont moins reçu que toi, termina Marie-Claire.

Puis la folie s'empara de Martin. En peu de temps, il se mit à meubler l'appartement de toutes sortes de toutous, si bien qu'on nommait la pouponnière : « la jungle de peluche ».

Une nuit de mars où la lune apeurée devant la tempête de neige annoncée s'était réfugiée dans ses quartiers

d'hiver, Marie-Claire ressentit les premières douleurs de l'enfantement. Aussi empoté et malhabile que ses ancêtres devaient l'être avant lui, Martin commença à marcher en rond autour du lit avec, en toile de fond, la crainte que sa femme y laisse sa vie, tout comme sa mère l'avait fait au moment de la venue au monde de Lewis. Enfin vint le jugement féminin qui le tira de son affolement et le précipita dans l'action.

— Je crois qu'il serait temps d'aller à l'hôpital, déclara Marie-Claire. Le docteur Rosenberg m'avait dit de m'y rendre lorsque les contractions viendraient aux cinq minutes.

Et Marie-Claire eut une pensée pour toutes ces femmes qui, plus mortes que vives, accouchaient dans la moiteur de leur chambre à coucher, le corps labouré par le passage de l'enfant. Parfois, elles avaient la chance d'être assistées par une sage-femme, au pire, par une voisine un peu plus débrouillarde que les autres. Combattant souvent les fièvres puerpérales, elles prenaient le prochain train vers le ciel, quand ce n'était pas une hémorragie qui les vidait de leur sang et précipitait leur âme vers l'au-delà.

Martin prépara rapidement la Ford, la voulant le plus confortable possible de manière à contrer les secousses attribuables au dégel printanier, puis il aida Marie-Claire à s'étendre sur le banc arrière. Jamais il n'avait conduit aussi prudemment, si bien que la future maman dut le ramener à la réalité.

— Le bébé n'attendra pas bien longtemps, s'écria-t-elle affolée. À chacune des contractions, il pousse.

Martin comprit le message et écrasa l'accélérateur. En peu de temps, les O'Reilly se trouvèrent devant les portes du *Montreal General Hospital*. Pris en charge par le

personnel infirmier, Marie-Claire fut immédiatement dirigée vers le département d'obstétrique. Mandé de toute urgence, le docteur Rosenberg soumit sa patiente à un bref examen. Le col de l'utérus étant complètement dilaté, on invita la jeune maman à pousser. Dans un branle-bas de civière, on transféra la primipare relativement calme dans la salle d'accouchement. Entre deux contractions, le jeune étudiant en anesthésie lui appliquait un petit masque sur le nez dans lequel il laissait tomber quelques gouttes d'éther. Et voilà que dans une puissante poussée, Marie-Claire mit au monde une petite fille de trois livres.

— Seigneur Dieu ! s'exclama la mère étourdie par l'analgésique, elle est minuscule.

Puis elle n'eut pas le temps de s'étonner plus longtemps que, dans un second effort, Marie-Claire jetait dans les mains du médecin une deuxième poupée identique à la première.

— Des jumelles ! s'écria le médecin. Des jumelles, madame O'Reilly !

L'infirmière, qui s'occupait déjà de la première fillette, vint chercher la sœur. Une toilette sommaire terminée, les bébés correctement identifiés, elle les plaça toutes les deux dans le même incubateur.

— Qu'est-ce qu'elles ont, mes filles ? Pourquoi les mettez-vous dans une couveuse ? s'inquiéta immédiatement la maman. Dites-le-moi tout de suite, j'ai le droit de savoir !

— Ne vous mettez pas martel en tête, la rassura l'infirmière, vos bébés sont en parfaite santé. Seulement, elles sont petites et, dans ce cas, vaut mieux les installer dans ce petit lit pour les garder au chaud. Elles sont miniatures, vous savez. La première pèse trois livres et quatre onces et la deuxième, tout juste trois livres.

Quelqu'un a-t-il averti le mari ? demanda soudainement la soignante.

— J'y vais, répondit une aide malade.

Dans la salle d'attente réservée aux pères, Martin faisait les cent pas. Dans sa tête, il repassait le fil des événements. Aussitôt arrivés devant l'hôpital, on avait pris sa femme en charge, la couchant sur une civière qu'on dirigea rapidement vers le département d'obstétrique. Après, il avait suivi un constable qui l'avait abandonné dans cette pièce sentant la sueur rance et la fumée de tabac. Aucun autre père ne l'accompagnait durant ces minutes d'angoisse où la peur de perdre l'être aimé et son précieux fardeau devenait plus forte que tout. S'il fallait que la vie de sa femme se termine ici... Et revint le hanter la triste existence de sa mère qui avait basculé de l'autre côté du monde conscient. Jamais il ne pardonnerait à quelque enfant que ce soit, même le sien, de lui enlever sa Marie-Claire.

— Monsieur O'Reilly, claironna une femme habillée de blanc, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes le papa de deux belles petites filles.

Martin ne broncha pas.

— Et ma femme ?

— La maman va très bien. D'ailleurs, vous pourrez la voir tantôt.

Soulagé, Martin revint à la réalité.

— Vous avez bien dit deux ?

— C'est exact, des jumelles de trois livres et trois livres quatre chacune. Elles sont tout à fait mignonnes, de véritables poupées !

Martin réalisait difficilement qu'à partir de ce jour, il devenait responsable de ces enfants et que son engagement envers elles durerait jusqu'à son dernier jour.

Enfin, la porteuse de bonne nouvelle l'invita à la

suivre. Accroché aux pas de l'inconnue, Martin se retrouva dans une chambre aseptisée où sa femme reposait. Comme elle était belle ! Une véritable madone ! Elle avait atteint cette maturité féminine que procure le don de la vie. Martin allongea le pas et se précipita dans les bras de Marie-Claire.

— Comme je t'aime ! Je te le chanterais sur tous les tons que ce ne serait pas encore assez.

— Surtout que tu vocalises comme un corbeau, s'amusa la nouvelle maman.

Puis se relevant, il sortit de sa bulle poétique et s'exclama :

— Deux ! Tu m'as fait deux belles filles !

— Tu désires les voir ? Elles sont là, tout près, dans la couveuse.

Dans un incubateur à la peinture défraîchie, Martin découvrit une couverture rose sous laquelle deux minuscules têtes brunes étaient appuyées l'une contre l'autre. Avec une douceur qu'il ne se connaissait pas, le père souleva légèrement le drap. Deux petites poupées, parfaitement formées, se livraient à l'examen minutieux de leur papa. Non, rien ne manquait, ni les vingt doigts, ni les vingt orteils. Le compte y était.

— Comment as-tu réussi cet exploit ? demanda-t-il à sa femme.

— Je l'ignore. Je crois que c'est ça, le miracle de la vie. Du simple fait de s'aimer et d'être animé par un profond désir, de l'un et l'autre, naît un acte d'amour, quelque chose de plus grand que nous. Depuis la nuit des temps, les mères reproduisent cette performance unique. Voilà pourquoi il faut respecter ce don de Dieu.

— Ouf ! Quelle réponse ! Je crois que je suis trop énervé pour comprendre le sens de cette poésie.

Et comme un rappel à l'ordre, une des demoiselles O'Reilly se mit à plisser le nez et, à l'aide de ses petits poings fermés, tentait de repousser la couverture qui l'emprisonnait. Son cri ressemblait plus à un miaulement qu'à un véritable brailllement. Immédiatement, Martin se porta au-devant de ses filles. Difficile de les différencier, car ne provenant que d'un seul ovule, elles étaient identiques.

Seigneur Dieu ! Comment fera-t-on pour les distinguer ?

— Il y en a une qui possède une minuscule tache brune sur le haut de la cuisse gauche. Une erreur du peintre, j'imagine.

À ce moment, la petite affamée recommença son manège, tentant d'alerter sa maman. Elle réclamait déjà son dû. Sans se référer à l'infirmière de la pouponnière, le nouveau papa prit tout de suite son rôle au sérieux et prit dans ses mains la minuscule revendicatrice et l'apporta à Marie-Claire.

— Comment les appellerons-nous ?

Un sourire éclairant sa figure pâle, Marie-Claire répondit :

— Mignone et Friponne !

— Ça me va, acquiesça Martin.

Il y avait longtemps que le jeune homme avait entendu sa femme faire des jeux de mots. Juste à ce moment, pour éprouver le nouveau lien familial qui se tissait lentement, une religieuse entra dans la chambre et freina ce bel enthousiasme. Dans un geste rendu brusque par l'habitude, elle remit le fragile bébé dans l'incubateur et consciencieusement, rapporta le petit lit à la pouponnière.

— Désolé, monsieur O'Reilly, votre épouse a besoin de repos. Ne vous inquiétez pas pour vos jumelles, nous en prenons grand soin.

Martin n'eut d'autre choix que d'abdiquer devant la bonne sœur qui semblait avoir réglé plus d'un cas de discipline. Le nouveau papa posa donc un baiser aussi doux que le vol d'un papillon sur le bout du nez de sa femme et partit non sans avoir jeté, à travers la vitre de la pouponnière, un regard paternel à chacune de ses poupées emmaillotées de rose.

Une fois sorti de l'hôpital, Martin s'arrêta quelques minutes, admirant béatement la neige qui tombait. Il n'avait pas le goût de revenir chez lui, car il craignait que l'image de sa mère y soit présente. Avait-elle eu le temps de s'émerveiller de sa naissance ? Son père était-il heureux de sa venue au monde et lui avait-il démontré de l'affection, ce ciment qui lie les membres d'une famille les uns aux autres ? Et la détresse de Mary dans son horrible cellule d'isolement... ? Cela avait dû être effrayant. Chassant les images d'horreur qui lui faisaient toujours aussi mal, il revit les petites figures ressemblant à deux framboises. Mes filles ! C'était donc ça le bonheur ? Peut-être que par elles viendrait la paix du cœur. Il ne pouvait garder cette bonne nouvelle pour lui seul et devait la partager. Négligeant la tempête appréhendée, Martin sauta dans sa Ford et enfila un dédale de rues qui le menèrent au pont Victoria, à la sortie de la ville. Indifférent à l'heure qu'il était, il obliqua vers les terres, rejoignit le Richelieu et, de là, le rang de l'Irlandais. Martin devait surveiller sa conduite et veiller à ne pas faire d'erreur, car l'euphorie pouvait s'avérer être une mauvaise compagne de route. Lorsque le nouveau papa arriva au 2^e rang, il était près de sept heures du matin. Elwin et Thomas travaillaient déjà à la traite des vaches et Angélique terminait la vaisselle du

déjeuner. Quand elle vit entrer Martin en coup de vent, les yeux rouges boursoufflés de fatigue et le teint livide, la femme crut qu'un malheur venait de se produire.

— Mon doux Jésus ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Marie-Claire ? demanda-t-elle la voix entrecoupée.

Martin ne pouvait répondre, seule sa tête donnait encore signe de vigueur.

— Elle a accouché ? osa demander Angélique.

Martin recommença sa mimique.

— Ne bouge surtout pas et ne dis plus rien, prends le temps de respirer, je vais chercher les hommes dans l'étable. Garde-moi la surprise.

Puis Martin entendit sa belle-mère crier :

— Elwin, Thomas, venez ici, vite !

Peu habitués d'entendre l'urgence dans la voix d'Angélique, père et fils comprirent qu'ils devaient se dépêcher. Une guenille encore dans les mains, Elwin enjamba l'escalier de la galerie, suivi de Thomas.

— Venez vite, Martin est arrivé.

— Martin ? s'inquiéta Elwin. Rien de grave, j'espère ?

— Ça ne m'en a pas l'air, reprit Angélique enjouée.

Lorsque le trio regagna la cuisine, ils virent Martin affalé sur une chaise, les vannes de son cœur largement ouvertes. L'avocat pleurait comme un enfant. Pour la première fois depuis l'abbé Dubois, le jeune homme laissait couler ses larmes.

— Martin ! s'énerva Elwin.

Impossible qu'un tel sourire puisse succéder à tant de tristesse, pensa Elwin.

— Marie-Claire a accouché cette nuit et tout c'est passé comme sur des roulettes, lâcha-t-il dans un profond soupir.

Déjà, chacun respirait mieux.

— Et le bébé, demanda un Elwin encore inquiet.

— Nous les appellerons Mignone et Friponne, répliqua Martin en souriant.

Quelque chose n'allait pas. Martin faisait une farce ou se trompait carrément.

— Deux filles, des jumelles, reprit l'heureux père afin de rassurer ses parents.

— Deux ! s'exclama Angélique. Le Seigneur nous comble, Elwin ! Vite, raconte-nous comment cela s'est passé.

Et Martin ne se fit pas prier pour relater le déroulement du grand événement, mais il gardait au fond de son cœur, imprimée au fer rouge, la douleur de sa propre mère.

— Il faut avertir Lewis, il sera ravi d'avoir deux nièces, commenta Thomas.

— Commence par prendre une croûte, dit Elwin en appliquant une tape affectueuse sur l'omoplate de son garçon, ensuite nous verrons pour Lewis. Maintenant, tu es vraiment un homme. Mais sérieusement, comment les appellerez-vous ? Certainement pas Mignone et Friponne !

— Nous l'ignorons encore, tout s'est passé tellement vite, nous avons bien une idée pour une fille, mais pas pour deux.

Une grande partie de l'avant-midi, la conversation tourna autour des héritières de l'Irlandais. Angélique prépara son sac de voyage, car elle avait promis d'aider aux relevailles de la nouvelle maman. Elle aurait besoin de beaucoup de support pour traverser les premières semaines, surtout avec des bébés de poids inférieur à la normale.

— Ne te presse pas, l'hôpital la gardera un minimum de sept jours, déclara Martin.

— Je te dis que les petites femmes de la ville ont la vie plus facile que celles de la campagne, reprit Angélique pour

qui ça urgeait d'aller rendre service à sa bru et de dorloter ses deux petites-filles.

Suivant le protocole hospitalier, sept jours après l'accouchement, le docteur Rosenberg signa le congé de Marie-Claire, libérant du même coup les jumelles de la pouponnière. Les O'Reilly et Lonergan de Belœil s'entassèrent dans la Ford de Thomas afin d'aller visiter ces merveilles que Marie-Claire venait de leur offrir. Se conformant aux explications de Martin, en ce qui avait trait au trajet, Thomas s'arrêta pile-poil devant un château sur l'avenue Mont-Royal. Plantés en face du manoir victorien de grès rose, les Belœillois restèrent bouche bée. Impossible que ce soit l'endroit où Martin demeure. Peut-être s'étaient-ils trompés ? Mais non, l'adresse correspondait bien à celle qu'Angélique avait griffonnée sur un bout de papier. Lewis sortit de l'automobile afin de vérifier si c'était bien là la résidence de maître O'Reilly. À peine eut-il frappé qu'il vît apparaître Martin. L'avocat invita Lewis à pénétrer à l'intérieur, tout en faisant de grands gestes pour inciter le reste de la compagnie à entrer.

— Venez, venez, leur ordonna Martin, le fond de l'air est cru. Ici, sur la rue Mont-Royal, le vent souffle particulièrement fort. Il descend de la montagne et nous cingle le visage.

Timidement, les Belœillois passèrent la porte de la maison et restèrent plantés sur le luxueux tapis du hall, attendant les directives du procureur. Martin se permit d'agiter une clochette.

— Adèle, veuillez prendre les manteaux de ces messieurs dame.

Après que la soubrette, qui n'avait pas plus de seize ans, eut récolté pardessus et crémones, chapeaux et foulards,

gants et couvre-chaussures, elle disparut en tenant fermement sa charge.

— Tabarouette, ne put s'empêcher de siffler Elwin, ça me rappelle le temps où je vivais chez Élise Dandonneau. Sa servante avait le même âge que cette jeune fille, sauf qu'elle se prénommaît Agathe. Tu as vraiment besoin de cette aide, Martin ?

— Oui, papa. Pour quelques mois du moins. Je veux donner à ma femme toutes les chances de se remettre au plus vite. Marie-Claire va être contente de vous voir.

Angélique aurait pénétré dans une église qu'elle n'aurait pas eu plus de retenue. Plantés au milieu du hall d'entrée, les visiteurs n'osaient pas avancer. Tout ce luxe portait à une certaine réserve, même dans les gestes les plus simples. Après ce que venait de dire Martin, Angélique se trouvait de trop et se demandait si ses services seraient appréciés. Elle avait envie de reprendre sa valise et de retourner à la maison. Quant à Lewis, il riait dans sa barbe : « Qui a dit que le crime ne payait pas ? » Si l'accusé ne réussissait pas à faire fortune, son avocat ne se débrouillait pas si mal.

Finalement, Martin invita sa famille à le suivre. Gêné par ce décor de riche, Elwin emboîta le pas derrière son fils et grimpa le plus somptueux escalier qu'il n'avait jamais vu. Intimidée, Angélique talonnait son mari de si près qu'on aurait dit qu'elle était attachée à lui.

— Où se cache ma petite belle-sœur ? demanda un Thomas avec des étoiles dans les yeux.

— Dans la pouponnière, répliqua Martin.

Un berceau perdu au milieu du tulle blanc accueillait les deux demoiselles O'Reilly. Tassées l'une contre l'autre et bien serrées dans leurs couvertures de flanellette, elles

dormaient à poings fermés. Aucune menotte indisciplinée ne sortait de cet emmaillotement à l'indienne. Au bruit des voix connues, Marie-Claire qui se détendait sur un récamier tenta de se lever. Immédiatement, un concert d'objections la fit renoncer à son projet. Déjà les quatre hommes se penchaient sur le berceau et perdirent la tête devant les jumelles O'Reilly.

— Comme elles sont belles, dirent-ils presque en cœur.

Puis s'apercevant qu'ils avaient laissé Angélique à l'écart, ils l'invitèrent.

— Faites une place à la grand-mère, claironna Martin.

Angélique tomba en admiration devant les deux minuscules poupées au doux teint de porcelaine.

— Seigneur ! Comme elles sont délicates et petites ! Comment fais-tu pour ne pas les casser ?

Comme un rappel à la solidarité féminine, Angélique s'éloigna légèrement du moïse et redonna toute son attention à sa belle-fille. Cette dernière montrait une carnation pâle et des yeux trop brillants pour qu'ils ne soient pas noyés dans l'eau.

— Et toi, comment vas-tu ? demanda-t-elle. On se préoccupe de ces beautés et on oublie celle sans qui rien ne serait.

— Assez bien dans les circonstances. Qui aurait dit que ce gros ventre cachait deux enfants ? déclara-t-elle en s'essuyant les yeux du revers de la main. J'ai peu de temps pour me reposer, car lorsque je finis d'en allaiter une, l'autre se met à pleurer. Et puis, comme vous l'imaginez, tous les besoins d'un poupon sont multipliés par deux.

— Aimerais-tu que je reste quelques jours avec toi ? demanda Angélique qui avait encore la présence de la bonne de travers dans le gorgoton.

— Vous le pourriez ? s'étonna Marie-Claire. Je ne voudrais pas abuser, car je sais que votre besogne quotidienne vous accapare beaucoup.

— Ma besogne ? Tu la connais autant que moi. Avoue que rien ne presse sur la ferme. On peut toujours remettre certains travaux. Pour l'instant, tu comptes le plus. Et puis, n'est-il pas normal de prêter assistance à celle que l'on considère comme sa fille ? Alors, je suis prête à te donner une semaine.

— J'accepte votre aide et vos précieux conseils, et puis j'ai tellement de choses à vous confier, déclara-t-elle un brin de tristesse dans la voix.

Afin d'éviter de déranger les deux princesses, Martin sortit de la pouponnière et du même coup, imposa un tour du propriétaire. Fier de sa nouvelle acquisition, il ne remarqua pas que cette parade à travers les différentes chambres du manoir mettait son père et ses demi-frères mal à l'aise. Le petit cordonnier aux poils roux étayait de farces la visite forcée. Ainsi, il espérait faire tomber le malaise qui l'envahissait peu à peu. Comparé à Martin, le réparateur de souliers se sentait comme un quêteux. Il ne possédait que sa boutique, habitait derrière son atelier où il occupait trois pièces exiguës. De plus, il ne pouvait compter sur une femme ni aucune amie qu'il exposerait aux yeux de sa famille, question de fanfaronner un peu. Pourtant, il se savait aussi intelligent que son plaideur de frère, il avait seulement pris le mauvais chemin au moment du départ. Quant à Thomas, il n'appréciait pas plus la visite du castel que Lewis. En vérité, le chevalier déchu se mourait d'amour pour la châtelaine enfermée dans la pouponnière. Il aurait donné cher pour se trouver auprès d'elle. À cette aventure impossible, il devait ajouter qu'il était sans le sou, même s'il avait déjà été désigné comme

le prochain propriétaire de la ferme du 2^e rang. Rien ne pouvait se comparer ou rivaliser avec le manoir rose ou la Ford décapotable. À son tour, Elwin décoda que Martin avait voulu faire de sa maison une preuve tangible de sa réussite. Difficile de s'en cacher, bien qu'il aurait pu être plus discret ou plus modéré. Brisant volontairement ce fastueux tour du propriétaire, Elwin réclama à boire.

— Excusez-moi ! s'exclama Martin. Quel hôte médiocre je fais !

Et Martin actionna encore une fois la clochette. Adèle arriva prestement et, sans dire un mot, se campa près de la porte du salon et attendit les ordres.

— Que désirez-vous boire ? demanda Martin à la ronde. Cinzano, chartreuse, whisky écossais ou bière... ?

Ce fut Lewis qui répondit le premier :

— Pour moi, ce sera un whisky, en souvenir du bon vieux temps et de l'Irlande.

Chacun fit son choix et Adèle retourna chercher les boissons à la cuisine, le dos aussi droit que si elle portait un corset d'acier.

— J'aimerais bien savoir quel trésor cette petite boniche cache sous son tablier amidonné, s'amusa Lewis. Je n'ai jamais vu une jeune fille si rigide.

Et les regards des O'Reilly se croisèrent sans qu'aucun d'eux n'en rajoute.

Printemps 1934

Marie-Claire fut forcée de laisser d'autres bénévoles œuvrer dans son champ d'action. La crise passée et les besoins se faisant moins criants, l'épouse de maître O'Reilly se retira donc dans son château et s'occupa exclusivement de ses fillettes. Pas question de tourner une omelette pour sa famille, de laver les vêtements ou de faire un peu de ménage. Bien qu'il aimait sa femme à la folie, Martin l'avait claquemurée dans une cage dorée. Des employés de maison avaient été engagés dans le but de satisfaire les moindres envies de madame et plus tard, celles des jumelles. Pauvre Martin, soupirait Marie-Claire, il compensait son absence par la présence des domestiques. Mais le brillant maître O'Reilly devait savoir que dès le moment où on enferme un détenu, on provoque forcément chez lui le désir de fuir. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour sa femme et ses filles ? Camélia et Grace grandissaient dans un milieu surprotégé où la nounou répondait à leurs quatre volontés. Aussitôt que leur mère tentait d'imposer une discipline minimale, les jolies se révoltaient et Grace entraînait dans un accès de colère capable de décourager n'importe quelle autorité.

Marie-Claire ne savait plus comment agir. Chaque fois qu'elle abordait ce point litigieux avec Martin, le père niait

qu'un problème puisse exister. Marie-Claire voyait bien que son mari présentait lui-même un caractère assez instable, ce qui l'empêchait d'être objectif. Par conséquent, lorsque les jumelles furent assez grandes pour comprendre que papa et maman divergeaient d'opinion, donnant lieu le plus souvent à des disputes stériles, Marie-Claire décida de changer de milieu pour un certain temps et soustraire les fillettes à ce climat malsain.

— Pourquoi ne passerais-tu pas l'été au 2^e rang ? lui suggéra Martin. Mes parents seraient heureux de te recevoir, et puis il y a des lunes qu'ils n'ont pas vu Camélia et Grace.

— Mais je devrai garder l'auto.

Voilà, pensa Marie-Claire, le filet était tendu.

— Chemin faisant, poursuit-elle, j'aimerais arrêter à la crèche, question de montrer les jumelles aux vieilles sœurs de la Providence.

— Bonne idée, entérina Martin en tombant dans le piège à cons. J'irai donc vous visiter la fin de semaine, mais tu devras venir me chercher à la gare de Belœil. Je t'avouerai, ma chérie, que j'ai également besoin de m'aérer.

La permission de son mari en poche, les clés de l'automobile en mains, madame O'Reilly enfila son manteau de drap couleur de bois de rose, son chapeau à voilette et ses gants de chamois d'un ton plus foncé et demanda au majordome de mettre les valises dans le coffre à bagages. Les fillettes endimanchées donnèrent un dernier bisou sur la joue de leur père, puis Marie-Claire les fit asseoir sur la banquette arrière. La conductrice prit un départ en douceur, mais aussitôt traversés les grands champs du bout de l'île, elle pesa sur l'accélérateur et se grisa de liberté. Grace n'en

demandait pas davantage pour s'amuser tout au long du chemin cahoteux, ne contenant son fou rire que de brefs moments et plus Grace rigolait, plus sa sœur en faisait autant. Il fallut que leur mère intervienne et leur jette un regard acéré assorti d'une menace de punition pour qu'elles se calment.

Lorsque la vieille religieuse condamnée au cubicule servant de réception s'aperçut qu'une jeune femme passait la porte de la crèche, une petite brunette dans chaque main, celle-ci délaissa son poste et se mit à trotter vers l'apparition.

— Sœur Marie-Claire ! Sœur Marie-Claire ! Est-ce bien vous ?

— Eh oui ! Vous n'avez pas la berlue, sœur Jésus-Marie. Je vous présente mes jumelles, Camélia et Grace.

— Comme elles sont charmantes ! Le Seigneur vous a comblée ! continua l'aînée en se penchant afin de voir les enfants d'un peu plus près. Laquelle est Camélia et laquelle s'appelle Grace ? Pourquoi ne pas leur avoir donné des noms de baptême chrétiens ? Avez-vous oublié que vous étiez une fille de Jésus ? réprimanda l'aînée. Comment peut-on perdre le souvenir d'avoir servi le Très Haut ? Mais venez, avancez un peu que je puisse refermer la porte, ajouta-t-elle avec humeur. Le temps se montre peu favorable ces jours-ci, on gèle carrément. Ici, on soupire toujours après un brin de chaleur pour que les petits puissent jouer dehors, sans compter que ces vieux murs humides entretiennent les toussoteux et les souffreteux.

Puis reprenant son sourire, elle se retourna vers les enfants.

— Mais regardez-moi ces jolis minois, on dirait que le Seigneur vous a envoyé deux anges.

Marie-Claire afficha un sourire qui en disait long.

— J'imagine, continua la religieuse, que vous désirez rencontrer notre nouvelle directrice. Il y a moins d'un an, la maison mère nous a envoyé sœur de la Trinité.

— Oui, j'apprécierais, mentit Marie-Claire.

— Dans ce cas, passez au parloir, je la préviens immédiatement. Si j'avais su qu'aujourd'hui le Seigneur me ferait une si grande surprise, murmura-t-elle pour elle-même.

Effectivement, la directrice ne fut pas longue à réagir. Peu de jeunes filles ayant quitté la communauté revenaient voir ses sœurs en Jésus-Christ encore plus rare, celles qui traînaient leur progéniture derrière elle. Il ne fallait pas tenir rigueur à ces nonnettes qui avaient librement choisi le sacrement du mariage. Peut-être que madame O'Reilly faisait partie de celles-là... Par bonheur, le contraire se produisait et il arrivait aussi que des dames matures frappent à la porte des religieuses et adoptent leur code de vie. Parfois, une vocation tardive ou de pauvres filles désireuses de soulager leur famille du poids de leur présence s'enfermaient volontairement entre quatre murs. Et comment juger ces pécheresses repenties qui sollicitaient le port du voile ?

La rencontre entre sœur de la Trinité et Marie-Claire fut des plus courtoise. Camélia et Grace redoublèrent de séduction et leur maman en profita pour déclarer que dès leurs premiers jours de vie, elle avait consacré ses jumelles à la Vierge Marie avait fait la promesse que si elles survivaient au fait d'être nées avec un très petit poids, elle les habillerait de la couleur mariale jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de sept ans.

— D'ailleurs, je suis venue vous saluer, certes, mais j'aimerais également montrer à ces demoiselles l'endroit où je travaillais, acheva Marie-Claire.

— Bien entendu, ma fille, quelle excellente idée ! Allez, je ne vous retiens pas.

Et la religieuse, ayant probablement d'autres chats à fouetter, se retira illico.

Une fois la partie protocolaire expédiée, Marie-Claire détacha son manteau et pria les enfants de faire de même. Camélia s'exécuta même si elle buta sur le bouton du cou, tandis que Grace avait déjà terminé et s'apprêtait à tout enlever.

— Non, Grace, tu dois le garder comme maman et Camélia.

Parce qu'elles s'occupaient des jeunes bambins, les sœurs de la crèche avaient tendance à surchauffer les salles. Grace, qui avait chaud, défia sa mère et retira son manteau de lainage bleu. C'était là le signe d'indiscipline qu'attendait Marie-Claire pour servir une leçon à ses filles.

— Vous voyez, mes chéries, ici les enfants obéissent aux religieuses et sans discuter, sinon, ils sont immédiatement punis. Grace, tu aimerais certainement enlever ton manteau, mais il faut le garder même lorsque l'on crève de chaleur. Aujourd'hui, je vous propose de réfléchir sur les activités que vous faites à la maison et à la liberté dont vous jouissez. Comparez-les aux divertissements des enfants moins chanceux que vous et tentez de vous mettre à leur place.

Grace s'exécuta, mais selon ses règles à elle et, tout en contestant l'ordre intimé, elle jeta une paire d'yeux à sa mère qui n'avait rien de commun avec ceux d'une bambine de son âge. Puis Marie-Claire traîna ses jumelles jusque dans la salle des nourrissons. Ici, les fillettes reçurent une seconde leçon et virent le sort réservé aux tout-petits. Marie-Claire leur expliqua que certains parents, incapables de s'occuper de leurs rejetons, les abandonnaient à la

crèche. Ainsi, des papas et des mamans qui ne pouvaient avoir de bébé les amenaient dans leur famille. On appelait cela l'adoption. Le propos était trop complexe pour que des enfants de quatre ans comprennent, mais peu importe, un jour, les mots trouveront le chemin du cœur. Rapidement, les demoiselles O'Reilly quittèrent la main de fer de leur mère de même que ses leçons de sociologie, elles avaient trop à faire. Camélia et Grace désiraient s'amuser avec les poupons, du moins ceux qui étaient capables de se tenir debout dans leur berceau, puis de fil en aiguille et d'un lit à l'autre, l'agitation gagna les fillettes ainsi que les pensionnaires des religieuses. Lorsque Marie-Claire, qui avait entamé une conversation depuis quelques minutes avec la responsable des 0 à 1 an, vit sa progéniture, elle en eut presque honte. Défiant toute autorité, Camélia courait à travers les allées, tandis que Grace se faufilait à quatre pattes sous les petites couchettes blanches. Les jumelles riaient et criaient comme des perdues et se lançaient des toutous arrachés aux bébés qui avaient eu la chance d'en recevoir un. Distraite de sa discussion, Marie-Claire s'excusa auprès de son ancienne compagne et rappela les coupables. Rien à faire, le plaisir était au rendez-vous et les coquines étaient devenues sourdes à tout ordre de leur mère. La responsable vint joindre sa voix à celle de l'autorité maternelle. Trop énervée pour réfléchir, Camélia eut la mauvaise idée de passer non loin de la jeune religieuse et se fit soudainement attraper par un bras, ce qui stoppa net son élan. Il ne restait plus qu'à d'obtenir la reddition de Grace. Dès que la mère humiliée eut réussi à bloquer la course de la récalcitrante, celle-ci se mit à brailler :

— Tu me fais mal, criait la survoltée.

— C'est bien bon pour toi, et si tu n'arrêtes pas de hurler, je te laisse ici avec les sœurs. Tu verras que ce ne

sont pas des blagues. Les religieuses n'entendent pas à rire. Elles viendront à bout de toi et casseront ce vilain caractère. Fini, tu n'auras plus de papa et plus de maman.

Plus de papa ! pensa Grace. Ça devenait drôlement sérieux. Plus de maman ! Ce n'était pas si grave, elle était là tous les jours, mais pas de papa ! Sa présence se faisait aussi rare qu'une goutte d'eau dans le désert. Alors, elle devait réfléchir.

— Et Camélia ? demanda Grace.

— Elle recevra le même traitement que toi et elle devra également assumer les conséquences de ses actes.

En entendant Marie-Claire dire ces mots, la jeune religieuse sentit une détente dans le bras de l'enfant et relâcha sa prise.

— Maman, je ne veux pas rester à la crèche, pleura Camélia.

En comprenant que sa sœur avait abdiqué, Grace à son tour rendit les armes et promit, contre son gré, de respecter les lois instaurées par sa mère.

— Si vous recommencez et ne cessez de me désobéir, je vous jure que nous reviendrons ici. J'en ai plus qu'assez des petites filles qui me pourrissent la vie !

— Est-ce que cela signifie que tu ne veux plus de nous ? pleurnichait Camélia.

— Pas encore, mais ma patience arrive à sa limite. Ne me faites surtout pas regretter d'avoir cru en vos promesses.

Marie-Claire salua sa consœur et reprit la main des jumelles. Il n'était pas question que ces deux poisons fassent leurs quatre volontés. D'un pas décidé, elle se dirigea vers la voiture en les laissant trotter à côté d'elle, leur menotte fermement emprisonnée dans la sienne. Marie-Claire devait à tout prix faire plier ces caractères un peu trop opiniâtres.

Voilà, elle avait servi à ses filles une règle d'obéissance bien cruelle, mais aux grands maux, les grands moyens. Maintenant, il fallait s'assurer que les gamines ne dévoileraient pas à leur père cette méthode d'enseignement peu orthodoxe.

— Et comptez-vous chanceuses que je ne dise rien à papa, termina Marie-Claire. Il serait très fâché et n'endurerait pas qu'une O'Reilly soit mal élevée.

Les jumelles se regardèrent, sachant que le pire surviendrait si l'autorité paternelle était mise au courant de leurs niaiseries. La faute était suffisamment grave pour qu'il veuille se débarrasser d'elles lui aussi. Elles prirent place en arrière de l'auto et se signèrent la bouche, signifiant qu'elles n'en parleraient à personne.

— Et maintenant, on va rendre visite à grand-papa Elwin et grand-maman Angélique ? demanda Marie-Claire d'une voix enjouée.

— Oui, oui, répliquèrent-elles, tout en montrant un enthousiasme plutôt modéré.

— N'oubliez surtout pas ce que je viens de vous dire.

Toute réponse étant inutile, Marie-Claire tourna la clé de contact et embraya la Ford.

Le premier à voir arriver la voiture de Martin fut Thomas, mais plus l'auto se rapprochait, plus il distinguait clairement que c'était sa belle-sœur qui était accrochée au volant. Il eut une bonne pensée pour Marie-Claire qui avait réussi à arracher ce point d'indépendance à son gros méchant frère. Thomas se porta rapidement au-devant des voyageuses.

— Quelle belle visite ! Justement, il n'y a pas si longtemps, je songeais à vous autres et je me disais : « Tiens,

comment vont mes nièces adorées et surtout ma chère filleule Camélia ? »

Les fillettes jetèrent un regard interrogateur à leur mère. D'un signe de tête, elle leur donna la permission de se lever.

— Mononcle Thomas ! crièrent-elles d'une même voix.

Et les deux grands bras du cultivateur, plus habitués à caresser les moutons que les enfants, continrent sans difficulté les deux brunettes à boudins.

Sans aucune retenue, Camélia multipliait les bisous sur la joue mal rasée de Thomas. Quant à Grace, elle demeurait sur son quant-à-soi, car pour elle, Thomas n'était qu'un tonton ordinaire. Elle garda donc ses effusions pour plus tard, lorsqu'elle verrait Lewis, son parrain adoré. En attendant, Thomas dut se contenter d'un câlin.

— Et comment va ma belle-sœur chérie ? demanda-t-il timidement.

— Très bien, répondit Marie-Claire qui avait bien entendu le qualificatif affectif.

Délivrant ses nièces, Thomas s'approcha de Marie-Claire et lui donna un baiser sur la joue, tout en s'y frottant légèrement, juste assez pour que se développe l'odeur sucrée du parfum de la femme de son frère. Puis s'éloignant de façon protocolaire, ils se rendirent dans la maison d'Angélique.

— Regarde, maman, annonça-t-il en maintenant une patoche possessive dans le dos de Marie-Claire. On a de la belle visite !

— Ah bien ! Ah bien ! Là, tu parles. Et Elwin qui n'est pas encore arrivé, dit Angélique en s'essuyant les mains sur son tablier. Mais on est là, Thomas et moi pour t'accueillir, poursuivit-elle joyeusement. Qu'as-tu fait de Martin ? L'aurais-tu perdu en chemin ?

— En fait, je suis partie sur un coup de tête ou plutôt sur un coup de cafard, avoua Marie-Claire. Je me suis permis de venir passer quelques jours avec vous, comme dans le temps. Martin nous rejoindra en fin de semaine.

— C'est la meilleure idée que tu aies eue depuis un bout de temps, ma fille. Je pourrai enfin profiter de Camélia et de Grace et les bercer à mon goût. J'en suis privée depuis trop longtemps. Sans compter que j'ai beaucoup d'histoires à leur raconter. Thomas, va chercher les valises de ces dames !

Et comme une vieille complice, Angélique prit sa bru sous le bras et l'emmena dans son repaire. Sur le bout de la table, la grand-mère installa ses petites-filles et les invita à enlever manteaux, gants et chapeaux. Avant de s'exécuter, les demoiselles O'Reilly regardèrent Marie-Claire et quêtèrent la permission, la vision de la crèche encore fraîche en mémoire. Angélique respecta ce point d'obéissance, sachant que Marie-Claire avait de la difficulté à contrer la volonté de Grace. Celle-ci en profitait pour entraîner sa sœur dans la contestation propre à la petite enfance.

Une fois leur jolie robe montrée, les fillettes acceptèrent les biscuits à la mélasse de leur grand-mère Angélique avec un verre de vrai lait, provenant des vraies vaches de l'oncle Thomas.

— Chez nous, un monsieur laisse les pintes sur la galerie, déclara Grace. C'est un laitier.

— Eh bien ! Tu en sais des choses ! Vers la fin de l'après-midi, disons quatre heures, tu suivras Thomas dans la grange et il t'expliquera le miracle du lait.

— Et moi ? s'inquiéta Camélia.

— Toi ? Tu m'accompagneras aussi, reprit l'agriculteur.

Après leur collation, Marie-Claire fit changer les enfants de vêtements et les invita à aller s'amuser dans le carré de sable.

— Vous saviez que votre papa passait une partie de son temps à jouer ici ? demanda Thomas en leur donnant des pelles et des seaux. Par contre, peu importe celui ou celle qui profitait du carré de sable, la consigne demeurait la même pour tous : défense d’entrer dans la forêt. Vous devrez donc obéir à la même directive que votre père, mesdemoiselles O’Reilly. Il est également interdit de se chamailler ou de s’abîmer la casserole, termina Thomas avec un large sourire aux lèvres.

— Pourquoi n’avons-nous pas la permission d’aller dans le bois ?

— À cause des loups, pardi ! Martin ne vous a jamais raconté que parmi les grands sapins vivaient des meutes de loups, des meutes qui mangent les poules des agriculteurs et à l’occasion, un enfant ou deux ?

Tassées l’une contre l’autre, les jumelles évaluaient le degré de dangerosité de ces bêtes.

— Lorsque votre père viendra, demandez-lui de vous raconter ce qui lui est arrivé dans le temps.

L’oncle Thomas avait l’air de savoir de quoi il parlait et valait mieux s’en tenir à ses recommandations. Sur l’avenue Mont-Royal, les fillettes ne pouvaient jamais jouer dans le sable. Oh, elles allaient bien avec leur nounou au parc du Mont-Royal, non loin de leur résidence, mais jamais elles n’avaient vu de loup. En fait, seuls des canards inoffensifs, à qui elles donnaient du pain, pataugeaient dans la marre. Maman avait eu une bonne idée de les emmener chez leurs grands-parents, mais si elles désiraient revenir, elles devaient respecter la consigne et ne pas dépasser le pourtour de la maison. Sauf le boisé, tout était permis et ceci incluait la visite des bâtiments de la ferme.

Après une heure à fabriquer des châteaux de princesses qui finissaient inmanquablement par s’effondrer, sans

compter que la chicane avait éclaté parce qu'aucune des deux jumelles ne voulait faire le chevalier, Camélia décida de rentrer dans la maison. C'est ainsi qu'elle surprit sa mère les yeux rouges et grand-mère Angélique lui flattant l'épaule. Sans se faire remarquer, elle grimpa à l'étage et se rendit dans la chambre qui lui avait été allouée. La fillette retrouva la robe bleu poudre avec des volants qu'elle portait à son arrivée et l'enfila. Lorsqu'elle enleva le petit pantalon qu'elle mettait pour jouer dehors, un gros paquet de sable tomba à ses pieds. Regardant le dégât, elle décida de se taire et le poussa sous le lit, puis elle endossa ses vêtements. Avec ses mains sales, elle toucha ici et là, ce qui fit apparaître des taches de terre sur la jupe et le corsage. Que va dire maman ? se demanda-t-elle immédiatement. Est-ce que cela faisait partie de la liste de méfaits qui risquaient de l'envoyer à la crèche ?

Après avoir bien réfléchi aux conséquences de sa tenue malpropre, Camélia descendit l'escalier lentement et se présenta devant sa mère. Valait mieux connaître tout de suite la punition, sinon elle risquait de ne penser qu'à ça tout le reste de la journée.

— Camélia ! D'où sors-tu ? soupira Marie-Claire. Regarde-toi.

— J'ai remis ma robe, car à la fin de l'après-midi, mon oncle Thomas a promis de venir me chercher pour la traite des vaches et je ne voulais pas ressembler à un garçon.

— Mais Camélia, on n'enfile pas sa plus belle tenue pour aller aux bâtiments, ajouta Marie-Claire d'une voix exaspérée. Maintenant, tu as l'air d'un paquet de chiffons tout crottés. Monte immédiatement et passe le pantalon que tu portais, et de grâce, retourne jouer dehors.

Seigneur, que la vie est dure ! pensa la fillette en revenant dans la chambre. Elle ne faisait jamais rien qui

satisfasse sa mère. Camélia revêtit son habillement de garçon, descendit l'escalier en sautant sur chaque marche et sortit en claquant la porte.

— Vous voyez, pleurnichait Marie-Claire, et c'est la plus douce des deux. Tout est toujours à recommencer, et deux fois plutôt qu'une. Je vous envie presque d'avoir eu un seul fils. Vous vous souvenez de leurs premières semaines de vie ? Elles étaient si petites et demandaient tant de soins. Et Martin qui désire avoir un autre enfant, soupira-t-elle. Je réussis à ralentir ses ardeurs amoureuses, mais la religion reste claire sur ce point : la femme ne doit jamais refuser la maternité.

— Ne t'accable pas plus que tu ne l'es, reprit Angélique. Certes, l'Église nous tient en otage, mais il faut savoir interpréter son enseignement, c'est du moins ce que notre bon curé nous conseille dans le confessionnal. Il nous dit qu'un peu de jugeote ne nuit jamais. Tu pourras lui demander de t'éclairer.

— Je tente d'élever mes enfants du mieux que je peux, mais ce n'est jamais assez bien pour Martin. Il nous dicte l'étiquette des gens de la haute société même si nous n'en sommes pas issus. Je demeure foncièrement une fille de Saint-Henri et lui un gars de la campagne, renifla Marie-Claire.

C'est à ce moment qu'un grand roux apparut dans le cadre de la porte, prenant toute la lumière pour lui. Ses cheveux commençaient à changer de couleur, tournant lentement au gris sur les tempes, mais l'Irlandais conservait toute sa carrure et sa prestance.

— Tiens, tiens, si ce n'est pas ma petite bru de l'avenue Mont-Royal ! Quelle belle visite ! s'égaya Elwin O'Reilly.

Marie-Claire se leva et se précipita dans ses bras, enfrenant ainsi les règles de l'étiquette.

— Voyons donc, fille, qu'est-ce qu'il y a ? Encore une affaire qu'un homme ne peut pas comprendre, j'imagine ?

— Marie-Claire nous honore de sa présence pour une partie du mois de mai.

— Cré diable ! Tu auras amplement le temps de nous raconter ce qui te peine tant. Mais je n'ai pas aperçu les jumelles.

— Elles doivent être avec Thomas dans les bâtiments, le rassura Angélique.

— Dans ce cas, je vais les embrasser, reprit Elwin, toujours aussi mal à l'aise devant la douleur morale des femmes.

Marie-Claire s'était rendue toute seule jusqu'à Belœil, il fallait savoir lire entre les lignes... Elwin entra dans l'étable et se mit à la recherche de ses petites-filles. Il trouva Camélia sagement assise sur un petit banc, scrutant le mouvement des mains de son oncle. Elle s'émerveillait de voir que d'un simple geste, Thomas réussissait à faire sortir le vrai lait de la vraie vache. Dès qu'elle aperçut son grand-père, l'enfant lui sauta dans les bras et commença à pleurer.

— Écoutez donc, c'est une habitude chez vous, les femmes ? Et ta sœur...

— Je l'ai perdue, se dépêcha de dire Camélia. Je ne la trouve plus.

— Je pense qu'elle doit se cacher quelque part et attend que nous la découvrons. Tu viens avec moi ? demanda Elwin.

La fillette fit signe que oui et mit sa petite main dans la grande patoche de l'homme en qui elle démontrait une confiance quasi aveugle.

— À quel endroit l'as-tu vue pour la dernière fois ?

Et Camélia débita tout d'un coup le déroulement de son après-midi d'enfant.

— Donc, si je comprends bien, elle jouait dans le carré de sable. Oncle Thomas vous avait bien avertie de ne pas aller dans le bois ?

Elle fit signe que oui. De toute évidence, Grace avait déserté le petit enclos où traînaient pelles et seaux. Alors le grand prince roux se mit à fouiller partout et à demander aux voisins si quelqu'un n'avait pas vu la fillette aux cheveux boudinés. Rien. Du fond de la mémoire de l'Irlandais ressurgit le souvenir d'un garçon s'étant réfugié dans la forêt en compagnie d'un labrador blond et qu'on avait cherché jusqu'à la nuit noire.

— Non, ne me dites pas que je revivrai cette scène d'horreur, jura le grand-père. Ce maudit carré de sable disparaîtra et pas plus tard que demain matin.

De son côté, Thomas venait de ratisser toute l'étable, quand il entendit du bruit. Immédiatement, il se dirigea vers l'étagé supérieur du bâtiment où il entreposait le foin. Cette fois, il reconnut une sorte de braillage d'enfant.

— Grace ? Est-ce toi ? cria Thomas.

Puis il perçut un faible « oui. »

— Comment as-tu fait pour grimper là-haut ? Tu es bien trop petite ! Ne bouge pas. Attends-moi, je viens te chercher.

Mais avant de secourir la belle Grace, Thomas crut bon d'avertir son père.

— Papa ! Je l'ai trouvé ! Grace est montée dans la tasserie et ne peut plus redescendre.

— Laisse, je m'en occupe, coupa Elwin.

Elwin confia Camélia aux soins de Thomas et se rendit auprès de celle qui s'était tapie dans le foin. L'Irlandais prit sa voix caverneuse et lentement gravit un à un les barreaux de l'échelle, puis commença à ramper dans le fourrage.

— Je suis le loup, celui qui vit dans la grange. J'ai entendu dire qu'une grosse souris se cachait chez moi sans

m'avoir demandé la permission. Voilà qui provoque ma colère !

Puis, tendant le bras, Elwin attrapa un soulier, puis une jambe et se mit à tirer dessus. Ses grandes mains velues entouraient complètement le mollet de sa proie. À l'autre bout, Grace se débattait contre le féroce carnassier et tentait de s'éloigner. Peine perdue. Et dans un hurlement terrifiant, la bête immonde se jeta sur le corps de la petite brunette. Blanche de peur, Grace n'osait fouiller du regard le barbare qui la maîtrisait, pire, qui semblait vouloir l'engloutir dans sa gueule. Déjà le monstre exhibait ses grosses dents dégoulinant de bave. De ses minuscules bras, Grace s'apprêtait à contre-attaquer, à le griffer et à lui crever les yeux avec ses ongles. Devant cette réaction de défense exagérée, Elwin enleva la paille qui le recouvrait presque entièrement.

— Oh ! commença le loup de sa voix la plus douce, qui est-ce que je vois là ? Mais c'est ma toute petite Grace.

— Grand-papa, j'ai tellement eu peur, déclara la fillette en faisant du cinéma.

— Dans ce cas, il ne faut plus revenir se cacher dans le fourrage du gros méchant...

— ... loup, termina Grace.

Pour quelques instants, Elwin attendit que l'adrénaline redescende et prit le temps d'enlever les brins de foin prisonniers des cheveux boudinés. Lorsque Camélia ressortit de l'étable en tenant la menotte de sa sœur, tout le monde pensait revoir Grace les yeux rougis. Au contraire, recouvrant son air de vedette, la petite ne dit pas un mot, de manière à laisser planer le doute sur le déroulement du sauvetage imprévu. Pour la galerie, la belle avait dominé la bête.

Le soir après que les jumelles se soient endormies dans leurs draps roses, Elwin raconta l'histoire de Grace. Puis, plus particulièrement, il s'adressa à Marie-Claire :

— Vois-tu, il n'est pas nécessaire d'être un de ces grands savants qui s'évertuent à analyser les enfants pour comprendre tes filles. Même si elles se ressemblent parfaitement, leur caractère diffère. Camélia possède un tempérament semblable au tien, Marie-Claire. Elle est douce, raffinée, enfin tout ce qu'on attend d'une future femme ou mère. Quant à Grace, elle est le portait tout craché de Martin. Elle est volontaire, déterminée et, par tous les moyens, tente de faire les choses comme elle l'entend. Vois-tu, Marie-Claire, ton mari t'a sûrement parlé de son enfance, mais peu de sa personnalité. Martin est un être ambivalent, incertain et cache ses faiblesses en exigeant énormément de lui-même et autant de ceux qui évoluent dans son cercle privé. En réponse à des déboires avec la religion ou plutôt avec l'un de ses représentants, Martin fut possédé par une soif de justice dépassant celle des autres gamins de son âge. Il ne faut pas négliger non plus le fait que Grace, tout comme Camélia, porte en elles les traits de personnalité de leur grand-mère Mary. Peut-être Grace en a-t-elle hérité ? Tu devras certainement la surveiller un peu plus et au lieu de t'obstiner avec elle, prends-la plutôt par la douceur ou encore invente des jeux qui lui laisseront une porte de sortie honorable au lieu d'une punition. Je dois humblement confesser que j'ai élevé Martin avec rigueur et détachement, puis j'ai rapidement refile le problème de son éducation à des communautés que je savais réputées pour avoir de la poigne avec les récalcitrants. J'ai fui mes responsabilités paternelles en m'étourdissant dans mon travail, jusqu'à ce que Martin ne me reconnaisse plus et n'ait plus aucune confiance en moi. D'après ce que tu

nous as avoué, il agit de la même manière avec toi et avec ses filles, sauf que toi, tu es capable de rouspéter et de prendre une certaine liberté, ce que Grace ne peut pas encore faire. Crois-moi, entre tes deux enfants, Grace pourrait devenir celle qui aura le plus de besoins spécifiques.



Marie-Claire avait une confiance aveugle en sa belle-mère. Tout ce qu'elle disait méritait d'être étudié et la jeune femme la considérait comme une personne sage et de bons conseils. Elle s'était permis de soulager sa conscience des nombreux refus qu'elle avait adressés à son mari, car maintenant, le temps était venu de satisfaire les besoins de Martin ainsi que son droit à une famille dont il serait fier. Voilà, Marie-Claire reconnaissait qu'elle était au cœur du problème et que la solution passait nécessairement par elle. Sous le couvert du secret féminin, Angélique avait compris que sa belle-fille réclamait de l'aide, une aide qu'elle ne pouvait pas lui apporter. Peut être que le curé Durocher pourrait lui expliquer comment contourner certains enseignements religieux en matière de procréation. C'était donc pourquoi, un après-midi, respectant la sieste du vieil homme, Marie-Claire grimpa dans sa Ford et se dirigea vers le presbytère. Élégante et mise comme il se doit pour l'épouse d'un procureur, elle stationna son auto à côté de l'église. Après avoir monté lentement les trois marches du perron, la mère de famille actionna la sonnette dont le timbre résonna clairement.

La femme qui lui ouvrit dépassait largement la cinquantaine. Elle offrit un siège à la dame et sans demander la

raison de sa visite, grimpa l'escalier d'une foulée régulière que seule l'habitude donne. Rendue en haut, elle secoua fortement son tablier finement brodé au Richelieu, puis rectifia son chignon serré à la manière d'un beigne. Quelques minutes plus tard, Marie-Claire put déceler un pas lourd qui faisait craquer les planches du plafond et portait en lui-même tout le poids d'une vie. Seul le grand âge pouvait imposer cette cadence ralentie, puis de plus en plus distinctement, le tempo régulier d'un pas s'écrasant sur les marches d'un escalier. Lorsque le représentant de l'Église aperçut Marie-Claire, il sentit comme un vent de jeunesse lui chatouiller le visage. Le vieil homme se rappelait avoir vu cette femme, accompagnée de son mari, à la messe du dimanche.

— Vous êtes l'épouse de Martin O'Reilly, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Marie-Claire.

— Vous savez, ma mémoire commence à me jouer de vilains tours, mais cette fois-ci, elle m'a évité le ridicule. Que puis-je pour la belle-fille de mon ami Elwin ? demanda le curé en faisant entrer la visiteuse dans son bureau.

S'il était une chose que Marie-Claire détestait, c'était qu'on la reconnaisse comme étant la femme de... ou la belle-fille de... Elle voulait qu'on l'identifie pour ses mérites personnels et non pas à cause de sa filiation. Mais puisqu'ici, en campagne, on avait tendance à nommer les gens en les associant à quelqu'un d'autre, la jeune épouse de Martin passa par-dessus ce genre d'appellation frustrant son autonomie.

Confiante envers le jugement du religieux, du moins lui avait-on vanté la sagesse de l'homme, Marie-Claire présenta son problème sans tarder, évitant les détours obscurs. D'ailleurs, le vieux prêtre avait-il encore besoin d'entendre les doléances d'une femme mariée, d'autant

plus qu'il s'agissait d'une histoire de couchette ? Marie-Claire voulait régler l'affaire promptement.

— Monsieur le curé, je sollicite les conseils d'une personne avisée et qui connaît la vie beaucoup plus que moi. Il y a quatre ans, j'ai accouché de jumelles. En ce qui me concerne, je me satisfais de mes deux petites, car elles demandent beaucoup. Grace, celle qui est née quelques secondes après sa sœur, possède un caractère difficile et je dois continuellement la menacer pour qu'elle s'exécute et m'obéisse. Je conteste l'obligation de devoir éduquer une enfant en utilisant la carotte et le bâton. Voici donc qu'après quatre ans, mon mari trouve que le temps est venu d'ajouter un autre membre au clan des O'Reilly. Je ne me sens pas en droit de lui refuser d'accomplir son devoir d'époux ou d'empêcher la famille, comme on dit, sachant cela interdit par l'Église. D'un autre côté, je n'ai pas l'énergie nécessaire pour recommencer une nouvelle grossesse. Imaginez, s'il fallait que ce soit encore deux bébés.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le curé Durocher, l'œil sévère. Je ne puis que vous ramener à l'enseignement du Christ qui dit : « Croissez et multipliez-vous. » À partir de ces paroles, le corps ecclésiastique a établi une règle, une seule ligne de conduite pour tous les couples fertiles. De plus, comme le Code civil vous enjoint à une obéissance complète envers votre mari, vous n'avez pas le choix, madame O'Reilly, vous devez satisfaire les besoins de votre époux. Il est en droit d'obtenir une progéniture et, comme je connais Martin depuis longtemps, personne ne peut bafouer ses privilèges sans qu'il lui en coûte. Je ne le dirai jamais assez : souvent, la paix du ménage passe par la couchette. Réfléchissez, s'il fallait que votre mari aille butiner ailleurs, vous seriez la première

blâmée. Cessez de penser que vous manquerez de force, le moment venu, le Seigneur vous enverra toutes les ressources nécessaires. Nous appelons cela, la grâce d'état.

Le curé continua en adoptant un ton plus inquisiteur.

— N'êtes-vous pas une de ces novices qui ont renié leurs vœux dans le but de se marier ? Je sais également que vous aviez charge d'enfants à la Crèche des sœurs de la Providence. J'irais même jusqu'à rajouter que le fait que votre époux fasse partie des biens nantis de ce monde vous oblige peut-être à un peu plus que les autres. Regardez les pauvres, jetez un œil sur les défavorisés, vous verrez que les parents acceptent sans condition tous les petits que Dieu leur envoie.

Mise en colère par cette attaque, Marie-Claire se leva, signe qu'elle avait compris la leçon, quêtâ une bénédiction pour la forme et sortit avec la rage au cœur. Encore une fois, les femmes écopaient et offraient leur ventre au bon vouloir de leur mari. Et si elles devaient en crever ? Ce n'était pas grave, il s'en trouverait toujours une autre pour la remplacer dans le lit à peine refroidi. Et puis, que savait-il de son séjour chez les sœurs, ce maudit curé ?

Marie-Claire avait besoin de faire passer sa rage. Elle avait durement accusé la salve du religieux et ne prenait pas cette réprimande comme une gorgée d'eau. D'un pas résolu, la jeune femme se dirigea vers le Soulier de Verre. Peut-être son beau-frère lui rendrait-il le sourire ?

La clochette de la porte d'entrée tinta et Marie-Claire vit arriver vers elle un homme plutôt bien mis pour un cordonnier.

— Si ce n'est pas ma petite belle-sœur ! Ne me raconte pas que tu es venue juste pour mes beaux yeux ?

— Et si je te répondais oui, me trouverais-tu cavalière ?

— Pas du tout ! Pour une fois qu'une femme dirait la

vérité, répliqua Lewis en riant. Sans farce, que puis-je faire pour toi ?

— Je reviens du presbytère et je suis dans une de ces colères ! Je vois rouge ! Je ne peux retourner au 2^e rang les dents si serrées.

— Et depuis quand consultes-tu notre vieux curé ?

— Depuis que je conteste le pouvoir des hommes. Excuse-moi, dit-elle en se ressaisissant légèrement, je n'ai surtout pas le droit de te rabattre le moral avec mes problèmes. Et puis, continua-t-elle en prenant une grande respiration, raconte-moi. Comment as-tu trouvé ta filleule ?

— Oh la la ! Quelle boule d'énergie que cette Grace ! En vérité, elle est très belle et fort aguichante pour ses quatre ans.

— Grace me donne du fil à retordre, tandis que Camélia est trop parfaite.

— Ne raisonne pas ainsi, Marie-Claire, car nos gestes parlent et rapportent aux enfants ce que nous, les adultes, nous nous efforçons de cacher. À t'entendre, Grace fait penser au vilain petit canard. Si tu l'abordes de travers, elle devra se battre contre toi et contre sa nature profonde. Imagines-tu toute l'énergie qu'elle devra dépenser afin de plaire à ses parents et du même coup ressembler à l'élégant cygne blanc que représente la perfection de sa sœur ? Et dans ce long processus de transformation, elle peut prendre le modèle en grippe et se mettre à détester Camélia. J'ai goûté à cette forme d'amour et crois-moi, il peut être très amer.

5

— **S**ainte Misère ! s'écria Marie-Claire. Il y a de quoi me rendre folle.

Depuis son retour de vacances de Belœil, la jeune femme avait accumulé quelques frustrations, allant même jusqu'à garder une dent contre le curé Durocher. Rien ne marchait à son goût et dès qu'elle sollicitait un peu de compréhension, elle se butait aux interdits masculins. Sa colère enflait, devenait menaçante et risquait d'éclater un jour ou l'autre. Un soir, la victime parfaite, ayant lui-même le caractère ombrageux, se porta volontaire pour une bonne prise de bec. Apercevant Marie-Claire en train d'enfiler son chapeau et son manteau, Martin eut le malheur de lui demander où elle allait.

— Je rejoins madame Chénier et nous nous rendrons à une réunion ayant lieu sur la rue des Pins. Madame Casgrain doit y tenir un important discours sur le droit de vote des femmes. Je ne rentrerai pas très tard.

— Je regrette, Marie-Claire, mais je préférerais que tu ne te trouves pas en présence de ce genre de dames, même si je pense que le combat des suffragettes est juste.

À la honte de se faire traiter comme une mineure s'ajoutait l'embarras de se décommander au dernier moment auprès de son accompagnatrice. Cette fois, Marie-Claire haussa le ton.

— Donne-moi une seule raison valable pour me refuser de rencontrer ces militantes, répliqua fortement Marie-Claire.

— J'avais décidé d'attendre encore un peu avant de t'annoncer la nouvelle, reprit Martin, mais visiblement, tu me forces à me dévoiler. Voilà, je présente ma candidature au poste de juge à la Cour supérieure, chambre criminelle. Par conséquent, il s'avère impensable qu'on voie madame réclamant à grand cri l'égalité des femmes, aux côtés d'une Idola Saint-Jean ou d'une Thérèse Casgrain. Lorsque vous aurez obtenu le droit de vote, que demanderez-vous d'autre ?

Insultée par tant de mépris de la part de l'important juriste, Marie-Claire se fit cinglante.

— Il est temps, mon cher Martin, de te mettre à la page. Tu crois réellement que si je me présentais en public, cela nuirait à ta carrière ? Tu préférerais probablement que je garde le tablier à frisons pour offrir des petits fours à tes amis ? Eh bien ! Il faudra en faire ton deuil, monsieur O'Reilly, car je ne m'isolerai pas dans la maison parce que monsieur veut devenir juge à la Cour supérieure !

— Pour une fille qui croupissait dans une communauté, tu montres les dents ! Et dire que lorsque je t'ai rencontré, tu pratiquais le silence. Eh bien ma chère, tu as pris du galon ! Mais je viendrai à bout de cette résistance.

— Suffit ! cria Marie-Claire. Tu es vil et bas, dit-elle en montant dans sa chambre. Tu ne penses qu'à toi !

Folle de colère, elle faillit manquer une marche. Ne restait plus qu'à ajouter la honte à son emportement. La jeune femme se jeta à plat ventre sur son lit et se mit à implorer tous les saints du ciel de lui donner le courage et la force de passer au travers de cette mauvaise saison. Il fallait que quelqu'un lui apporte de l'aide, sinon elle ne

serait pas de taille à se défendre contre le puissant criminaliste. Puis en retenant ses pleurs et en se contraignant au silence le temps de quelques secondes, Marie-Claire entendit le pas de Martin. Une respiration de plus et il poussait la porte de sa chambre. Sans précaution pour la garniture du lit ou la robe dispendieuse de sa femme, Martin se glissa près de sa victime, la prit par la taille et brusquement la ramena sur le dos. Lorsque Marie-Claire vit les yeux injectés de sang de son mari, elle eut peur. Pourtant, elle avait déjà eu bien des raisons de craindre les avances des hommes, mais cette fois-ci, il s'agissait de son propre époux. Celui qu'elle ne reconnaissait plus comme étant la personne intelligente à laquelle elle s'était unie ressemblait à un fauve, un prédateur. D'une enjambée, Martin la couvrit de son corps, l'étouffant presque et la contraignant à un baiser. L'acte traduisant l'amour, normalement effectué en douceur, se révéla douloureux, car dans sa volonté de s'y soustraire, Marie-Claire hocha de la tête si bien que ses lèvres se heurtèrent aux dents de son agresseur et elle se blessa.

— Dis-moi, qui est le maître ici ? demanda Martin en refermant ses mains sur les siennes et en les maintenant à la hauteur des épaules.

Marie-Claire refusa de répondre. Alors, Martin reprit sa question en hurlant :

— Qui est le maître dans cette maison ?

Et comme Marie-Claire gardait le silence, il tira sur sa robe, déchira le tissu qui résistait tant bien que mal, jusqu'à ce qu'elle soit à demi dénudée. Comment un mari aimant pouvait-il en venir à violer sa propre femme dans le seul but de lui prouver qu'il était supérieur ? Comment pouvait-il commettre un acte aussi violent, sans égard au corps qu'il bafouait alors qu'il devrait lui rendre hommage ?

Le ventre labouré par l'attaque aussi subite que brutale de Martin, Marie-Claire finit par se demander si son mari ne subissait pas un accès de folie. Elle aurait aimé appeler à l'aide, mais la seule personne pouvant affronter Martin se trouvait à des dizaines de miles. Fermant les yeux pour ne pas voir la figure de son bourreau, Marie-Claire se força à penser à Thomas. Lentement, elle laissait sortir Martin de son cœur pour y faire entrer une âme sœur. Lorsqu'il eut terminé son œuvre avilissante, Martin O'Reilly venait d'engendrer l'enfant qu'il désirait depuis près de quatre ans. Oui, il était le maître.

Marie-Claire se remit de ce viol, mais n'en tint pas moins tête à son mari. Elle avait trouvé une façon de le berner. Dès le matin, après avoir confié Camélia et Grace à leur nounou, elle prenait le tramway. Direction, le centre de bénévolat des suffragettes. Là, il y avait toujours moyen de se rendre utile en fabriquant pancartes et banderoles, en distribuant des tracts prônant le vote des femmes promis depuis trop longtemps ou en préparant des lettres et des discours qui seraient lus lors des assemblées ou des comités et quoi d'autre encore ? Marie-Claire préférait travailler dans l'ombre, car tenir tête à Martin donnait lieu à des représailles et, de ça, elle n'en avait certainement pas besoin. Marie-Claire avait encore en mémoire la crise de maître O'Reilly. À cause de cette interdiction qui la confinait dans des endroits discrets, Idola commença à faire appel à ses talents de compositrice, la gardant auprès d'elle et lui demandant son appui lors de ses interventions radio-phoniques. Les idées retransmises partout dans le Québec, sous le nom de l'Actualité féminine, faisaient un grand état des revendications et de la situation des filles d'Ève au

Québec. Jamais Marie-Claire n'avait eu autant l'impression d'aider la cause de l'éducation sociale, économique et politique des femmes.



Afin de faire baisser la tension existant dans le foyer des O'Reilly, Martin eut donc l'idée d'offrir une journée de répit à sa femme et de s'occuper de ses filles du matin jusqu'au soir. Marie-Claire accepta sans joie. Il était grand temps que cet orgueilleux consacre quelques heures aux jumelles. Pour cette sortie dominicale, Martin pensa emmener sa progéniture au Lac-aux-Castors.

Le dimanche prévu, Grace, débordante d'énergie, se leva plus tôt que d'habitude dans le but bien arrêté de ne rien manquer. Plus posée, Camélia avait fait la grâce matinée, sachant très bien que son paternel aimait dormir durant la journée dédiée au Seigneur. Pour tromper l'attente, Grace décida d'aller se coucher avec sa maman, car depuis un certain temps, son père avait choisi une autre chambre. La friponne se faufila sous les draps de satin roses et faillit tomber tellement ils étaient glissants. Une fois rendue au milieu du lit, Grace colla ses petits pieds froids contre les jambes de Marie-Claire, la réveillant inévitablement.

— Que fais-tu ici, ma louloute ? demanda Marie-Claire. Il est trop tôt pour se lever, cours retrouver papa en bas.

Comme un éclair transperçant son cerveau, Marie-Claire se souvint qu'aujourd'hui elle devait aller avec Idola Saint-Jean à Québec. Un grand rassemblement partisan était prévu sur l'heure du midi et Marie-Claire devait être

du voyage. Pas question de flâner, il fallait qu'elle interrompe son sommeil et fasse sa toilette sans trop alerter Martin. Pour éviter de l'accompagner et lui laisser le champ libre dans sa réconciliation avec ses filles, elle avait longuement expliqué que Camélia et Grace avaient un immense besoin de reconquérir leur papa et que cela nécessitait l'absence de la mère. Assurée qu'elle reviendrait en fin d'après-midi, soit bien avant le retour de la joyeuse compagnie, Marie-Claire se félicitait de la concordance des deux événements.

La tête en bataille, le peignoir enfilé de travers, Marie-Claire assista aux derniers préparatifs avant le grand départ. Les petites avaient revêtu un joli deux-pièces bleu marin garni d'un large col blanc, leur père ayant fortement insisté pour qu'elles ne portent pas des pantalons, même pour jouer dans l'herbe.

— Elles n'ont qu'à se tenir comme des demoiselles, déclara Martin.

— Mais elles sont encore des enfants, laisse-les profiter de leur jeunesse. D'ailleurs, elles sont si contentes de faire une sortie avec toi.

— Dans ce cas, elles comprendront mieux que leur papa préfère les robes.

— Ça ne fait rien, maman, nous nous amuserons quand même, conclut Camélia.

Après avoir embrassé les jumelles, leur avoir souhaité une bonne journée et refermer la porte sur les promeneurs, Marie-Claire regagna sa chambre. Vite, elle devait se dépêcher si elle voulait être du voyage à Québec. Elle monta l'escalier de marbre en courant, puis patina jusqu'à sa garde-robe, jetant un œil complice au lit où elle aurait dû dormir. Rapidement, elle enfila un tailleur noir et un chemisier blanc, question de paraître plus distinguée et

parce que ce serait moins salissant, puis elle choisit un soulier à talon haut qu'elle savait confortable. Finalement, elle organisa tant bien que mal la charge de foin qui lui tenait lieu de coiffure et y plaqua un chapeau ayant l'air d'un nid d'oiseau. Son sac à main glissé jusqu'au milieu de l'avant-bras, elle enfila ses gants de dentelle et pria pour qu'Idola ne soit pas déjà passée. Il ne fallut que quelques minutes avant qu'une grosse Ford rouge vin s'arrêter devant la maison. Mon Dieu Seigneur ! implora Marie-Claire intérieurement, faites que les voisins ne soient pas à écornifler dans leur fenêtre, sinon j'en entendrai parler.

Marie-Claire monta dans la luxueuse voiture et se cala légèrement afin de ne pas être vue par la lunette arrière.

— Pourquoi vous cachez-vous, Marie-Claire ? demanda Idola en souriant.

— Selon mon emploi du temps officiel, je suis censée demeurer à la maison et faire de la pâtisserie, mais...

— Les tartes attendront, n'est-ce pas ? s'amusa la fondatrice de l'Alliance canadienne pour le droit de vote des femmes. Au lieu de préparer la pâte, nous pousserons les élus dans leur dernier retranchement, jusqu'à ce qu'ils réagissent.

Trop contente de vivre cette expérience de suffragette, Marie-Claire avait mal calculé sa fugue. Idola Saint-Jean s'avérait une excellente conductrice, mais parfois trop patiente. Les villages de la rive nord du Saint-Laurent défilaient les uns après les autres sans vraiment donner à Marie-Claire l'impression d'avancer. Elle qui avait pourtant le pied pesant, n'en finissait plus de regarder sa montre.

— À quelle heure est le rassemblement sur la colline ? s'énerma-t-elle.

— Nous avons prévu entre midi et une heure. Ne t'inquiète pas, tu seras de retour pour coucher dans ton lit,

la rassura Idola qui voyait là la raison des sursauts de caractère de sa compagne. Tu sais, mon amie, la cause est plus grande que nous et nous avons besoin de femmes fortes comme toi pour la supporter.

— Oui, reprit Marie-Claire sans conviction.

Se sentant plutôt comme une mauviette qu'une héroïne, Marie-Claire s'imposa le silence et franchement, regrettait son élan de féminisme.

Pendant que Marie-Claire s'inquiétait sur l'heure de son retour, seule chose à son avis qui pouvait provoquer la colère de son mari, Martin se promenait dans le parc du Mont-Royal avec ses filles. Il leur avait permis de courir, de se détendre et de ramener à la maison quelque trésor découvert le long des boisés régulièrement fréquentés par les amoureux. Mais préférablement, l'heure matinale appartenait aux enfants. Souvent, Grace revenait avec une feuille ou un bout de branche, demandant à Martin, le scientifique, d'identifier l'une et l'autre. À l'occasion, le maître ignorait la réponse et bien humblement, plaçait la trouvaille dans sa poche de veston et promettait d'exécuter une recherche dans le but de satisfaire ses génies en herbe, mais ce fut autre chose lorsque Grace lui rapporta une capote anglaise.

— Jette ça au plus vite, ordonna-t-il sévèrement.

— Mais papa, insista sa fille.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? reprit-il avec un air qu'on ne contestait pas.

Cette fois, pas d'explications. Martin tentait de retrouver sa dignité masculine en foulant du pied l'objet du litige. Ce n'est que lorsqu'elles aperçurent l'étang que les jumelles trouvèrent de quoi s'amuser. Même si leurs vêtements les

embarrassaient quelque peu, Martin leur permit de se tenir en bordure du lac. Grace, imperméable aux refus, eut l'idée géniale de suggérer à son père d'enlever son deux pièces et de jouer en camisole et petite culotte.

— Les enfants de la rue peuvent faire cela, mais pas des O'Reilly. Attention, mesdemoiselles, je vous surveille, déclara-t-il. Si l'extrémité de vos souliers se mouille, ou pire, l'ourlet de votre robe, je serai en mesure de constater que vous m'avez désobéi.

— Et quelle sera la punition ? demandèrent-elles en chœur.

— Sans aucun avertissement, nous rentrerons à la maison et terminée la promenade au Lac-aux-Castors. Compris ?

Les deux enfants acquiescèrent et l'on vit les deux énormes boucles blanches, retenant les boudins sur le dessus de la tête, osciller simultanément.

Camélia et Grace choisirent donc un endroit qui leur semblait particulièrement bien situé en bordure du plan d'eau. Il s'agissait d'une pierre juste assez grande pour contenir les deux petits fessiers et leur offrir la possibilité de bouger un peu, sans jeter l'autre à l'eau. S'assurant du coin de l'œil que ses filles se trouvaient en sécurité, Martin se mit à réfléchir aux plaisirs simples de la jeunesse, lorsqu'une voix se faisant traînante interrompit ses pensées.

— Maître Martin O'Reilly, si je m'attendais à vous voir ici ! Je ne savais pas que vous vous intéressiez aux canards de l'étang...

— Monsieur le juge McLauren ! Quelle bonne surprise ! reprit Martin. Comment allez-vous ? Serait-ce ce temps merveilleux qui vous fait sortir de vos terres ?

— Je suis un citoyen comme n'importe qui d'autre, mon ami, et j'ai droit au soleil et à la beauté de la nature comme le commun des sujets de Sa Majesté.

Après avoir épuisé un échange concernant le monde des tribunaux, le magistrat en vint à s'aventurer dans un domaine plus privé.

— Puisque je vous ai devant moi, cher maître, j'aimerais formuler une interrogation. N'est-il pas vrai que vous avez posé votre candidature à un poste de juge à la Cour supérieure en matière criminelle ?

— Effectivement, monsieur, vos sources semblent exactes. Il y a environ deux semaines, j'ai répondu à un appel personnel du ministre de la Justice, Hugh Guthrie, me demandant si une charge à la magistrature m'intéressait. Ce qui fait qu'actuellement, mon dossier suit le dédale administratif.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance, maître, et si jamais vous aviez besoin d'un appui, vous pourrez compter sur moi, cher confrère.

Levant son chapeau en guise de salutation, le juge McLauren continua son chemin.

Martin regarda partir le magistrat en se disant que bientôt, il ne serait plus un simple petit avocat issu du rang des Irlandais. Il serait appelé aux plus hautes sphères de la judicature et dans un avenir rapproché, on le respecterait pour son titre et ses compétences.

Pendant que Martin pérorait avec Adolph McLauren, comme une traîtresse, la mort lente et silencieuse frappait dans son dos. Le ciel avait décroché un lourd nuage noir à son intention. L'homme se retourna vers le lac afin de savoir si tout se passait bien du côté des jumelles et découvrit ce qu'aucun père ne désire jamais voir. Martin aurait voulu être aveugle, mais ses yeux exorbités lui renvoyaient une image d'horreur. Avançant dans l'eau

saumâtre jusqu'au milieu de la poitrine, Camélia essayait de s'emparer d'un canard ou d'un tas de chiffons mouillés. La première réaction de Martin en fut une de colère, car sa fille lui désobéissait, faisant fi de ses interdictions. Puis il examina soigneusement le bout de tissu sur lequel la jumelle s'acharnait et comprit que c'était là la robe de Grace, pareille à la sienne. Sans perdre le moindre instant et sans souci pour ses propres vêtements, le père se lança dans le lac et, à grandes enjambées, rattrapa le corps de l'enfant qui se noyait. L'esprit de Martin s'interdisait de donner un nom à celle dont le visage était immergé dans l'eau trouble. Comment associer Grace à ce paquet de linge informe ou à un canard imaginaire ? Pourtant, il reconnaissait bien la petite tête brune dont la face refusait de regarder à nouveau vers le ciel. D'un violent coup d'avant-bras, l'homme éloigna Camélia de la scène difficile à supporter et mit enfin la main sur le corps de l'enfant. Grace n'offrit aucune résistance et pas la moindre réaction. Son visage était livide et aucun muscle n'animait sa figure cireuse. Désespéré, Martin prit sa fille dans ses bras et la ramena sur le rivage, abandonnant Camélia à elle-même.

Ce sauvetage avait attiré des curieux qui formèrent un cercle autour de la petite noyée et de son père. Martin entendait murmurer et même ce chuchotement discret et respectueux l'empêchait de savoir si l'enfant respirait toujours.

— Poussez-vous ! hurla Martin. Laissez-moi tranquille ! Allez plutôt chercher un médecin !

Puis, il s'écrasa dans l'herbe, saisit rudement la tête de Grace entre ses mains et se mit à pleurer. Martin versait des larmes sur son incapacité à prendre réellement soin de ses propres filles. Ne pouvant se montrer vulnérable devant les badauds, l'homme sanglota en silence.

Trempée comme une soupe, Camélia se tenait un peu plus loin, comme son paternel le lui avait ordonné. Il la rejetait comme si elle était fautive et pourtant, elle avait posé les gestes nécessaires pour sauver la vie de sa sœur. Son père leur avait demandé de ne pas crier, alors elles avaient obéi et n'avaient pas dit un mot. Il avait aussi exigé qu'elles ne se mouillent pas et il les avait retrouvées dans le lac. Et maintenant, il prenait Grace à part, la laissait reposer sur ses genoux. Il était tellement fâché qu'il en pleurait. C'était pourtant l'idée de Grace d'aller nourrir les canards dans l'eau.

Le médecin arriva enfin. À petits pas vifs et rapprochés, le disciple d'Esculape se dirigeait le plus vite possible vers la fillette que l'homme tenait contre lui.

— Je suis le docteur Samson, dit-il en s'adressant au père. Étendez-la dans l'herbe, je vais l'examiner.

Le praticien s'empara du corps de Grace, le sonda ici, le tâta là, écouta cœur et poumons, puis il plaça sa joue près de la bouche de l'enfant dans le but de sentir si un souffle de vie l'habitait toujours.

— Quelqu'un lui a-t-il donné la respiration artificielle ? demanda l'homme de science.

Personne ne dit mot.

— Voilà, monsieur, commença-t-il lentement, votre fille n'est pas morte, mais son esprit semble s'être réfugié dans une forme de coma. Vous expliquer le pourquoi et le comment de la chose serait trop compliqué pour un non averti, mais sachez que son cerveau, privé d'oxygène durant un certain temps, ne répond plus aux commandes mêmes les plus primaires. Par contre, elle respire, mais faiblement, et son poulx demeure également filant. Ramenez-la chez vous et si vous me le permettez, je la visiterai demain dans la matinée. Je vous en dirai plus à ce moment-là.

Comme un automate, Martin coucha Grace sur le siège arrière de sa Ford, récupéra Camélia qui n'en menait pas plus large que sa sœur et rentra à la maison. Quelles explications donnerait-il à Marie-Claire ? Comment lui raconter le déroulement de l'évènement sans s'accabler et porter tout le blâme, sans lui avouer que les jumelles avaient manqué de surveillance pendant qu'il jasaït avec le juge McLauren ? Il espérait que Marie-Claire dominerait sa furie et ne lui arracherait pas les yeux, surtout qu'il fallait la prendre avec des pincettes ces temps-ci. Rendu à destination, Martin ne fit pas dans la dentelle et hurla un ordre à la nounou dont l'exécution ne souffrait pas de retard. Immédiatement, la nourrice se chargea des jumelles. Elle coucha Grace entre ses draps couleur de bonbon, la borda et veilla sur la petite jusqu'au retour de madame. Puis la femme au cœur généreux prit sur elle d'installer Camélia aux côtés de sa sœur. La pauvre enfant tremblait comme une feuille, ne pleurait pas et ne parlait pas. Le choc de voir Grace dans cet état devait être terrible pour elle. Cette situation la blessait terriblement, car elle avait pris soin de ces deux fillettes depuis leur naissance, comme si elles avaient été les siennes.

Pour sa part, se gardant à l'ombre des regards indiscrets, maître O'Reilly s'offrit un remède éprouvé, soit une double rasade de whisky irlandais. Mais les conséquences dramatiques de l'accident de Grace jumelées à l'absence imprévue de Marie-Claire lui firent dépasser la mesure. Deux onces de liquide ambré pour Grace, deux onces pour Marie-Claire, deux autres onces pour pleurer sur son malheur et encore deux onces pour constater que son mariage battait de l'aile, si bien que la bouteille ne répondit plus. Elle avait donné tout ce qu'elle pouvait.

La réunion de l'Alliance canadienne pour le droit de vote des femmes commença en retard, mais l'enthousiasme était au rendez-vous et l'atmosphère électrisante. Placée légèrement en retrait derrière Idola Saint-Jean, Marie-Claire O'Reilly buvait les paroles de celle qui haranguait la foule. Combien de dames s'étaient mobilisées pour venir entendre le discours de la célèbre féministe ? La scène était belle à voir. Des centaines de ménagères anonymes, abandonnant leur fourneau et réclamant d'une seule voix un geste positif et significatif de la part de leur gouvernement. Combien d'entre elles épousaient ces revendications, le droit de vote, l'égalité des sexes ? Lorsque les mots de l'allocution s'emmêlaient ou qu'Idola se faisait interpeler par une partisane trop fanatique, Marie-Claire lui servait d'aide-mémoire. Des milliers de femmes se laissaient imprégner par ce désir d'équilibre et d'harmonie entre les hommes et les femmes. Après les remerciements de fin de discours, Marie-Claire eut le loisir de parler avec des personnalités influentes œuvrant dans les différentes sphères de la société civile ou dans divers mouvements féminins. Comme elle était belle à voir cette Idola ! Souriante, fraîche, le verbe toujours à propos, Idola carburait aux rencontres chaleureuses et aux poignées de mains, y puisant là toute son énergie. Peu habituée à ce genre de vis-à-vis, Marie-Claire se rongait les sangs et se montrait fatiguée. Une seule idée en tête : à quelle heure rentrerait-elle chez elle ?

Et puis Marie-Claire entendit la phrase assassine, celle qu'elle redoutait depuis l'avant-midi :

— Il est trop tard pour retourner sur la route, Marie-Claire. Il vaut mieux coucher ici et, demain matin, repartir fraîches et disposées.

Marie-Claire n'osa rien rajouter, elle s'était embarquée dans une galère qui prenait l'eau et quelque soit la destination, l'unique chose qu'elle pouvait faire était de

ramer. Par contre, Idola, qui avait l'habitude de s'absenter pour une nuit, conseilla sa cadette, allant même jusqu'à lui faire croire que son mari ne s'apercevrait probablement pas de son retard.

— Ne m'as-tu pas dit que vous faisiez chambre à part ? demanda-t-elle en utilisant une confidence à son avantage.

— Oui, mais...

— Dans ce cas, on va souper ? Je meurs de faim, ensuite nous nous rendrons au Laurier où nous partagerons une chambre.

Trop inquiète des réactions de Martin, Marie-Claire grignota plus qu'elle ne mangea et dormit encore plus mal. Était-ce le fait de coucher dans le même lit qu'Idola ? Certainement pas. Le malaise qu'elle ressentait était intérieur et indéfinissable. Lorsqu'après un copieux petit déjeuner, Idola se déclara prête à partir, Marie-Claire se sentait de plus en plus fébrile. Elle éprouvait une urgence de revenir à la maison, mais en même temps, le goût d'en retarder l'échéance.

Midi avait sonné au clocher de l'église depuis longtemps lorsque Marie-Claire rentra à la résidence de l'avenue Mont-Royal. En apparence, tout semblait normal, sauf la présence d'une auto grise. Probablement un ami de Martin. Ce n'est qu'une fois la porte ouverte qu'elle fut propulsée au cœur de la tempête. Martin était assis sur la première marche de l'escalier et la tête entre ses mains, il pleurait à chaudes larmes. Personne d'autre. Quand il se redressa et aperçut sa femme, il exhiba un air monstrueux. Jamais Marie-Claire ne l'avait vu dans cet état depuis leur mariage, même dans les plus durs moments. Ses yeux étaient boursoufflés, injectés de sang, son nez coulait et de la bave mouillait son menton où naissait une barbe négligée.

— Où as-tu passé la nuit, espèce de dévergondée ? Tu courais les rues pendant que notre fille luttait contre la mort ?

Marie-Claire s'approcha de lui dans le but de comprendre son délire, car ce ne pouvait qu'être ça. Mais elle aurait mieux fait de rester loin de lui, de ne pas avancer. D'un geste qu'il souhaitait destructeur et acrimonieux, Martin éleva le bras et sans ménagement rabattit sa main sur la joue de sa femme. Le coup fut si violent que sa lèvre inférieure fendit et qu'elle se retrouva par terre. Déstabilisée, Marie-Claire se releva et en titubant passa à côté de Martin, sans lui jeter le moindre regard.

— Reste ici, traînée, cria-t-il en tirant sur sa jupe dans le but de la stopper, le médecin ne veut être dérangé sous aucun prétexte.

Déconcentré par les voix traduisant une dispute entre le mari et la femme, le praticien sortit de l'appartement des enfants. Stéthoscope au cou, il descendit lentement et se dirigea vers les parents. Sans dévoiler quoi que ce soit, il replaça le précieux instrument dans sa valise noire et attendit les questions.

— Et puis docteur, dites-moi la vérité, ordonna sèchement Martin.

— Je serai franc avec vous et je n'irai pas par quatre chemins, déclara-t-il en s'adressant uniquement au père, dédaignant la présence de la mère qui saignait de la lèvre. Actuellement, votre enfant s'est enfoncée dans un profond coma. Combien de temps cela durera-t-il ? Je n'en sais rien. Ses pupilles ne réagissent pas aux stimuli, son pouls reste faible et filant et à l'examen neurologique, elle n'a aucun réflexe. Par contre, comme hier soir, sa respiration est lente et régulière. J'ai bien peur, monsieur O'Reilly et madame, que si on n'enregistre aucun progrès d'ici les vingt-quatre

prochaines heures, votre fille ne soit plongée dans un coma neuro-végétatif et qu'elle demeure un légume.

Martin ne pouvait en supporter davantage. Abandonné par une femme dont il n'était plus le phare et par Grace qui durant toute son existence resterait totalement absente, sauf pour des soins d'hygiène, l'avenir de l'avocat s'écroulait comme un château de cartes. Une vie, quand on a quatre ans, ça peut être très long. Réalisant que le malheur s'acharnait sur tout ce qu'il avait bâti, Martin sortit en courant et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à bout de souffle.

Marie-Claire réussit à retrouver la parole et remercia le médecin d'être intervenu auprès de Grace. Puis avant que ce dernier ne passe la porte, elle lui demanda comment s'était produit l'incident.

— Ma chère madame, je ne peux vous en dire plus, car lorsque je suis arrivé auprès d'elle, votre mari tenait l'enfant contre lui. Je vous souhaite bonne chance avec votre fille. Si jamais il y avait une quelconque évolution, faites-le-moi savoir.

Une fois les politesses terminées, Marie-Claire se rendit auprès de Grace. Cette dernière reposait dans son lit, le teint livide et absente à tout ce qui se passait autour d'elle. Comme un petit chat roulé en boule aux pieds de sa sœur, Camélia semblait aussi perdue que la première. Marie-Claire tomba à genoux sur le bord de la couchette et appuya sa tête contre le minuscule corps de Grace, puis de son bras libre, elle rapprocha sa jumelle qui vivait le même drame que sa sœurette. Marie-Claire pleura longtemps sur Grace. Son feu follet s'était éteint. Plus besoin de menaces pour la faire obéir, elle demeurerait sagement dans son lit pour le restant de ses jours. Puis une voix dans son

ventre commença à crier, un hurlement plus fort que ses larmes et ses peurs : Non, non, je n'ai pas mis cette enfant au monde pour la regarder mourir à petit feu, pour la voir s'effacer durant des années, et ce, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la ramener à Lui ! Prenant la menotte blanche, Marie-Claire fit une promesse. « Si Dieu m'en donne la force, je m'occuperai de toi, petite Grace, jusqu'à ce qu'Il nous délivre l'une ou l'autre de ce serment. » Puis, s'adressant à Camélia :

— Ce que je vais te demander est très lourd pour une petite fille de ton âge. Grace a besoin de toi pour garder le goût de vivre. Continue à rire et à t'amuser comme avant, peut-être qu'elle te voit et t'entend derrière ses paupières fermées.

Ces paroles firent un bien énorme à Camélia. Elle n'avait pas eu le droit de pleurer et encore moins de parler, son père le lui interdisant strictement. Il lui avait même crié que si Grace était dans cet état, c'était à cause de son silence. Pourtant, elle n'avait qu'exécuté l'ordre de se taire. Maman lui permettait de se libérer si elle en avait le goût, de raconter l'incident lorsqu'elle s'en sentirait capable. Et maintenant, Grace avait besoin d'elle, la vie recommencerait. Mais il y avait la colère de papa, cette terrible hargne.

Martin revint quelques heures plus tard. Son accès de rage avait faibli, mais il souffrait toujours autant. Lorsqu'il entra dans la maison, son premier souci fut de trouver Marie-Claire. Il la découvrit dans la chambre de Grace en train de lire aux jumelles l'histoire du petit Poucet.

— Je peux te parler une minute ? demanda-t-il à Marie-Claire d'une voix brisée par la peine.

— Dès que mon conte sera terminé.

Martin redescendit au salon et se plia à la volonté de Marie-Claire. Patiemment, il attendit qu'elle finisse son récit. Après quelque temps, il vit arriver sa victime. Calmement, elle prit une chaise et s'installa en face de celui qui se considérait comme le maître, mais également devant le justicier qui se savait assez puissant pour mettre en pièces l'amour-propre de quiconque. Alors, comment imaginer ce qu'il pourrait faire d'une petite nonne ? La réduire en bouillie ? Marie-Claire tenta de garder la face et lui laissant la position de tête, attendit qu'il parle. Regardant la lèvre enflée de sa femme, Martin dit :

— Marie-Claire, je tiens profondément à m'excuser. Rien ne pardonnera le geste ni les mots que j'ai eus envers toi. La colère m'aveuglait et je cherchais une coupable, quand enfin c'était moi le responsable. Je suis un avocat doué, mais un piètre mari et un père absent, dur et autoritaire. Je ne suis même pas capable de m'occuper correctement de mes filles. Si tu ne m'indiques pas le chemin, je m'y perdrai.

Marie-Claire resta muette, elle n'allait tout de même pas encenser l'acte de contrition de ce paon. Qu'il commence par montrer sa bonne foi et ensuite, elle verrait...

— Excuse-moi, j'ai affaire, répondit Marie-Claire.

— Mais que ferons-nous de cette enfant ? Je n'ai trouvé qu'une solution, la mettre en institution.

Marie-Claire avait fait son lit et elle se battrait bec et ongle pour garder Grace là où elle devrait être, dans sa maison. Si ses parents la plaçaient, ils signeraient son arrêt de mort. Dieu seul savait ce que l'amour pouvait accomplir.

Il fallut quelques semaines avant que chaque membre de la famille O'Reilly s'adapte à la nouvelle réorganisation.

Marie-Claire recueillit une jeune fille qui venait de la Gaspésie et dont le cœur était rempli de chagrin. Elle avait dû abandonner le clan Landry pour une faute jugée honteuse. Même si Yvonne rentrait par la porte d'en arrière, elle voulait embrasser le monde entier tellement elle se sentait heureuse.

— Yvonne, je suis au courant des malheurs qui t'accablent. Je désire simplement que cet amour que tu tiens à donner soit dirigé vers une de mes jumelles. Elle est aujourd'hui plongée dans un coma dont on ignore l'issue. Je te la confie. Elle est la prunelle de mes yeux. Tu devras t'occuper de ses soins corporels et la faire manger. Cet exercice exige beaucoup de patience, mais Grace réussit à avaler lentement. Pour ce qui est des autres besoins, il s'agira de la vêtir correctement et de changer ses couches. J'interviendrai régulièrement pour la stimuler. Il te faudra composer avec sa jumelle, Camélia, à qui j'ai demandé de garder sa sœur dans la vraie vie, celle de sa famille, dont tu feras désormais partie.

La jeune Yvonne ne savait pas comment remercier sa protectrice. Marie-Claire lui répondit :

— Il y a des années que je travaille auprès des défavorisés, il est maintenant temps que je passe aux actes tangibles et que je découvre la figure de l'un d'eux.

Yvonne Landry put enfin déposer sa petite valise. Elle n'osait respirer quand elle entra dans la chambre de Grace. Une enfant de quatre ans dont l'esprit était retourné vers le Bon Dieu en oubliant son corps sur terre.

— Puis-je, madame ? demanda Yvonne.

Avec mille précautions, la jeune fille prit Grace dans ses bras, s'approcha de la chaise berçante et s'y installa avec son précieux fardeau. Et doucement, tout doucement, elle commença :

*C'est la poulette grise,
Qui a pondu dans l'église,
Elle a pondu un petit coco,
Pour Grace qui fait son dodo,
Fais dodo, Grace, ma chérie,
Fais dodo, t'auras du lolo.*

Marie-Claire avait les yeux pleins d'eau. Elle avait trouvé une deuxième maman pour ses jumelles. Lorsque Yvonne eut terminé sa berceuse, elle prit Camélia sur elle et lui enseigna les mots de la chanson enfantine pour que, la prochaine fois, elle puisse chanter avec elle.

Lorsque Martin s'aperçut qu'une étrangère allait et venait dans les appartements privés des petites, il demanda des comptes à sa femme.

— Je l'ai engagée parce que je n'y arrive pas. Elle s'occupera exclusivement des soins à donner à Grace.

— Comment donner des soins à Grace ? Aux dernières nouvelles, nous ne devons pas garder Grace à la maison. Imagine si on savait que notre fille légume vit sous notre toit. Non, non, nous la transférerons dans un établissement pour handicapés mentaux. Je me suis informé et à l'Hôpital de Saint-Michel Archange, à Québec, on accepte les cas comme le sien. L'institution est très bien adaptée à ses besoins et suffisamment loin pour qu'on n'ait pas à la visiter trop souvent. Sur ce point, comme elle ne reconnaît personne, nos obligations parentales seront d'autant plus diminuées. Bien sûr, on pourrait toujours l'envoyer à Saint-Jean-de-Dieu, mais je me suis juré que personne de notre famille n'entrerait en ces murs.

— Mais notre fille n'est pas folle, elle est dans le coma, râla Marie-Claire. Je refuse que tu l'enfermes dans une prison pour malades mentaux. Jamais, tu m'entends, jamais

Grace ne vivra ailleurs qu'ici ! Il faudra me passer sur le corps avant et fais bien attention, car je suis enceinte !

Le dernier mot avait sonné comme un glas aux oreilles de Martin.

— Enceinte ? Mais de qui, grand Dieu ?

— De celui qui m'a violé une nuit où son bon sens frôlait la folie.

— Ne me traite plus jamais de fou, rugit Martin. Je suis sain de corps et d'esprit, déclara-t-il en donnant un coup de pied sur un pouf qui alla rejoindre une patte de table.

— Dans ce cas, considère Grace comme étant autant, sinon plus, intelligente que Camélia, car lorsque je l'ai mise au monde, elle était normale. Mais disons qu'un mauvais coup du sort en a décidé autrement et, je t'avertis, cet enfant qui s'en vient et dont tu n'es pas sûr de vouloir, n'aura rien de moins que les jumelles.

Martin abdiqua, mais imposa un jugement tout aussi cruel.

— Jamais personne ne devra savoir qu'une petite fille de quatre ans vit ici. Elle grandira dans sa chambre, sans contact avec l'extérieur. Pour la galerie, elle n'existe plus. Voici mon dernier commentaire concernant Grace O'Reilly, termina Martin.



Il fallut attendre près d'une semaine avant qu'une autre grande nouvelle fasse la une dans les annales du journal du Barreau. Même que le Montréal Matin titrait :

Maître Martin O'Reilly vient d'obtenir une charge de juge à la Cour supérieure, chambre criminelle. Après de

nombreux procès retentissants, voire tapageurs, le flamboyant avocat délaisse sa réputée clientèle pour se mettre au service du bon droit constitutionnel et appliquer les règles établies par le Commun Law. Avec toute l'expérience et le savoir qu'on lui reconnaît, le brillant défenseur se dit très heureux de pouvoir interpréter la loi, évaluer la preuve et imposer la sentence de façon impartiale et rigoureuse.

Nous lui souhaitons une longue et fructueuse carrière.

Afin de couronner cette interminable attente, Martin O'Reilly proposa à Marie-Claire d'inviter certains amis lui étant chers. Enfin, rien de bien compliqué, selon lui. Il enverrait un carton à une dizaine de couples, pas plus, de manière à ne pas surcharger sa femme ainsi que les domestiques. D'ailleurs, le mois de juillet ne se prêtait-il pas à ce genre de réunion ? Et pourquoi ne pas profiter du jardin floral qui s'épanouissait dans toute sa beauté et tirer plaisir de la température si agréable en cette saison.

— Que dirais-tu d'inviter tes parents ? provoqua Marie-Claire. Après tout, ils sont les premiers à t'avoir encouragé dans cette voie, ne serait-ce que pour avoir payé tes frais universitaires. Ils méritent bien de se réjouir d'une pareille nouvelle, reprit Marie-Claire et il y a si longtemps qu'on ne les a pas vus.

— Je ne pense pas qu'on puisse mêler les deux groupes, l'un étant raffiné et l'autre... campagnard.

— Tes parents seraient contents de t'entendre, mais tu as raison, peut-être vaut-il mieux attendre un peu.

Les désirs du nouveau juge O'Reilly furent exécutés en tous points. Jamais on n'avait vu une aussi belle bro-

chette d'invités fouler le gazon du châtelet de l'avenue Mont-Royal. Effectivement, sous la houlette d'un majordome ayant fait ses classes depuis longtemps, une vingtaine de personnes furent dirigées vers le parc floral où chaises et tables avaient été installées à l'ombre des ormes. Les dames se massèrent donc autour des sièges les plus confortables, tandis que les messieurs se retrouvèrent près d'un bar improvisé où un jeune serviteur officiait. Ce soir-là, la rivalité existant entre ces hommes de pouvoir fut tenue sous bride, chacun se comportant comme s'il n'avait rien à reprocher à ses réputés confrères. Il s'agissait ici de fêter un nouveau venu dans la cohorte des justiciers et la prudence était de mise. Martin avait insisté pour porter un habit clair qui incendiait encore plus sa chevelure rousse. Une main dans la poche de son pantalon, un verre de whisky irlandais dans l'autre, Martin posait pour la galerie. C'était son heure de gloire. Peu importe comment il procéderait par la suite, en ce moment même, il n'avait aucune mauvaise note au tableau.

Marie-Claire avait affaire à des invitées fort différentes et se sentit complètement submergée par cette invasion parfumée. On s'étirait le cou pour voir un peu plus la belle maison de la femme du nouveau juge irlandais, on demandait tour à tour d'aller à la toilette, question de se repoudrer le nez ou de satisfaire des besoins bien réels, et on se retrouvait ailleurs, prétextant s'être perdue au cours du trajet. Marie-Claire proposa finalement de faire le tour du propriétaire. De cette manière, elle contrôlerait les allées et venues inutiles, donnant à chacune le chemin exact des commodités. Lorsqu'arriva le temps de visiter les chambres, elle limita l'examen des lieux à une pièce inoccupée, protégeant du flot de curieuses son intimité et celle de ses filles. Après bien des exclamations sur la beauté de la maison, au

moment où les dames parfumées redescendirent l'escalier de marbre blanc, on entendit un long cri, une plainte qui glaça le sang. Visiblement, cela provenait des appartements réservés aux enfants, ceux que la cohorte de femmes venait tout juste de contourner. Marie-Claire se hâta de mettre ce gémissement sur le dos d'une domestique.

— Probablement une de nos jeunes servantes qui a touché un plat trop chaud, expliqua-t-elle aux poudrées.

De retour dans la cour arrière, Marie-Claire s'excusa et s'absenta quelques instants, soit le temps de demander à la cuisinière de sortir les bouchées et de faire circuler des plateaux dans le jardin. Cela distrairait les invités pour quelques minutes.

— Madame O'Reilly, avez-vous entendu un cri ? interrogea la soubrette qui s'apprêtait à partir avec un cabaret.

— Oui, répondit Marie-Claire. Occupez-vous de votre travail et je m'emploierai au mien.

Sur le champ, Marie-Claire grimpa l'escalier le plus discrètement possible et se dirigea vers la chambre de Grace.

— Yvonne, que se passe-t-il ?

— Je l'ignore, madame. Juste au moment où j'allais enfiler un pyjama propre à Grace, elle s'est mise à hurler. Ce n'est pas normal, n'est-ce pas ? Pourtant, je n'ai rien fait de plus que d'habitude.

Puis la maman s'approcha doucement de sa fille afin de lui souhaiter une bonne nuit et qu'elle ne fut pas sa surprise d'entendre Grace recommencer à crier. Marie-Claire venait de recevoir le signe concret d'une ébauche d'amélioration. Les brumes du profond coma laissaient enfin percevoir une brèche suffisamment encourageante pour établir une forme de communication.

Marie-Claire se retira et eut de la difficulté à redescendre l'escalier tellement sa vue était embrouillée par les larmes. D'un geste rapide, elle essuya ces bijoux qu'elle désirait garder pour elle, puis retrouva Martin et ses invités.

— Quel était ce bruit ? s'informa-t-il auprès de sa femme.

— Une jeune fille dans la cuisine. Elle s'est légèrement brûlée, rien de grave.

Comment Marie-Claire avait-elle réussi à ne pas hurler de joie et révéler la vérité à son mari ? Même l'enfant dans son ventre tressaillit et se manifesta pour la première fois, comme pour lui dire : « Ne lâche pas, maman. » Et comme par miracle, la Marie-Claire d'avant, celle d'avant l'accident de sa fille se réveilla. Elle demanda l'attention de tout le monde et d'une voix cristalline annonça de but en blanc :

— Je suis heureuse de vous faire part d'une bonne nouvelle : je suis à nouveau enceinte.

Cette révélation d'une partie de sa vie intime fut suivie par des oh et des ah ! Et pour quelques instants, Marie-Claire devint le centre d'attraction.

6

L'automne avait délaissé le vert et avait revêtu des couleurs plus chaudes. Déjà le vent s'acharnait sur les feuilles asséchées par la canicule, soufflait sur les braises des buissons et faisait flamber les boisés. La sève se faisait rare dans les arbres et ne circulait que très lentement. Avant de s'endormir, l'arrière-saison se préparait un confortable lit de feuilles et attendait les premiers vols d'outardes. Légèrement hésitante, un peu comme à regret, la saison laissait encore échapper quelques belles journées qu'on nommait l'été des Indiens.

Profitant d'un de ces jours bénis, d'un commun accord, les époux O'Reilly décidèrent de visiter les parents du 2^e rang à Belœil et, du même coup, annoncer de vive voix la nouvelle de l'accession de Martin à la magistrature. Ils avaient déjà trop tardé. Bien avant leur départ, d'interminables discussions s'étaient engagées sur le fait d'amener Camélia chez les O'Reilly, mais bien entendu, le père mit fin aux arguments et autres considérations de la partie adverse en déclarant que la petite devait rester avec sa sœur.

— Je concède pour cette sortie, avait rétorqué une Marie-Claire outrée de voir son point de vue rejeté, mais tu excuseras difficilement l'absence des jumelles. Tes parents ne sont pas nés de la dernière pluie et poseront des questions auxquelles il te faudra nécessairement répondre.

— Pas d'excitation pour le moment, prenons les choses, une à la fois. Pour aujourd'hui, nous expliquerons qu'une mauvaise grippe les retient au lit, puis nous comblerons leur curiosité en mettant de l'avant ma nomination à la Cour supérieure, chambre criminelle, ainsi que la venue d'un nouvel enfant dans la famille.

Les O'Reilly quittèrent donc leur résidence sur cet accord boiteux, mais seulement après que Yvonne eut reçu moult recommandations au sujet des jumelles. Camélia arracha à ses parents la promesse solennelle qu'à la prochaine sortie, elle serait de la partie. Mais au moment du départ, la petite trouva difficile de rester à la maison, regrettant qu'on lui ait imposé un pareil sacrifice. Elle percevait son obligation de demeurer avec sa sœur malade comme une injustice. Elle avait tout fait pour lui sauver la vie et maintenant, on la récompensait en la faisant vivre en recluse. Les larmes aux yeux, Camélia regarda l'auto s'éloigner, puis au pas de course, elle regagna la chambre de Grace afin de chasser l'envie irrépressible de suivre ses parents. La fillette grimpa sur le lit, prit la main inerte de Grace et laissa lentement couler sa peine.

La belle température invitait Martin à ouvrir la capote de la Ford. À ses côtés, Marie-Claire gardait le silence et s'efforçait de prévoir des réponses imaginaires au questionnement légitime des membres de la famille. Les O'Reilly s'informeront sur la raison de l'absence de Camélia et de Grace et elle ignorait ce qu'elle devrait répondre. La jeune femme avait le cœur lourd, car la décision de son mari d'isoler Grace privait Camélia d'une vie normale. Pauvre petite, elle aimait tellement la campagne !

C'est un couple divisé et préoccupé que reçurent Elwin et Angélique. Une fois les embrassades et les poignées de

main terminées, Elwin invita les Montréalais à entrer dans la maison. Thomas venait tout juste de quitter sa chambre lorsqu'il entendit la voix de son frère aîné. Dévalant l'escalier à toute vitesse, il atterrit un peu trop brusquement dans les bras de Martin.

— Oh là ! cria Martin. Modère tes transports, le jeune !

L'intensité utilisée pour rabrouer Thomas étonna et donna le ton à la conversation.

— À vos ordres, commandant, rétorqua le fermier en esquissant le salut militaire. Et regardez-moi cette belle-sœur, toujours aussi jolie, dit-il en embrassant Marie-Claire sur les joues.

Un sentiment de bien-être envahit Marie-Claire, si bien qu'une agréable bouffée de chaleur prit d'assaut son visage et s'amusa à lui rosir les pommettes.

— Et où se cachent mes nièces préférées ? demanda Thomas.

— Elles sont demeurées à la maison, se hâta de répondre Martin. Je crains qu'elles ne couvent quelque mauvaise grippe. Vous savez, Grace attrape un rhume et Camélia mouche le jour suivant.

— Ne restez pas plantés au pied de l'escalier, les brusqua légèrement Angélique, venez vous asseoir au salon. On ne laisse pas un juge debout. D'ailleurs, n'est-il pas censé siéger ?

— C'est exact, ajouta Martin en s'emparant du meilleur fauteuil près de l'âtre et en relevant les pans de sa redingote afin de ne pas la froisser.

Dans ce geste pétri d'orgueil et de m'as-tu-vu, Elwin ne reconnaissait plus son fils. Voilà ce qu'était devenu le petit garçon torturé par la mort prématurée de sa mère et cherchant sa voie, un individu dont l'amour-propre dépassait sa vraie réalité.

Angélique invita Marie-Claire, Elwin et Thomas à s'installer. Étrangement, les fauteuils qui restaient se trouvaient tournés vers le foyer et nécessairement en direction de Martin.

— Comment avez-vous appris la nouvelle ? demanda le magistrat, une pointe d'arrogance dans la voix.

— Mais dans les journaux ! s'exclama Elwin. Vous nous prenez pour des arriérés ? Tu sauras, mon garçon, que le Montréal *Matin* rentre ici tous les jours. On a vu jusqu'à quel point le gouvernement fédéral Bennet te faisait confiance. J'ai d'ailleurs découpé les articles te concernant et Angélique les garde précieusement dans une grande enveloppe. Tiens, ma femme, va donc chercher ton vin de cerises, il est temps de fêter.

— Juste une minute avant de lever votre verre, les interrompit Marie-Claire, j'ai également une annonce qui nous touche tous les deux, Martin et moi.

— Sacrifice, ma belle-fille, parle. On attend que ça, des bonnes nouvelles.

— Eh bien ! commença-t-elle timidement, je suis enceinte.

— Seigneur Dieu, là tu nous fais plaisir, s'excita Elwin. Je vois que chez vous, tout va pour le mieux, sauf la petite grippe des jumelles.

— Thomas, viens m'aider, ordonna Angélique.

Suivant les désirs de sa mère, Thomas descendit dans le ventre de la maison et, péniblement, remonta trois bouteilles poussiéreuses.

— La lumière se fait rare en bas, chicana le fils. J'ai donc pris, ce qui à première vue, ressemblait à du vin de cerises. Que dirais-tu, maman, si j'accrochais un fanal dans la cave, pas loin de l'escalier, on y verrait quelque chose et ça nous empêcherait de ramener à l'aveuglette.

— D'accord avec ton idée, Thomas, répondit Angélique, mais en attendant, il faut offrir à boire à notre juge. Ouvre-moi ces bouteilles.

Pendant que son fils tentait d'accéder au fameux nectar, Angélique plaçait les coupes sur un plateau.

— Tu ne trouves pas qu'ils ont l'air bizarre, ces deux-là ? s'inquiéta Angélique. Martin fait penser à un ballon gonflé et Marie-Claire semble cacher sa peine derrière un sourire forcé. Malgré les bonnes nouvelles, quelque chose ne marche pas, j'en suis certaine.

— Bien non, la mère, tu te fais des idées. C'est peut-être l'absence des jumelles qui te dérange ?

— Ça aussi, on dirait que ça sonne faux. Ces enfants possèdent une excellente santé et ce n'est pas une grippe qui les abattrait. Grace a tant d'énergie...

— Maman, arrête de penser aux malheurs qui n'arrivent jamais, moralisa Thomas.

Le jeune homme laissa à sa mère le soin de servir les coupes et retourna à sa place.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à vous annoncer, dit Thomas en regardant dans la direction de Marie-Claire. Je me marie prochainement. Pour Noël, Louise Langevin et moi, nous avons décidé de passer devant monsieur le curé.

Cette déclaration fit réagir Martin.

— J' imagine que tu habiteras ici ?

— Comme le père et la mère se sont donnés à moi de leur vivant, il a été entendu que Louise logera sous notre toit et que les parents demeureraient paisiblement dans leur maison jusqu'à la fin de leurs jours.

— As-tu pensé au reste de ton héritage, papa ? demanda Martin.

Pas un mot. Personne n'aurait osé rajouter à cet impair. Le nouveau juge regardait Elwin en pleine face et attendait la réponse.

— N’as-tu pas assez reçu de la vie, que veux-tu de plus ? commença Elwin. Les plats de ta mère ? Certainement pas la terre, tu l’as reniée dès ton plus bas âge. Les quelques sous que j’aurai réussi à mettre de côté ? Tu en possèdes vingt fois plus que moi. Tiens, je sais ! Je te laisserai le bon sens et l’altruisme ainsi que la générosité et la compassion. Je suis d’accord avec toi, le lot ne paraît pas bien gros, mais crois-moi, cela m’a demandé toute une vie pour l’amasser.

Le juge n’aimait pas qu’on lui fasse la leçon. Il se leva et ordonna à sa femme de le suivre.

— Viens, Marie-Claire, on ne s’est pas rendus jusqu’ici pour qu’on nous insulte.

Et sans saluer personne, il enfila son manteau à col de castor et son haut de forme, grimpa dans son automobile et prit le chemin de retour.

Dans la maison du 2^e rang, la surprise était totale, on aurait pu entendre une mouche voler. La première à se lever fut Angélique. Sans bruit, elle ramassa les coupes vides et, avant de quitter le salon, elle tapota l’avant-bras de son mari en signe de solidarité. Elle se dirigea vers sa cuisine tout en essayant d’y voir clair. L’orgueil avait frappé Martin de plein fouet et la convoitise avait pris le relais. Son cœur était devenu stérile et incapable d’aimer, sauf lui-même. Pauvre Marie-Claire et pauvres petites ! La vie sur l’avenue Mont-Royal devait être bien triste. Puis elle tenta de chasser ces idées déprimantes pour se rappeler son bonheur d’accueillir, dans trois mois, la jeune Louise dont l’âme semblait vouloir englober le monde. S’il y avait des efforts à faire pour que la joie et la paix choisissent sa maison, c’était de ce côté-là qu’elle devrait investir.

Dans le salon, abasourdi par la leçon de vie qu’il avait

donnée à son aîné, Elwin regardait Thomas. Au bout d'un certain moment, il lança :

— Je suis toujours d'accord avec ce que j'ai dit et je ne renierai pas ma parole. Si jamais tu changeais d'avis, nous pourrions revoir notre entente, peu importe si son Honneur se sent lésé.

Il est vrai que le juge O'Reilly avait les oreilles dans le crin. Son paternel venait de lui servir un blâme sévère et le ramenait aux valeurs fondamentales que tout homme, quel qu'il soit, devait posséder. Pourtant, il avait l'impression de continuellement donner temps et argent à son entourage. Son père pensait-il qu'il avait accédé à la magistrature pour les beaux yeux du ministre de la Justice ? Il avait durement gagné sa place au soleil en posant les gestes appropriés aux moments propices. Il prenait soin d'apprécier les opportunités et saisissait l'occasion. Il ne volait rien à personne et tant pis pour les traîne-savates. Si le grand Irlandais ne comprenait pas ça, eh bien, qu'il aille se faire voir. De toute façon, son père n'avait que saint Thomas dans la tête et dans le cœur. Dans ce cas, qu'il lui donne la maison, la terre, les bâtiments et tutti quanti, il ne voulait rien savoir de pareils legs. Et Lewis ? Qu'est-ce que son paternel ferait de ce fruit tombé trop loin de l'arbre ? Il lui offrirait une tasse de thé et puis bonsoir !

Non, il ne désirait plus rien. Peut-être aurait-il accepté des biens personnels comme la montre de poche de l'Irlandais ou bien, quelque chose lui indiquant que son père était capable de reconnaître son fils, son unique fils, le seul qui soit digne d'être appelé comme lui, l'Irlandais. Nenni, il ne voulait plus rien ou, dans la mesure du possible, la sainte paix, si elle existait.

Marie-Claire ne parlait pas non plus. Son puissant mari avait fait une coche mal taillée. Il venait de s'isoler du reste

de sa famille. Elle trouvait dommage qu'il ait posé ce geste, car par ce rejet, il écartait également la précieuse Angélique, cette femme qui avait joué le rôle de mère adoptive.

Thomas avait quitté la scène disgracieuse et rejoignait ses vaches. Au moins, celles-là ne se montraient pas malveillantes. Il avait reçu la salve de son frère en pleine poitrine et se demandait de quel droit il fourrait son nez dans l'entente qu'il avait passée avec ses parents, s'arrogeant des pouvoirs qu'il ne possédait pas. Tous les trois vivaient en harmonie depuis longtemps et Louise adorait Elwin et Angélique. Martin avait décidé de les bouder et de les punir en partant comme un sauvage, eh bien, bon vent, monsieur le juge ! Il ne se tourmenterait certainement pas pour un ingrat, la vie était trop courte.



Ce matin-là, après que l'assistance se soit levée à l'arrivée du président du tribunal, le juge O'Reilly monta sur le banc sans saluer les avocats présents, ouvrit son livre de notes à la première page et griffonna quelques mots, puis d'une voix claire il déclara :

— Veuillez procéder, s'il vous plaît.

La cause que devaient débattre les deux procureurs s'avérait fort délicate. Dans le comté de La Prairie, un propriétaire terrien était accusé de voies de fait sur la personne d'un huissier de justice dans l'exercice de ses fonctions. Depuis un certain temps, monsieur Lachance essayait une série de revers qui l'avaient précipité dans un brusque accès psychotique, dépassant tout raisonnement humain. Demeurant depuis vingt-cinq ans aux abords du chemin de fer, le couple Lachance en avait vu passer des trains puis un autre, jusqu'au moment où leur fils aîné avait

perdu la vie, mortellement happé par une locomotive. Dès qu'il avait aperçu l'individu marchant sur les traverses, bien inutilement, le cheminot avait appliqué les freins. Il faut compter quelques centaines de pieds avant d'arrêter pareille masse d'acier lancée à pleine vitesse et encore plus lorsqu'un chapelet de wagons chargés à bloc vous colle au derrière. Il n'y avait aucune possibilité pour que le pauvre type s'en tire. En fait, le rapport du coroner n'avait pu déterminer clairement, et hors de tout doute, si la présence du malheureux sur la voie ferrée au milieu de la nuit était intentionnelle, ceci laissant supposer un suicide. Dans ce cas de désespérance, même les parents ne pouvaient répondre aux questions des agents de police. Quoi qu'il en soit, la disparition du fils unique avait semé la tempête et divisé le ménage Lachance. Monsieur avait frôlé l'aliénation mentale et usé de brutalité à l'endroit sa femme, la tenant pour responsable du déraillement émotionnel de son garçon, donc de l'accident. Hors de lui, le fermier avait alors tenté d'introduire de force dans la tête de son épouse ses propres conclusions quant au départ prématuré de sa progéniture. Tabassée par son mari et pétrie de peine, madame leva donc le camp et demanda asile à sa fille à Montréal. Quand monsieur Lachance constata que la maison était vide, il cessa de canaliser sa colère et entra dans un terrible accès de rage, laissant libre cours à sa folie meurtrière. Il ne pensait qu'à une seule chose, égorger son épouse. L'homme n'était pas encore passé à l'acte, mais l'intention de procéder dénotait le caractère violent du présumé coupable. Il faut également mettre d'autres faits en évidence : monsieur Lachance possédait l'une des plus belles terres du Québec et à la suite de la désertion de sa femme s'ajouta une mauvaise récolte, lui donnant à peine cinquante pour cent de son rendement habituel.

Sur sa tribune, dans sa nouvelle toge parée de rouge

clair, le juge O'Reilly notait scrupuleusement le déroulement des événements dans son cahier noir.

Au moment de sa fugue, madame Lachance pensait que son départ ne serait que temporaire. Selon elle, quelques jours suffiraient à apaiser la colère de son mari et elle pourrait envisager un retour au domicile conjugal. Mais les jours passaient et, selon les dires des voisins, monsieur Lachance se montrait toujours aussi ombrageux et belliqueux. Talonnée par sa fille, la pauvre réfugiée fut invitée à aller nicher ailleurs, ce qui impliquait nécessairement le prix d'un loyer.

Furieux que son épouse ait osé lui demander un peu d'argent afin de se reloger, monsieur Lachance témoigna ainsi :

— Elle a voulu sacrer son camp, alors qu'elle se débrouille ! Je ne veux plus jamais lui revoir la face. Je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait ce qu'il fallait et si jamais Dieu devait me blâmer de quelque chose, ce serait d'avoir laissé la vie à cette femme. Elle ose me demander de l'argent, alors qu'elle sait que je n'ai plus une maudite cenne noire. Je ne possède que la maison et encore, elle est hypothéquée. Les champs n'ont à peu près rien rapporté cette année et la banque m'a émis un avis de paiement. Et puis, il y avait ce maudit huissier qui, jour après jour, me houspillait, m'aiguissant le caractère. Ce sans-génie ne me connaissait certainement pas pour m'acculer au pied du mur.

— Quels gestes avez-vous posés pour vous en défaire ? demanda la Couronne. Avez-vous versé la somme que vous lui deviez ?

— Pensez-vous ? Je viens de vous dire que je n'ai pas une maudite cenne. Je savais que le gars reviendrait le lendemain matin, car il se présentait toujours vers la même

heure. J'ai donc collé deux fils électriques sur les marches du perron et je les ai reliés à la batterie de mon char, puis je me suis caché au coin de la maison.

— Continuez, monsieur Lachance, demanda la Couronne.

— Je tenais aussi une barre à clous dans les mains. Si je ne poguais pas mon homme avec le courant, je l'attraperais avec ma barre.

— Décrivez la suite à monsieur le juge, insista l'avocat.

— Bien, l'innocent est arrivé, il a monté les marches et comme il portait des bottes de caoutchouc, il n'a pas senti la décharge électrique. Je suis donc sorti de ma cachette et je lui ai donné un petit coup de barre dans le chignon, juste assez pour lui montrer que j'étais sérieux et qu'il ferait mieux de rentrer chez lui. Je pensais qu'il avait compris et qu'il s'en irait.

— Et si je vous disais, reprit la Couronne, que vous avez violemment frappé l'huissier, que vous lui avez asséné une dizaine de coups de pied de biche derrière la tête si bien que le saisisant a passé quelques semaines à l'hôpital et est handicapé à vie.

— Objection, votre Honneur ! Mon confrère met des mots dans la bouche de mon client.

— Objection retenue.

Martin décrocha de la cause et, pour un court moment, perdit le fil des événements. Son esprit fuyait la scène du crime et revenait en arrière. Il regrettait son emportement quasi sauvage face au fait que Thomas puisse se marier et demeurer avec ses parents. Il s'était senti comme un enfant qu'on dépouillait et à qui on ne laissait que des miettes. Encore une injustice manifeste à son égard. Il n'avait jamais connu sa mère ou si peu... Est puis il avait reçu en partage un père qui l'avait parqué dans un orphelinat. Ensuite, un

vicaire avait abusé de lui sans qu'il puisse obtenir réparation et pour finir le bal, sa femme lui tenait tête pendant qu'il gardait à la maison sa fille devenue légume. Et on avait le front de le déshériter au profit d'un frère sous prétexte que lui, il s'était bien débrouillé et réussissait dans la vie. Selon son paternel, il avait reçu plus que les autres et menait une existence choyée. Eh bien ! Si quelqu'un en voulait de cette vie de merde, qu'il vienne la chercher. Lui, il en avait ras le bol...

— Vous permettez, monsieur le Juge ?

Martin O'Reilly avait transposé les malheurs de monsieur Lachance dans sa propre réalité et tout comme l'accusé, il avait le goût de frapper avec une barre à clous.

Au tour de la partie défenderesse de faire valoir les points factuels et juridiques qui permettraient à la balance de pencher du côté du pauvre homme et de convaincre le magistrat que n'importe quel individu dans la même situation serait tenté de faire des accroc's à la loi.

— Bien, maître, votre preuve est-elle close à présent ?

— Oui, monsieur le Juge. Avec votre autorisation, je commencerais mon plaidoyer.

— Je vous écoute, répéta Martin en sautant quelques pages vierges de son cahier de notes.

Maintenant, quel détour prendrait l'avocat pour faire innocenter son client quand, à quelques pieds de lui, la victime attendait que justice soit rendue alors qu'il se savait condamné au fauteuil roulant ? Martin fut étonné de l'habileté du jeune défenseur à exposer la folie passagère, l'égarement et le regret d'avoir blessé un officier du gouvernement. Le repentir qu'éprouvait monsieur Lachance n'était pas feint. Il ne méritait pas une absolution complète, mais certainement pas une longue peine d'emprisonnement.

Pour sa part, le procureur de la Couronne plaida que l'homme avait fait preuve d'une lucidité d'esprit surprenante en s'appuyant sur la volonté expresse de punir et de faire mal... Il était tout à fait conscient des gestes posés, d'ailleurs le simple fait de mettre le courant sur les marches démontrait qu'il savait très bien ce qu'il faisait. Malheureusement, son génie ne lui avait servi qu'à rendre un pauvre fonctionnaire quadriplégique.

— C'est pourquoi je vous demande une peine de cinq ans, termina le poursuivant.

— Je prendrai le dossier en délibéré, conclut le juge.

Et au moment où le magistrat se levait de son siège, par respect et déférence, toute la salle se mit debout sur l'ordre de l'huissier audiencier.

Au moment de rentrer chez lui, Martin avait perdu son air bourru, même qu'il se renseigna sur la santé de sa fille. Marie-Claire avait bien averti Yvonne de tenir secrets les progrès de Grace. Lorsque le père montait voir l'enfant, elle devait répondre à ses questions, sans plus, mais s'il refusait de se déplacer, eh bien, elle n'avait qu'à dire que son état demeurerait stable. Marie-Claire ne faisait jamais rien pour rien et elle avait une idée derrière la tête pour agir de la sorte, mais il n'était pas encore temps d'ouvrir son jeu.

Après s'être enquis de la santé de Grace, Martin se dirigea vers le guéridon situé dans l'entrée du salon et jeta pêle-mêle le courrier sur le meuble lorsqu'un envoi attira son attention. Le tracé malhabile et la mention PERSONNEL l'intriguèrent. Martin recevait souvent des lettres ayant trait à ses affaires, mais rarement on prenait la peine de correspondre avec lui directement. Qui pouvait bien lui écrire ? Aucune adresse n'apparaissant sur le rabat, Martin leva l'enveloppe à la hauteur des yeux et tenta de défricher

l'étampe du bureau de poste. N'obtenant aucun résultat quant à la provenance du billet, le juge chercha un coupe-papier et délivra le message de sa cachette.

Mon cher demi-frère,

Il y a longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles et ton dernier périple au 2^e rang fut trop bref pour que je te rencontre. Le 4 décembre prochain, je serai de passage à Montréal. Étant donné que je ne peux m'occuper correctement de mon commerce situé au marché Bon Secours, je me vois dans l'obligation de le vendre. J'aimerais te rendre visite ainsi qu'à Marie-Claire et les jumelles. Si ce n'est pas trop te demander, pourrais-je coucher chez toi et reprendre le train dès le lendemain matin ?

Affectueusement,

Lewis.

Martin fut saisi d'un vertige angoissant. Si Lewis se rendait sur l'avenue Mont-Royal, comment pourrait-il garder le silence au sujet de Grace ? Le seul fait de rencontrer Camélia sans sa sœur soulèverait des questions auxquelles il ne pourrait répondre. Non, impossible ! Son frère devait aller dormir ailleurs. Il avait déjà couché dans des bateaux, sous un tas de cordage, alors qu'il se débrouille. Et si jamais quelqu'un reconnaissait Lewis en sa compagnie et recoupait les événements survenus au moment de son procès pour vol, il pourrait légitimement se demander ce que faisait Lewis Lonergan chez le juge O'Reilly. Non, le danger paraissait trop grand.

Martin prit la lettre et se rendit dans la pièce que Marie-Claire avait transformée en bibliothèque.

— Jette un œil sur ce que je viens de recevoir, dit-il en tenant à bout de bras la feuille salie par une calligraphie malhabile.

Martin ne se serait pas avancé de quelques pieds pour accommoder Marie-Claire. Celle-ci fut donc obligée de se lever pour saisir l'envoi.

— Oh ! Comme c'est gentil, Lewis nous écrit !

La jeune femme se mit à lire la courte missive, puis braqua son regard sur son mari. Visiblement, elle se montrait heureuse de recevoir le cordonnier. Toute à sa joie, elle lui fit part que depuis un an, on retrouvait dans les magasins de la ville des souliers portant la signature du petit savetier.

— Dommage ! Il ne restera qu'une nuit, s'assombrit Marie-Claire.

Il suffit de quelques mots de la part de Martin pour éteindre les étoiles dans les yeux de son épouse.

— Il est impensable qu'il vienne coucher ici. Ma réputation de juge pourrait en souffrir et que ferons-nous de Grace ? On peut bien la cacher, mais le fait qu'elle soit absente susciterait encore plus de questions.

— Mais voyons, Martin, c'est ton demi-frère !

— Demi-frère ou pas, qu'il aille ailleurs. Voilà mon dernier mot.

Marie-Claire aurait hurlé, Martin faisait le vide autour d'eux. Que penserait la famille de ce refus ?

Afin de tuer toute tentative de visite dans l'œuf, Martin dicta à sa secrétaire une excuse laconique. Pour l'instant, c'était l'heure de monter sur le banc, Martin O'Reilly ayant d'autres chats à fouetter, dont l'affaire Lachance.

Le pauvre homme reçut une sentence exemplaire, teintée par l'irritabilité personnelle du magistrat. Nul n'est censé se faire justice lui-même et l'existence des tribunaux justifie cet apophtegme. Ainsi, l'accusé s'était rendu coupable

d'avoir volontairement causé des lésions corporelles et le juge O'Reilly assujettit sa décision d'une peine de sept ans derrière les barreaux. Lachance s'affaissa, sa résistance réduite à zéro. La tête basse, encadré par deux agents de la paix, le cultivateur prit le chemin des cellules, laissant ses terres en jachère et sa maison sans soin et surveillance. Lorsqu'il sortirait de réclusion, l'ex-prisonnier serait trop vieux pour recommencer sa vie et conserverait un dossier judiciaire de même qu'une réputation entachée. Personne n'aimait côtoyer les repris de justice.

Juché sur sa tribune, le Juge O'Reilly avait rendu justice.



Dans sa chambrette, entourée de peluches et sous l'œil vigilant de Yvonne, Grace faisait des progrès. Lentement, mais sûrement... Elle présentait de courtes périodes d'éveil qui alternaient avec de longues plages de repos. L'enfant ne s'exprimait plus en criant quand elle se trouvait en présence des personnes qu'elle affectionnait, mais affichait plutôt un rictus qu'on pouvait interpréter à loisir comme un sourire. Tous les jours, Marie-Claire grimpait à l'étage et visitait sa fille. Patiemment, elle mobilisait les petits membres inertes et les frictionnait avec de l'huile de Saint-Joseph, remède miracle du Frère André. Il n'y avait aucun mal à espérer un miracle ! Dès l'instant où elle apercevait sa mère, Grace faisait des efforts, ouvrait grand ses yeux, égayant ainsi son visage. Mais qu'aurait été le travail intense de Marie-Claire s'il n'avait été soutenu par Yvonne ? Se comportant comme une véritable maman, la jeune femme dorlotait l'enfant comme si elle était sa propre fille. Sa voix

douce racontait des histoires de princesses ou de fées et se durcissait lorsqu'il s'agissait de gros loups ou d'ogres affamés. Yvonne prenait Grace dans ses bras et la berçait, l'amenant à travers les turlutttes de la Bolduc ou s'attardait sur les pages du cahier de la Bonne Chanson, faisant ainsi vivre le merle, l'alouette ou la belle rose. Marie-Claire se trouvait donc quelque peu libérée et retrouvait une partie du temps qu'elle aurait consacré à ses filles. Camélia demandait peu, car elle passait de longues heures en compagnie de Grace et de Yvonne, profitant des doux chants de la Gaspésienne. L'enfant évoluait à un rythme propre à son âge. Comme elle était jolie ! Un véritable bouton de fleur incarnat perdu dans un nuage de tulle et d'organdi. Parfois, contre la volonté de Martin, elle accompagnait sa mère lorsque cette dernière se rendait après des démunis. Là-dessus, interdiction de bavarder. Le silence valait son pesant d'or.

La période de réjouissances entourant la Nativité et le Jour de l'An avait été des plus tristes pour Marie-Claire. Pas question de recevoir et encore moins d'aller voir la famille, d'autant plus que sa grossesse était trop avancée pour se montrer en public et s'éloigner. Malgré les efforts déployés pour décorer le sapin et la maison, Marie-Claire ne réussissait pas à trouver l'ambiance propre à la grande fête. Pourtant, le Père Noël avait visité leur cheminée et avait laissé un cadeau pour chacun. Camélia tentait de s'activer pour deux, mais ne parvenait qu'à créer un tourbillon étourdissant. Pauvre petite ! Elle portait une lourde charge sur ses épaules !

Martin avait exceptionnellement accepté de permettre à Grace de descendre au salon. De voir sa fille étendue sur le récamier, sans la moindre énergie, arracha des larmes à

la mère. Comment une enfant intelligente et animée d'un ardent désir de vivre et de bouger pouvait-elle en être réduite à fêter Noël appuyée sur une montagne d'oreillers ? Marie-Claire regardait Martin s'agiter autour du foyer et lui en voulait d'avoir gâché la vie de Grace ainsi que celle de leur famille. Mais le juge, même taraudé par les remords, ne montrait rien. Son masque ne tombait pas. Martin avait personnellement participé à la veillée de Noël en demandant à sa secrétaire d'acheter et d'emballer un cadeau pour sa femme et ses deux filles, tout en précisant les goûts de chacune. Sous le sapin, la beauté des boîtes rivalisait les unes avec les autres et le papier brillant ainsi que les énormes boucles assorties crevaient l'œil. Le gros barbu rouge s'attrista à la pensée du poids de la solitude qui pesait sur le cœur de la petite Gaspésienne expatriée et lui offrit un magnifique châle de cachemire. Mais aussi superbe que soit le lainage, cela ne diminuait pas l'ennui qu'elle avait de sa famille et de celui qui l'avait prise un soir de pleine lune sur la grève de Grande-Vallée.

Au moment de déguster le réveillon concocté par la cuisinière, Martin refusa que Yvonne ou Grace se joignent à eux. Le repas fut donc servi sur le bout de la grande table, sans qu'aucun convive ne vienne égayer les agapes. Marie-Claire ne put s'empêcher de songer que, depuis des siècles, Noël était considéré comme une fête de partage.

Le jour de l'An se passa dans une atmosphère quasi identique, sauf qu'on laissa Grace et Yvonne dans la chambre. Bien sûr, Martin et Marie-Claire leur avaient offert leurs vœux, mais le « ... tout ce que tu désires... » ne leur avait pas rendu le sourire. Entre Yvonne et Martin, le courant ne circulait pas. L'homme se montrait froid envers la jeune fille et, du fait que cette dernière était gênée, peu de mots étaient échangés.

Et puis, un soir glacial de février, Marie-Claire ressentit les premières douleurs de l'enfantement, prémices de sa libération. Martin soupant au *Canadian Club* avec des amis politiciens, la jeune femme se retrouvait toute seule en compagnie des domestiques. Repoussant le lourd rideau de brocard, elle interrogeait constamment la nuit, espérant voir apparaître la Ford de son mari. Durant deux heures, elle tint tête aux contractions, puis il devint évident qu'elle ne pourrait tenir longtemps avec des crampes aux trois minutes qui lui dardaient les reins et la forçaient à se plier en deux, la clouant sur place. Marie-Claire vivait la peur irrationnelle, celle qui vous tordait les boyaux, celle qui serrait les vaisseaux de votre cœur et lui faisait rater des coups, celle qui vous coupait les jambes et vous interdisait de penser. Pourquoi Martin n'arrivait-il pas pour l'amener à l'hôpital ? Elle avait besoin de son obstétricien, le docteur Rosenberg. Lui seul savait ce qu'il fallait faire. À bout de forces et devant l'éventualité d'accoucher à la maison, elle s'étendit sur le récamier. Craignant pour sa survie et celle du bébé, Marie-Claire demanda à Yvonne d'aller chercher, le docteur Samson, celui qui avait soigné Grace au moment de sa chute au Lac aux Castors. Abandonnant Marie-Claire à elle-même, la gardienne des jumelles enfila ses bottes et son manteau pour courir les rues au beau milieu de la nuit à la recherche d'une aide médicale pour sa patronne. Heureusement, le ciel coopéra à sa virée en allumant la pleine lune pour éclairer son chemin. Seigneur Dieu ! Pauvre Yvonne, elle craignait tout et rien ! Avancant par coup, s'attardant sous les plages de lumière, elle marchait la tête raide, préférant ignorer ce qui se passait à côté d'elle et filait droit en avant. Finalement, la jeune fille réussit à arriver sur la rue Mentana, à l'adresse indiquée par madame Marie-Claire. Peureusement, elle grimpa le court escalier

et se retrouva en face de la porte d'entrée. Aucune lueur ne filtrait à travers les rideaux de dentelle. Yvonne commença par frapper de façon modérée et attendit, mais devant l'urgence de la situation, elle revint à la charge. Aucun bruit, aucun mouvement ne lui faisaient croire que quelqu'un se trouvait là-dedans. Pour la troisième fois, elle s'acharna sur le cadrage en criant :

— Il y a quelqu'un ?

À ce moment, Yvonne vit une ombre s'agiter faiblement. À l'intérieur, le médecin bougonnait. Qui se permettait de le réveiller au beau milieu de la nuit ? Au fur et à mesure que les marches disparaissaient sous ses pieds, le vieil homme aux cheveux blancs essayait d'insérer le bras dans sa robe de chambre et, à chaque tentative, butait sur une manche à l'envers. Une fois le vêtement enfilé et correctement attaché, il se considéra prêt à répondre à la porte. De l'autre côté du battant, Yvonne piétinait.

— Docteur Samson ?

— Oui ?

— Madame O'Reilly est en train d'accoucher.

— Je ne pratique plus, mademoiselle. J'imagine que votre patronne doit être suivie par un médecin. Pourquoi ne pas l'appeler ?

— Je l'ignore, mais on ne peut la laisser sans aide ! À sa première grossesse, elle a donné naissance à des jumelles et elle a très peur que cela ne se reproduise.

Une augmentation d'intensité dans le regard bleu acier du vieux disciple d'Esculape indiqua à Yvonne que la balance penchait de son côté.

— Attendez-moi, je m'habille et je vous suis.

En moins de quatre minutes, le médecin avait sauté dans ses pantalons et reprenait du service. Pas le temps de sortir l'automobile, car Yvonne lui jurait que ce n'était pas

très loin. Mais en pleine nuit et surtout lorsqu'on venait de se faire tirer de sa couchette, l'estimation de la distance était sujette à varier. Ce n'est que rendu devant le châtelet que le médecin se rappela les visites effectuées auprès d'une enfant qui avait séjourné dans l'eau et dont la conscience s'était abîmée dans un profond coma. La scène qu'il découvrit en rentrant dans la maison cossue relevait du cinéma. Couchée sur le récamier, madame O'Reilly reposait pendant que son mari tenait le bébé dans ses bras.

— Regardez, docteur, un véritable miracle ! Un gros garçon, bien en forme, qui respire et crie comme un vrai O'Reilly.

— Vous avez aidé votre femme à accoucher ? demanda le praticien quelque peu étonné.

— Elle a tout fait seule, je suis arrivé juste à temps pour prendre l'enfant. N'est-ce pas merveilleux ?

— Déposez vite le bébé sur le ventre de la mère et cessez de tirer sur le cordon ombilical. Vous risquez de le briser et de vider l'enfant de son sang.

Sans tarder, le médecin déposa sa petite valise noire au pied de la table d'accouchement improvisée, enleva son manteau, enfila des gants de caoutchouc et appliqua deux pinces hémostatiques sur le cordon, se gardant de l'espace pour couper entre les deux, puis libéra la mère du fils. Sans cacher son air bourru, il patienta jusqu'à ce que le placenta soit entièrement expulsé. D'un geste que seul un expert peut poser, il plaça une main sur le ventre de la maman et massa l'utérus à la recherche d'une contraction adéquate, seule panacée naturelle contre les saignements. Rassuré, le docteur Samson se tourna vers Martin en le priant de découvrir le nouveau-né.

— Bien qu'il me paraisse en forme, je dois sonder son cœur et ses poumons.

Martin accepta avec joie. Pourquoi craindre ? Un O'Reilly venait au monde solide et bâti pour durer comme le vieil Andrew, le patriarche irlandais né dans le Galway. Le père posa l'enfant sur une table et libéra la minuscule touffe rouge plantée bien droite au sommet du crâne, ainsi que les membres lilliputiens qui ne demandaient qu'à s'agiter.

Ce bougre d'Irlandais a raison, pensa le docteur Samson. Tout s'est très bien passé, le bébé et la mère réussissaient l'examen. L'homme s'apprêtait à remettre son manteau quand Martin lui ordonna :

— Et vos honoraires, docteur ?

Le vieux médecin appliqua le tarif de nuit pour un accouchement. Reconnaisant, Martin lui glissa dans les mains un surplus, question de démontrer son entière satisfaction.

— Et ce cordial, je vous le verse, docteur Samson ?

— Si vous insistez, mais juste un doigt.

Avant de caler son analeptique d'une seule gorgée, le docteur Samson s'informa de l'état de santé de la fillette qu'il avait examinée il y a quelque temps. La figure joyeuse de Martin se refroidit quelque peu et il déclara que sa condition demeurerait stationnaire. Il n'espérait pas d'amélioration et si un jour le Bon Dieu en décidait autrement et la guérissait, lui rendant Grace intacte, il serait le premier à le remercier de son infinie bonté. Mais il n'était pas dupe et savait que le Grand Maître pouvait la reprendre quand il le voulait. Alors, pour réussir à vivre le quotidien, il remettait à plus tard et balayait plus loin ses angoisses et ses illusions. Pour l'instant, il avait un fils, un O'Reilly, et sa femme se portait bien, c'était tout ce qui comptait.

— Dans ce cas, conclut le docteur, je retourne chez moi. Bonne nuit, madame, dit-il en soulevant son chapeau

et également à vous, monsieur. Et l'homme disparut dans la froide obscurité.



« La mère et l'enfant vont bien » répétait, à qui voulait l'entendre le juge O'Reilly. Sa descendance irlandaise étant assurée, Martin devint un peu plus humain. Il baissait légèrement la garde. Mais il restait une ombre au tableau. On devait baptiser le petit William et Martin tenait à ce qu'Elwin et Angélique servent de parrain et marraine. Sa relation avec les O'Reilly souffrait depuis trop longtemps et il désirait la réchauffer en leur offrant un petit-fils digne de la présence de la troisième génération d'O'Reilly au Québec. Marie-Claire n'y voyait aucun inconvénient et, au contraire, souhaitait le retour en grâce des résidents du rang de l'Irlandais. Camélia se réjouissait de la venue de ce nouveau petit frère qui lui ramenait en même temps ses grands-parents. Mais que faire de Grace ? Il devenait impossible et inhumain de la cacher continuellement et l'interdit du juge privait toute sa famille des liens normaux entre les membres de sa fratrie.

Profitant du fait que la naissance de son fils plongeait son mari dans une période euphorique, la jeune femme entama avec lui une longue réflexion sur l'avenir des O'Reilly de Montréal.

— Depuis l'été dernier, commença Marie-Claire, nous sommes confinés au silence et à l'isolement quand, en fait, nous aurions tellement besoin les uns des autres. Nous pourrions au moins dévoiler l'accident de Grace aux O'Reilly qui, j'en suis certaine, nous soutiendraient au lieu de nous juger. Ce qui est arrivé à notre fille n'est pas le

résultat d'une tare, mais d'un malheureux incident. Cela te convenait peut-être de la cacher, mais il reste que cette enfant appartient à notre famille et que nous ne pouvons plus continuer à nier son existence. Viens avec moi, ajouta-t-elle, j'ai quelque chose à te montrer.

Marie-Claire décida de divulguer le secret qu'elle gardait depuis plus de six mois, se libérant ainsi d'un énorme poids et, par le fait même, dégageant Camélia et Yvonne du silence. Tenant son mari par la main, elle le fit pénétrer dans la chambre de Grace. Aussitôt qu'elle vit le juge, Yvonne s'éclipsa, laissant toute la place aux parents. Dès qu'elle aperçut sa mère, une lumière venant de l'intérieur illumina la figure de la petite et elle se mit à battre des bras. Elle aimait retrouver le visage rassurant de sa maman, mais ses traits se durcirent à la vue de son père.

— Grace, ma chérie, c'est ton papa, la reconforta Marie-Claire. Fais-lui un beau sourire, ordonna-t-elle doucement.

Et pour la première fois, Martin put voir les efforts faits par sa fille pour le saluer convenablement. Les larmes aux yeux, le père souleva l'enfant et la prit dans ses bras. Il la serra si fort que Grace émit un bruit ressemblant au miaulement d'un chaton. Les remparts que le juge avait mis autour de Grace venaient de voler en éclats. La petite espiègle qu'il pensait presque morte revenait à la vie et, selon Marie-Claire, aucune raison ne portait à croire que d'autres progrès ne soient pas envisageables. Déposant Grace sur son oreiller, Martin s'approcha de Marie-Claire et la tient tout contre lui, enfouissant son visage dans le creux de l'épaule offerte.

Pour Marie-Claire, Martin s'était affranchi de ses peurs. Certes, il y avait beaucoup de chemin à parcourir avant que Grace ne reprenne sa place dans la famille, mais

ce qu'elle voyait lui permettait d'espérer. Martin avançait dans sa réflexion encore plus rapidement que Marie-Claire ne l'aurait pensé. Sans discussion houleuse, il consentit à lever les interdits concernant l'enfant et alla jusqu'à proposer qu'on invite ses parents ainsi que ses demi-frères à l'occasion du baptême du petit William. Bien humblement, le fils ombrageux demanda à son père et à sa mère adoptive d'accepter l'honneur d'être parrain et marraine et de prendre bébé William sous leur aile.

Dès l'arrivée de la famille O'Reilly sur la rue Mont-Royal, Martin dut expliquer le terrible accident survenu au Lac aux Castors. Pour la première fois, il s'en porta entièrement responsable. Marie-Claire ne disait rien et comme elle se trouvait absente lors de l'événement, elle ne voulait pas revenir sur les circonstances de sa fugue matrimoniale. Heureusement, Martin eut la délicatesse de taire l'escapade de sa femme.

Ainsi, chacun désirait rencontrer Camélia et Grace. Martin grimpa donc à l'étage et descendit avec Grace dans ses bras. Sous l'avalanche de questions, Camélia passa complètement inaperçue tant il n'y en avait que pour sa sœur. Tout le monde y allait d'un bon mot ou d'un geste d'encouragement pour les parents, lorsqu'arriva Yvonne, tenant l'héritier. Elle l'avait bien emmailloté, mais Angélique insista pour le voir en entier. C'est ainsi qu'elle découvrit la mignonne touffe de cheveux roux garnissant le crâne de son petit-fils. Dérangé par cette agitation, la lumière et le bruit autour de sa divine personne, William se fit entendre. Attendrie par les pleurs du bébé, Angélique s'imposa et prit le petit avec elle. Immédiatement, l'enfant s'arrêta et gratifia sa bonne fée d'un rictus ressemblant curieusement à un sourire.

— Regardez, il rit aux anges ! Ne suis-je pas Angélique ?

Le jeu de mots finit de dérider l'assistance. Elle se dirigea vers un fauteuil, cala le nouveau-né au creux de son avant-bras et fit installer Grace près d'elle. Puis d'un clin d'œil, elle invita Camélia à se joindre à eux. Plus personne d'autre n'existait pour la grand-mère. Malgré les malheurs qui s'étaient abattus sur l'une des jumelles, Angélique savourait la joie d'être au milieu des êtres qui représentaient maintenant sa raison de vivre.

— Il ne manque que l'enfant de Louise et de Thomas.

C'est ainsi qu'Angélique annonça la grossesse de sa bru qui portait depuis deux mois sa descendance à elle, c'est-à-dire celle des Rousseau.

La cérémonie religieuse eut lieu à l'église Saint-Jean-Baptiste. Promue au rôle de porteuse, Yvonne était heureuse de sortir de sa réclusion et de tenir le petit de madame et de monsieur au-dessus des fonts baptismaux. Angélique et Elwin, ainsi que Thomas, Louise et Lewis Lonergan l'entouraient de manière à former un clan. Du fait de ses relevailles, Marie-Claire était restée dans la grande maison de l'avenue Mont-Royal et avait gardé les jumelles avec elle. La cérémonie avait duré peu de temps et c'est une joyeuse compagnie qui revint au châtelet. Elwin était fier pour Martin et, en voyant cette bande de gais lurons, il se souvint du baptême d'Hector, le fils adoptif d'Agathe, sa belle-sœur. Cette fois-là, une Élise Dandonneau froissée de ne pas avoir été choisie comme marraine avait fait tout un accueil au curé Durocher ainsi qu'aux fêtards. Comme le temps avait passé vite !

L'été 1939 fut l'un des plus beaux dont Marie-Claire se souvienne. Elle avait passé quelques semaines chez les O'Reilly, renouant avec l'habitude prise avant l'accident de Grace. Cette dernière faisait des progrès remarquables et recommençait à marcher. Le caractère vindicatif de l'enfant s'était peu à peu transformé en une résignation silencieuse qui accompagnait tous ses efforts. Grace mettait la force de sa détermination au service de sa rééducation. Les jumelles étaient maintenant âgées de neuf ans et la beauté leur seyait bien. Plus que quiconque, Camélia avait savouré ses vacances. Souvent, on la voyait flâner sur le terrain, aidant sa grand-mère au jardin ou encore faisant la traite des vaches avec Thomas. Tous les jours, elle remerciait le ciel de lui avoir donné la chance de vivre son été à la campagne. Ainsi, elle profitait du fait que Thomas descende à la ville, courait vers la Ford, grimpait du côté passager et priait le chauffeur de s'arrêter à l'échoppe de Lewis. Camélia adorait également cet oncle qui avait gardé ce drôle d'accent irlandais même s'il demeurait au Québec depuis plusieurs années. Assise sur un petit banc de fortune, elle regardait travailler le cordonnier. L'endroit n'était peut-être pas suffisamment bien pour la fille d'un juge, mais l'odeur du cuir, de la colle et du vernis lui plaisait. À chaque visite, l'oncle et la nièce faisaient une

pause et s'assoiaient sur la rive du Richelieu, tout en regardant l'eau descendre lentement vers le Saint-Laurent. Là, Lewis lui racontait l'Irlande, cette île coincée entre l'Angleterre, la mer d'Irlande et l'océan Atlantique. Parfois, il dévoilait quelques bribes de sa vie chez les Lonergan, décrivant ses parents adoptifs, Juliet et Joe. Plus rarement, il parlait de ses demi-frères irlandais. Ne sachant trop quoi dire à leur sujet, il mettait rapidement fin à son bavardage. Camélia adorait vivre à la campagne, au milieu de la nature. Parfois, elle choisissait de s'arrêter au petit quai devant l'église Saint-Mathieu et s'en mettait plein la vue de cette beauté estivale, admirant la montagne qui, comme une grande dame, se mirait dans l'eau calme de la rivière. Jamais la jeune fille n'avait joui de tant de liberté.

Durant le séjour de sa fille à Belœil, Marie-Claire gardait auprès d'elle Grace et William. Tous les jours de beau temps, Yvonne installait Grace sur la galerie où, munie d'une craie et d'une ardoise, sa mère lui enseignait les lettres. Depuis sa noyade, Grace avait perdu de sa vivacité, mais de jour en jour, elle faisait mentir le docteur Samson et ses sombres pronostics, lui qui avait prédit un avenir obscur et déprimant. Souvent Marie-Claire comparait la vie à de la mauvaise herbe ou à un pissenlit qu'on arrache et qui repousse, tirant gloire de sa corolle jaune et se moquant de nos efforts pour le détruire. Ainsi, Marie-Claire avait gagé qu'il en serait de même de l'existence de sa fille. Tout finirait par reprendre son cours normal. La jeune femme avait également gardé William auprès d'elle, car il lui fallait plusieurs paires d'yeux pour avoir cet hyperactif à vue. Le garçon demandait beaucoup de surveillance, car à cinq ans, monsieur se croyait tout permis

et rien ne l'arrêtait. L'enfant aimait se retrouver dans l'étable avec son oncle Thomas et rien ne lui répugnait, même nettoyer les stalles des vaches et sortir le fumier. William effectuait sa tâche maladroitement et on ne pouvait juger son travail comme étant efficace, mais il brassait tout de même de la merde, ce qui faisait penser à son grand-père que son descendant ferait un bon avocat ! Louise, la femme de Thomas, portait dans son ventre la prochaine génération d'Irlandais. D'agréable compagnie, la future maman avait pris l'habitude de flatter sa bedaine et de parler à son bébé comme s'il était là, devant elle.

— J'ai bien hâte de voir ce drôle petit lutin, s'amusait à dire grand-mère Angélique. Tu le brasses tellement dans tous les sens que lorsqu'il sortira, il aura attrapé le tournis. En tout cas, s'il ressemble à ses parents, il ne fera pas grand bruit.

— Ne craignez rien, répliquait Louise, il se fera entendre comme tous les autres.

Le soir, une fois la marmaille couchée, les adultes s'assoiaient sur la galerie pour prendre la fraîche et fumer à souhait. Souvent, Thomas profitait de ces heures pour parler avec son père de l'exploitation de la ferme, question de se mettre d'accord sur certains points. Depuis un certain temps, le grand âge aidant, Elwin avait considérablement réduit ses activités. Il avait vendu la totalité des terres achetées il y a plusieurs années, si bien que le 2^e rang méritait vraiment son nom : le rang de l'Irlandais. Les femmes avaient toujours à leur côté un panier de tricot dans lequel traînait un chef d'œuvre en suspens et même si l'humidité caniculaire faisait coller les aiguilles à leurs doigts, elles n'en travaillaient pas moins. Rendues à l'hiver,

elles se féliciteraient d'avoir tenu bon. Les activités quotidiennes étant mises au point, la gent masculine se permettait de parler d'actualités. Les dames se contentaient d'écouter, car elles savaient que leurs opinions étaient peu considérées. Valait donc mieux qu'elles se taisent ou bavardent entre elles. Entre deux bouffées de boucane, les hommes discutaient des affrontements pouvant survenir en Europe. Chacun suivait dans les journaux ou à la radio la montée du nazisme et la mordacité d'Adolf Hitler faisait peur. L'Allemagne, insatisfaite du règlement du conflit de la guerre de 1914-1918 et soutenue par les ambitions expansionnistes de l'Axe, se militarisait au su et au vu de la communauté internationale et menaçait d'envahir les pays limitrophes. Déjà en 1936, le feu était aux poudres. L'Espagne de Franco était entrée en lutte armée contre ses propres citoyens. Quant à l'Angleterre, Neville Chamberlain prônait une politique de souplesse et d'apaisement face aux frasques de l'Allemagne. L'Europe tout entière vivait sur des charbons ardents, car pour la seconde fois, elle se trouvait à portée des canons allemands. De ce côté-ci de l'Atlantique, sous la houlette du premier ministre William Lyon Mackenzie King, le portefeuille de la défense commençait à souffrir d'embonpoint, dépassant en importance celui des dernières années. Malgré des signaux évidents qu'une guerre se préparait, Mackenzie King ne semblait pas s'inquiéter outre mesure. Après avoir rendu visite à Hitler, il décrivait le personnage comme étant un grand homme, un mystique qui compterait dans l'histoire comme Jeanne D'Arc, le libérateur de son peuple, le sauveur de l'Europe.

— Cette déclaration ne m'étonne pas, lança Thomas. Un nombre croissant de Canadiens et même de Québécois versent dans le fascisme. Toutefois, dites-vous que si l'Angleterre entre dans la mêlée, le Canada suivra.

— La position d'Ottawa reste ambiguë et les autorités parlent des deux côtés de la bouche, reprit Elwin. D'un côté, le gouvernement se prépare à la guerre et gonfle les budgets alloués à la défense, puis de l'autre, il décline toute participation au conflit armé et déchire presque sa chemise sur la place publique, jurant qu'il n'y aura pas de conscription. Pour finir le plat, il donne aux Canadiens l'assurance qu'aucun sou ne sera dépensé pour régler les hostilités des étrangers. On dirait un cavalier qui tente d'enfourcher deux chevaux à la fois lancés dans une course folle.

Sur un fond de tiraillement au parlement canadien et d'affrontements imminents, la famille du juge O'Reilly regagna l'avenue Mont-Royal. Tous les membres du clan montréalais se montrèrent heureux de réintégrer leurs quartiers et plus particulièrement William. À cinq ans et grâce aux pressions de son père, il n'aurait pas besoin d'atteindre l'âge de six ans avant d'user ses culottes sur les bancs d'école. La directrice du couvent des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie paraissait contente de recevoir le fils d'un magistrat de la Cour supérieure. L'enfant fit bonne impression et après une courte entrevue, la religieuse déduisit que le petit semblait même plus intelligent que la moyenne. Toutefois, elle servit un avertissement à la mère.

— Je le prends en première année, mais si je vois qu'il éprouve de la difficulté à suivre la cadence, je vous le retourne. À cinq ans, ils sont encore des bébés.

En contrepartie, la supérieure calculait qu'il serait avantageux pour son couvent de recevoir en ses murs le fils

d'un notable. Ainsi, après une courte visite des lieux, Marie-Claire sortit de l'établissement d'enseignement les bras chargés de pantalons, de chemisettes et de blazers, soit de quoi habiller William pour une année complète. Remettant à plus tard ses œuvres sociales, Marie-Claire obligea la jeune recrue à une séance d'essayage. Vêtu de son caleçon et de sa camisole, William se plia de bonne grâce aux directives de sa mère. Il avait hâte de rentrer au couvent pour apprendre à lire, à compter, mais aussi pour s'amuser avec les autres enfants. Ici, aucun ami ne venait jouer avec lui. Difficile de rencontrer de nouveaux compagnons quand on ne peut sortir que sous l'étroite surveillance de Yvonne. Au pensionnat, les religieuses obligeaient tous les gamins à porter l'uniforme. William délaisserait donc les pantalons courts au profit des longs. Quelle joie ! Depuis un bout de temps, il désirait mener l'existence des plus âgés et la chance lui en était fournie par le biais du couvent. Si sa vie d'homme devait commencer par l'enseignement des petites sœurs, alors, allons-y ! L'internat aurait au moins une qualité, celle de tenir Yvonne et sa mère à bonne distance.

Marie-Claire se montrait triste au moment de laisser partir son fils. Elle avait l'impression de l'abandonner. Par contre, elle éprouvait une mince consolation : on disait les religieuses plus douces avec les jeunes enfants que les communautés masculines. Dans trois jours, William entrerait au couvent et elle ne le reverrait qu'au long congé de la Toussaint et pourtant, l'école se trouvait à un jet de pierre de la maison familiale. Marie-Claire aurait bien gardé son petit bout d'homme dans ses jupons en dentelles, mais Martin avait insisté pour que son fils commence son

apprentissage scolaire dès maintenant. Il le savait intelligent et ne voulait pas que William perde une année. À son avis, les femmes le couvaient un peu trop. C'était un O'Reilly après tout. En ce qui concernait le pensionnat, le juge était demeuré intraitable, William devait sortir de sous les jupes de sa mère.

— Bonne Sainte-Anne, William, rentre ton ventre ! s'écria Marie-Claire en tentant de boutonner une culotte. Tu manges trop, mon homme !

— Mais c'est toi qui me forces à finir mon assiette.

Le jeune rouquin avait la répartie et le verbe faciles. On le prenait rarement au dépourvu. Le père y voyait là de la graine d'avocat. Souvent, sous prétexte de travailler dans ses dossiers, Martin amenait son fils avec lui et le traînait au palais de justice, laissant libre cours à ses fantaisies. Soumis à une surveillance minimale, William courait dans les grands corridors ou furetait dans le greffe, mais défense de poser la main sur les bureaux des employés. Si le garçon désirait visiter la cour, il devait s'adresser à son père. Il fallait voir ce petit bout d'homme occuper le trône paternel, allonger ses bras jusqu'à toucher les accoudoirs et prononcer un jugement. William se montrait dur en matière de sentence : tout le monde en prison.

Martin avait délibérément choisi le couvent des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie parce qu'en principe, une communauté féminine lui semblait plus adaptée aux jeunes enfants. Le père avait gardé un bon souvenir de son passage à la crèche où des religieuses avaient pris soin de lui. Par contre, il lui répugnait d'envoyer son petit William chez les frères. Aussi excellents soient-ils, il ne leur faisait plus confiance. Sa mauvaise expérience avec l'abbé Dubois

refaisait surface depuis que son fils avait atteint l'âge d'étudier.

Maintenant, plus libre de son temps, Marie-Claire se proposait d'augmenter sa présence auprès des démunis. Elle donnait également quelques heures à la Croix-Rouge, où on ne parlait que du conflit armé. Non seulement on en discutait, mais on s'y préparait activement.



1^{er} septembre 1939

Malgré ses cinq ans, William se rappellerait toujours la journée de sa rentrée au couvent. Ce matin-là, la belle main gantée de sa mère avait pris la sienne et l'avait mené jusque dans la cour de récréation de l'école des sœurs. L'endroit grouillait d'enfants qui criaient joyeusement et couraient un peu partout. Un rapide bisou sur la joue de sa maman et, hop, au jeu ! Heureux de se revoir, les grands s'aggloméraient déjà en un cercle informe, tandis que les petits, plantés comme des statues de sel, attendaient qu'un autre nouveau, également en manque d'amis, se joigne à lui. Sans un ultime regard pour celle qui l'avait mis au monde, le futur écolier venait de se perdre dans la foule de pantalons gris et de blazers bleu marine. Marie-Claire resta quelques minutes accrochée à la clôture maillée, tentant de retrouver les cheveux roux de William. Son cœur de mère versa bien quelques larmes sur le départ de son dernier né, mais cela voulait également dire qu'elle vieillissait et n'était plus tout à fait une jeune fille. Elle n'en demeurait pas moins une femme séduisante.

Maintenant, à cinq ans, le petit bonhomme abordait

le début de sa formation qui le propulserait vers sa vie d'adulte. Fini les jeux de sa prime jeunesse, le partage avec Grace ou encore l'insouciance propre à son âge. Marie-Claire ne s'inquiétait pas outre mesure pour William, car l'école choisie possédait une excellente réputation. Le juge n'aurait jamais accepté que son héritier fasse ses classes dans un établissement médiocre. Non, Marie-Claire savait son fils en sécurité, mais c'était là la véritable coupure du cordon ombilical. Elle avait fait son bout de chemin pour faire évoluer son cher William, à d'autres de poursuivre...

Afin d'éviter de se morfondre toute seule dans son château rose, Grace ne demandant plus de soins immédiats, Marie-Claire décida d'aller passer une heure ou deux au local de la Croix-Rouge. Elle estimait que ses actions porteraient davantage de fruits que son militantisme auprès des suffragettes. Depuis qu'elle avait espacé sa relation avec Idola Saint-Jean, à la grande déception de cette dernière, Marie-Claire cherchait une cause philanthropique qui la satisferait. Ainsi, elle avait choisi la Société canadienne de la Croix-Rouge, ce que le juge reçut comme une excellente nouvelle, préférant que son épouse côtoie des dames de qualité plutôt que des femmes féministes brandissant des pancartes.

L'organisation internationale apolitique à vocation humanitaire affichait une bonne réputation et, en ces temps d'affrontements imminents, le manque de bénévoles se faisait cruellement sentir. Continuellement en recrutement de forces vives, la puissante association ne demandait pas mieux que de former des femmes pouvant donner quelques heures à leur patrie.

Déjà l'Europe se préparait à un conflit armé. Les plus âgés, dont les poilus de la guerre de 14-18, ceux-là mêmes qui avaient réussi à sortir vivants du borbier des tranchées et résisté aux attaques allemandes, pleuraient à chaudes larmes quand ils comprirent qu'on s'apprêtait à récidiver. Ici, en cette terre d'Amérique, les Canadiens-français étaient trop loin de la mère patrie pour se sentir menacés et pas très enclins à défendre les Anglais qui les avaient battus sur les plaines d'Abraham ou encore porter secours à cette France qui les avait abandonnés. Quoi qu'en pensent les anglophones ou les francophones du Québec, il devenait de plus en plus évident que le Canada entrerait dans la mêlée. Nullement affranchi du joug de l'Angleterre et en tant que membre du Commonwealth, Mackenzie King se devait de répondre positivement à son homologue. Restait à savoir si le premier ministre tiendrait parole et n'imposerait pas la conscription.

Marie-Claire offrit à la Croix-Rouge les heures libres dont elle disposait. Une simple entrevue avec la directrice la propulsa dans un atelier où des dames déchiraient de larges pièces de tissu. Dès que les bénévoles virent cette élégante pénétrer dans leur local, le silence se fit et tous les regards se tournèrent vers elle. Après que Marie-Claire fut présentée par la responsable, une volontaire invita la nouvelle arrivée à s'installer à côté d'elle. Rapidement, elle se chargea de lui expliquer en quoi consistait le travail.

— Même si actuellement aucun de nos gars ne requiert de soins, nous nous préparons activement. Voici des draps que les ménagères nous donnent ou que le guenillou met de côté pour nous. Nous en vérifions la propreté, enlevons les parties abîmées ou trop élimées, puis déchirons ce qui

reste en fines lisières. Présentement, nous enroulons des laizes de deux pouces.

Entraînée au travail manuel dès son enfance, Marie-Claire saisit un des longs rubans blancs et, sur les conseils de sa compagne, commença à façonner des rouleaux bien serrés, réservant les deux derniers pouces, qu'elle déchirait en deux et qui servait à attacher le bandage. L'activité simple et routinière permettait aux dames d'échanger entre elles. Il y avait là quelques épouses de notables ainsi que de braves mères de famille qui, la peur collée au ventre de voir partir leurs fils, œuvraient dans les ateliers de la Croix-Rouge.

En rentrant à la maison, Marie-Claire éprouva un immense besoin de silence et trouva refuge dans la lecture. Souvent distraite, elle levait les yeux de son livre. Sa pensée retrouvait son petit William. Comment se débrouillait-il en cette première journée d'école ? Puis la jeune femme replongeait au cœur de l'action littéraire pour se déconcentrer une fois de plus. Depuis quelques jours, Marie-Claire démontrait une émotivité à fleur de peau et une sensibilité accrue. Quelque chose la dérangeait. Était-ce le fait que son bébé de cinq ans soit déjà parti de la maison ou l'ambiance morose régnant à la Croix-Rouge qui la perturbait ? Marie-Claire essayait de réfléchir et de se détendre, mais son esprit repoussait toute considération. Pour arriver à ses fins, la jeune femme se dirigea vers le petit meuble du salon où Martin gardait sa provision de spiritueux. Elle n'avait jamais bu, mais aujourd'hui, elle misait sur les vertus relaxantes du cognac, vertus si souvent vantées par le juge lui-même. Lorsqu'elle aperçut le nombre de bouteilles en réserve, elle se demanda si Martin n'était pas un peu trop porté sur l'alcool. Allongeant le bras, elle saisit une carafe par le col, prit un des verres

finement ciselé et se versa une bonne rasade du liquide ambré. La riche couleur de l'eau-de-vie, passant à travers les délicates entailles, accentuait la beauté du cristal de Bohême. À la première gorgée, Marie-Claire faillit s'étouffer. On aurait dit qu'entre son estomac et son nez s'ouvrait un couloir secret par lequel les vapeurs d'alcool remontaient. La seconde lampée fut avalée d'un trait et s'avéra tout aussi râpeuse. Maintenant, elle se déclara prête à retourner aux muses de monsieur Honoré de Balzac. Après quelques moments, le cognac commença à faire son effet. L'esprit un peu trouble, la lectrice n'arrivait pas à se concentrer sur le roman qu'elle tenait d'une main molle. Fatiguée de ne rien comprendre à l'enfilade de lettres qui ne cessaient de bouger sous ses yeux, elle ouvrit la radio. Écouter la musique lui demanderait moins d'effort et s'avérerait tout aussi efficace. Il paraît que ça détend, tenta-t-elle de se persuader. Dépasant le degré de relâchement désiré, elle commençait même à devenir grise. Grise, ce terme la porta à rire. Grand mal lui en prit, car c'est au moment où elle s'esclaffait que le juge fit son entrée. Cette fois, il n'y avait pas matière à rigoler. On venait d'annoncer à la radio que l'Allemagne avait envahi la Pologne. Les mots avaient retenti comme un glas dans les oreilles des auditeurs de Radio-Canada.

— Marie-Claire ! Marie-Claire ! Mais où es-tu, bon dieu ?
Martin entendit un faible : « Ici »

— L'Allemagne vient de s'emparer de la Pologne !
Mais que fais-tu ? Mais tu as bu ma grande foi du bon Dieu ?
déclara-t-il en voyant sa femme.

— Juste pour me détendre un peu. Je me sentais comme une bombe à retardement, mais maintenant, tout va pour le mieux. Tu as dit ?

Le juge avait peine à répéter la phrase qui emporterait

le monde dans un bain de sang. Les doigts soudés aux boutons de la radio, Martin cherchait à confirmer la nouvelle, mesurant du même coup l'ampleur de la catastrophe. Au moment de la guerre 1914-1918, il était trop jeune pour comprendre l'enjeu du conflit, mais aujourd'hui, près de vingt-cinq ans plus tard, il saisissait le sens du mot guerre. Marie-Claire arriva à l'instant où l'annonceur de Radio-Canada, d'une voix grave et contenue, répétait pour la énième fois la courte phrase traduisant à elle seule un cahot indescriptible :

— L'Allemagne vient d'envahir la Pologne.

Les jambes molles, Marie-Claire se laissa tomber dans le fauteuil près d'elle. Dégrisée d'un coup sec, son regard affolé rencontra celui du juge. Peu de mots étaient nécessaires pour broser un tableau de la crainte et de la terreur que cette déclaration engendrait. Un gouffre d'incertitude s'ouvrait devant eux, gommant tous les projets à venir.



Au couvent des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, la consternation était à son comble. Bien sûr, entre elles, les religieuses avaient évoqué la possibilité d'une guerre, mais sans plus. Ce n'était pas là affaire de nonnes. Mais aujourd'hui, l'Allemagne attaquait un autre pays et s'en prenait plus particulièrement aux descendants d'Abraham, voilà qui dépassait le bon entendement. Jésus n'était-il pas juif ? Pour elles, c'était comme si on renouvelait la crucifixion. Le coup de fouet fut terrible. La supérieure invita ses subalternes à prier pour que le Seigneur éclaire les artisans de cette guerre et que les souffrances de ceux qui verseraient leur sang soient abrégées. Le temps

était venu pour le Ciel de déployer ses armées d'anges gardiens afin qu'ils couvrent leurs protégés de leurs ailes. Les religieuses ne pouvaient faire plus. Et les cent vingt-cinq élèves ? La responsable était-elle en droit de les tenir dans l'ignorance ?

Le lendemain, les internes et les externes furent rassemblés dans la grande salle. C'était là un moment historique et valait mieux annoncer la nouvelle prudemment pour ne pas choquer les écoliers. Pédagogue avant tout, sœur du Saint-Sacrement avait fait installer une énorme carte géographique murale afin de situer le conflit.

— Mes enfants, commença la directrice, je vous ai réunis ici pour vous expliquer ce qui se passe actuellement en Europe. Certains d'entre vous en ont peut-être entendu parler par vos parents.

Sortant une longue baguette de bois, la religieuse pointa l'Allemagne et insista sur les territoires limitrophes.

— Hier, sans prévenir, l'Allemagne a fait entrer ses troupes armées en Pologne, le pays voisin. Certains d'entre vous possèdent des soldats de plomb et il vous est sûrement arrivé que vos petits militaires avancent jusque sur le terrain de votre compagnon de jeu. Voici donc ce qui se passe actuellement en Europe. Comme vous le voyez sur la mappemonde, nous habitons très loin et il y a peu de chance que nous soyons attaqués. Par conséquent, nous sommes protégés. Je laisserai la carte géographique dans la salle où vous pourrez la consulter au besoin. Lorsque nous recevrons des nouvelles importantes de la zone de bataille ou des faits concernant notre pays, je vous en ferai part et nous pourrons vérifier les événements sur la carte du monde. Maintenant, veuillez regagner vos classes en ordre parfait.

Déjà les titulaires se levèrent et commencèrent à former les rangs. D'un coup de claquoir, les élèves de sœur Sainte-Odile se placèrent deux par deux formant ainsi une courte chenille. William avançait lentement à la suite des autres, traînant à côté de lui un enfant blond affublé d'épaisses lunettes. Déjà, on l'avait surnommé « les barniques. » Au bout de quelques minutes, les petits de première année pénétraient dans leur classe. Chacun reprenait la place indiquée la veille par la minuscule enseignante. Leur installation se fit bruyamment, s'accompagnant du concert de sièges qu'on abaisse en le laissant tomber. Dès son entrée, William avait pris sa titulaire en affection, car sous son costume austère et la cornette rigide qui lui mangeait la moitié de la face, la petite religieuse ressemblait étrangement à Grace. Les pupitres à deux, dont le banc était accolé au bureau suivant, furent rapidement occupés par les élèves. Même ici, William gardait encore comme voisin le dénommé Barnique qui, en plus de son handicap visuel, démontrait une agitation difficile à contrôler.

Après le court discours prononcé par la directrice, sœur Sainte-Odile trouva opportun de revenir sur le sujet de la guerre, histoire de savoir ce que les enfants avaient retenu des explications et que des peurs inutiles ne subsistent pas dans la tête des petits. L'institutrice y allait d'une série de questions et, à tour de rôle, les mains se levaient pour répondre. Lorsque vint le tour de William O'Reilly de commenter les faits, au lieu d'exprimer son opinion comme les autres bambins, il souleva plutôt une interrogation qui le turlupinait depuis l'annonce de la supérieure.

— Je voudrais savoir si l'Irlande fait partie de ce conflit ?

Prise au dépourvu, sœur Sainte-Odile ignorait quels pays étaient visés.

— Si on se fie à ce qu’a dit sœur du Saint-Sacrement, l’Allemagne a enclenché le combat, n’est-ce pas ? Maintenant, regardons sur la carte où se situe l’Irlande. Vous voyez, ce grand pays à six côtés, c’est la France, et ici, au nord, nous traversons un bras de mer qu’on appelle la Manche, puis nous apercevons l’Irlande, l’Écosse et l’Angleterre. En fait ce sont des îles. Il n’y a donc pas de danger.

Rassuré, William continua à suivre l’enseignement de son institutrice. Dans quelques jours, il commencerait à écrire l’alphabet. Pour ce moment, il réservait une autre surprise à la petite religieuse. En effet, lorsque les enfants O’Reilly se réunissaient dans le lit de Grace, sous le regard bienveillant de Yvonne, Camélia agissait comme une véritable maîtresse d’école, apprenant à son frère et à sa sœur la base de la lecture.



Lewis dessinait un bottillon pour dame quand il entendit la terrible nouvelle. D’abord, il n’y crut pas, puis devant l’évidence, un long frisson parcourut sa colonne vertébrale. Délaissant sa création, il se rendit à la fenêtre en jurant et en traitant les Allemands de maudits pourris et de sales boches. Les hommes n’avaient-ils pas assez souffert lors de la guerre de 14-18 ? La terre valait-elle plus que le sang versé dans ses sillons ? Lewis n’en revenait pas. Il avait de la famille en Irlande, qu’adviendrait-il d’eux ? Pour l’instant, il était trop tôt pour s’inquiéter, mais si le conflit perdurait ? Par cet acte, Hitler ne visait pas seulement la Pologne. Après, ce serait le tour de la Rhénanie, de la Tchécoslovaquie, de l’Autriche et quoi encore ? Dieu seul savait où s’arrêterait sa folie meurtrière. Et pour la

première fois depuis son départ forcé de l'Irlande, Lewis éprouva le mal du pays et le besoin de protéger les siens.

Deux jours plus tard, soit le trois septembre, les grandes puissances telles que la France, le Royaume-Uni et leurs empires respectifs entrèrent officiellement en guerre. Le 10 septembre suivant, le Canada, démontrant sa filiation à l'Angleterre et au Commonwealth, se lançait dans la mêlée. Le temps des belles paroles et des traités bafoués étaient terminés. Cette fois, Lewis s'obligea à réagir. Il ne pouvait pas rester ici bien à l'abri dans sa petite cordonnerie, à gueuler comme un putois. Assis entre deux chaises, sa loyauté partagée entre deux pays, Lewis décida de s'enrôler. Sans dire un mot à personne, se considérant sans attache, sans famille à soutenir et sans femme à combler de son amour, il passa au bureau de recrutement. Comme beaucoup de Canadiens anglophones, il répondait à l'appel patriotique du premier ministre Mackenzie King.

Lewis avait beaucoup changé depuis son arrivée au Québec. Dépourvu de conscience sociale, ne s'occupant que de sa petite personne, survivant grâce aux rapineries de toutes sortes, choisissant la voie d'évitement, il n'avait jamais atteint le bon port. Mais depuis que Martin l'avait tiré d'un mauvais pas, il filait droit. En vivant à la campagne, il s'était éloigné volontairement de la mafia irlandaise et de Griffintown.

C'est ainsi qu'après être passé au district militaire n° 4 de Montréal et avoir revêtu un uniforme kaki, Lewis se présenta chez l'Irlandais. Ses cheveux roux juraient avec le brun vert de sa tenue de troufion. Lorsqu'Elwin le vit apparaître déguisé en soldat, il ne put se retenir de lui poser une question :

— Tu es au courant que tu peux perdre la vie, attifé comme un bouffon ?

— Je le sais, répliqua Lewis, mais je dois bien ça au pays qui m'a accueilli. De toute façon, ce n'est pas demain la veille que je me retrouverai sur un champ de bataille. Il faut d'abord que j'apprenne une foule de choses inutiles comme marcher au pas, répondre « *Yes sir* », faire mon lit au carré, éviter la corvée de patates... et tirer sur le gars d'en face.

— Ça m'a l'air pas mal intéressant, les forces armées, ironisa Elwin.

— J'ai choisi d'intégrer le rang des Fusiliers du Mont-Royal. Après un premier séjour à Valcartier et quatre mois passés en Islande, je serai envoyé en Angleterre jusqu'en août 1942, supposément apte à constituer un des nombreux bataillons de réserve. Sur place, je recevrai un entraînement intensif sur le maniement du fusil. Alors, tu vois, je suis en sécurité pour un bon moment.

Elwin regrettait que le fils de Mary en soit venu là, à combattre pour ceux qui, jadis et encore aujourd'hui, avaient déclenché des troubles religieux en Irlande. Quoiqu'il en soit, Lewis ne s'était pas rendu chez Elwin pour obtenir un cautionnement moral, mais pour lui dire adieu. Demain, celui qui s'était déguisé en soldat prendrait le train pour Valcartier. Avant de quitter la région, il se devait de laisser son commerce et ses affaires personnelles en ordre. Certain de revenir au pays après avoir mis les Allemands au pas, le cordonnier serait heureux de réintégrer sa boutique et il voulait éviter toute mauvaise surprise. Pour cette raison, il pensait demander à Thomas d'y jeter un coup d'œil de temps à autre. Il se proposait également d'aller saluer le nouveau pasteur et de lui quêter une bénédiction, au cas où...

Eugène Durocher ayant rendu l'âme il y a trois ans, le diocèse de Saint-Hyacinthe avait dépêché dans la paroisse Saint-Mathieu un prêtre aguerri, capable de mener la petite communauté chrétienne d'une main ferme. Ayant toujours en mémoire les attouchements sexuels subis par le jeune Martin O'Reilly, l'évêque s'assura d'une vigilance constante de la part du responsable de la bonne conduite de ses ouailles.

En apercevant l'uniforme de Lewis, le religieux accueillit chaleureusement ce fils qui allait combattre pour la patrie.

— Monsieur le curé, je viens vous demander de me bénir, mais avant tout, je désirerais faire une confession générale. Je ne fréquente pas régulièrement l'église et les sacrements, mais je n'en demeure pas moins un croyant.

— Dans ce cas, veuillez me suivre, articula Laurent Latreille. Je vois que vous vous apprêtez à regagner Valcartier. Ce don de votre personne vous honore. Le Canada a besoin de jeunes hommes comme vous, prêts à mourir pour le pays.

— Voilà le hic, lança Lewis, je n'ai pas l'intention de paraître devant Dieu de sitôt, mais plutôt de revenir vivant, auquel cas, vous pourrez chanter une messe d'Action de grâce pour moi au lieu d'un *libera*. Mais avant tout, il me faut partir.

— Vous avez parfaitement raison, continua le remplaçant de Dieu en plaçant une étole violette autour de son cou décharné.

Puis il prit son fauteuil et le retourna de manière à se trouver en face de Lewis.

— Bénissez-moi, mon père, commença Lewis en retrouvant les mots de la prière. Il y a très longtemps que je ne me suis confessé. Il y a bientôt dix ans, j'ai quitté

l'Irlande en catastrophe après avoir accidentellement tué une femme. Fuyant les policiers de Cork, je me suis caché sur un bateau, si bien que je me suis réveillé à Montréal sans avoir été puni pour cette action irréfléchie. Dès mon arrivée, j'ai tenté de travailler comme débardeur, mais comme vous voyez, je n'ai pas le physique de l'emploi, sans compter que je ne comprenais rien à la langue française. J'ai donc vécu de vols et d'entourloupes, frayant avec la mafia irlandaise, ce qui m'a valu une accusation pour un meurtre au deuxième degré dont je n'étais pas coupable. Encore une fois, j'ai été innocenté et j'ai évité la tôle de justesse, grâce à l'habileté de mon frère qui était un avocat aguerri. Avant de prendre le bateau pour les vieux pays et risquer ma vie sur les champs de bataille, j'aimerais que vous effaciez mon tableau noir. Peut-être que seule une mort héroïque pourrait laver pareilles fautes, mais je gage davantage sur un bon curé qui communique directement avec le Ciel.

Le prêtre n'avait jamais recueilli semblable confession. Il était habitué d'entendre des péchés véniels, comme la pratique du sexe en solitaire, la tromperie, la médisance, la convoitise de la femme d'un autre, des mensonges, mais un meurtre, jamais. Il n'eut pas le loisir de réfléchir *ad vitam æternam*, parce que le pénitent attendait. Ces actes devaient peser lourdement sur sa conscience, car depuis le temps, il ne s'en était pas tout à fait accommodé. Mais voilà qu'au moment de partir pour la guerre, il avait certainement envisagé la possibilité de tomber sous les bombes ennemies et son comportement passé revenait comme une déferlante. Le cordonnier devait éprouver un immense besoin de se soulager. Le serviteur de Dieu se devait d'agir

comme s'il se retrouvait devant un mourant et l'absoudre de ses fautes pour qu'il puisse obtenir la vie éternelle. Laurent Latreille mit un terme à l'humiliante confession et, en traçant un large signe de croix, prononça les paroles lavant Lewis de tous ses manquements à la loi divine.

— Vous êtes pardonné, mon fils. L'engagement que vous venez de prendre envers la société vaut largement la peine que je pourrais vous imposer. Allez en paix, ne péchez plus et revenez en vie.

— Ne craignez pas, monsieur le curé, j'ai l'intention de vendre ma peau à fort prix.

Le lendemain matin, le soldat Lonergan sautait dans le train pour Valcartier. Sur le quai de la gare, la famille O'Reilly, à l'exception de Martin, tentait de garder dans leur cœur l'image du rouquin à qui le kaki ne convenait pas.



Le juge O'Reilly siégeait sur une affaire de mœurs lorsque son demi-frère quitta le pays pour la guerre. Il s'était profondément attaché à cette espèce de feu-follet qui s'était amendé au cours des années, rachetant ses erreurs par une conduite quasi irréprochable à la campagne. Le soldat lui avait adressé une lettre avant de prendre le train, remerciant son aîné de faire partie de sa vie.

— Cet innocent est-il en train de rédiger son acte de décès ? s'inquiéta Martin.

Marie-Claire regrettait de ne pas avoir embrassé celui qui partait pour le front. Grace et Camélia comprenaient peu de choses à cette guerre qui leur volait un oncle. Elles espéraient que ce conflit se termine au plus vite et qu'on

ramène au pays celui qui avait toujours une histoire abracadabrante à leur raconter.

— De grâce, déclara Martin en sermonnant sa femme et ses jumelles, ne vous faites pas du mauvais sang tout de suite, Lewis a du rebond.

Le dimanche au couvent, de deux à quatre heures de l'après-midi, les pensionnaires des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de Marie avaient droit de visite. La famille de William exerçait cette prérogative toutes les deux semaines. Le juge insistait pour que son fils apprivoise la solitude et la crainte de l'abandon. À chaque sortie, les parents O'Reilly prenaient connaissance des notes de leur rejeton. En dépit de la tiédeur affichée par la supérieure au moment de l'admission de William, l'élève se disputait pour le premier rang avec Léon Lebrun, le chouchou attitré de la titulaire. Martin se félicitait de son entreprise et d'avoir tenu tête à Marie-Claire. S'il avait baissé les bras, à l'heure actuelle, William se trouverait encore sous les jupons de sa mère et de sa nounou.

— Tu vois, ma femme, je te l'avais bien dit que cet enfant ne nous décevrait pas.

Marie-Claire acquiesçait légèrement, concluant de cette observation que les jumelles devaient grandement désappointer son mari. Pourtant, jusqu'au jour où Grace a manqué de surveillance, les filles se montraient aussi intelligentes que leur frère, mais malheureusement, l'accident de Grace avait tiré Camélia vers le bas. Regardant le jeune William sagement assis sur sa chaise de bois, les pieds ballants, Marie-Claire eut un mouvement d'humeur rapidement repéré par Martin. Qu'avait-elle à soupirer ? D'un commun accord, les parents de William gardèrent le secret sur le départ de Lewis. À cinq ans, on ne devrait pas se

préoccuper de la guerre, c'était là affaire d'adultes. Pourtant, en Europe, le conflit obligeait les femmes, les enfants, ainsi que les vieillards à ne pas fermer les yeux et à se tenir debout. Tous étaient réunis par la même souffrance. Des gens démembrés, éviscérés ou le crâne éclaté mouraient tous les jours dans les rues étroites autant que sur la place publique devant une population civile horrifiée. C'était là les dommages collatéraux causés par l'action des bombes aveugles. Alors, Martin préférait taire les détails lus dans La Presse et économiser la description de cette misère à ceux qui vivaient ici sur ce nouveau continent.

Et puis, un de ces dimanches semblables aux précédents, après avoir reçu une boîte de sucre à la crème en cadeau, William surprit grandement son père lorsqu'il entama la conversation sur la guerre, expliquant les mouvements de la Wehrmacht ainsi que la position des alliés. Questionné par un Martin interloqué, l'enfant précisa que les religieuses utilisaient une grande carte géographique et, que chaque jour, les élèves avançaient des chars d'assaut ou des bateaux de papiers glissants sur des ficelles vers les lieux d'affrontements. Par chance, la petite sœur ne rajoutait à ces déplacements aucune autre dimension morbide, comme les dommages causés, pas plus que les atrocités commises au nom de la pureté de la race. L'enseignante avait trouvé dans ce conflit une excellente façon de montrer les réalités physiques et humaines d'une région et de les rendre plus vivantes.

Le long congé de Noël ramena William O'Reilly parmi les siens. Il était heureux de retrouver Grace et Camélia. Yvonne lui fit un accueil émouvant. Il fallait voir le petit

bonhomme courir et se jeter dans les bras largement ouverts. Incapable de retenir sa fougue, la nounou bécota son favori, lui prit la main et se retira dans la pouponnière afin de lui offrir un grand tour de berceaux. Cet enfant, il était un peu à elle, car depuis le premier jour, elle s'était occupée de lui, passant sans rechigner des nuits blanches à le veiller. Yvonne méritait le titre de deuxième maman.

La famille O'Reilly recevait peu de visite. À l'occasion, Martin invitait des confrères, mais aucun n'ignorait que dans le domaine de la justice, mieux valait espacer les fréquentations et les rencontres trop assidues. Marie-Claire fit preuve de jalousie. Elle aurait aimé prendre des nouvelles de sa fratrie, les accueillir dans son immense maison et, pourquoi pas, leur offrir un repas ? Il y avait si longtemps qu'elle les avait quittés qu'elle ne se rappelait presque plus leur visage. Mais comment les retrouver ? Chacun avait dû suivre sa route même si elle ne menait nulle part.

Comme chaque année, Martin et sa famille se rendaient chez l'Irlandais pour célébrer le Nouvel An. Tout le monde se faisait un devoir de demander la bénédiction au patriarche. L'homme faisait peu de discours, élevait la main et, d'un signe discret, récitait une courte prière afin que Dieu veille sur l'assistance et plus particulièrement sur ses fils. Mais cette année, il manquait quelqu'un. Elwin avait reçu une lettre, la dernière que Lewis lui avait adressée de Valcartier. Dans quelques jours, il partirait pour l'Angleterre. Le soldat Lonergan éprouvait un sentiment d'héroïsme et son contraire. Il avait hâte de traverser l'océan et à se sentir dans le feu de l'action, mais en même temps, il craignait de s'embarquer pour l'Europe. Une fois rendu en Angleterre, il projetait de prendre le transbordeur et de visiter Joe et Juliet Lonergan, ses parents adoptifs.

La famille O'Reilly s'installa donc devant une table bien garnie. Angélique cultivait son talent de cuisinière et présentait rarement les mêmes plats à ses invités. William avait demandé à sa grand-mère la permission d'être placé aux côtés du grand Irlandais. L'enfant voulait connaître les avantages d'être né en Irlande. Martin ne pouvait satisfaire sa curiosité et lui parler de l'Irlande pour la seule et bonne raison qu'il n'y avait jamais mis les pieds.

— Pose la question à ton grand-père, avait suggéré Martin. Je suis certain qu'il a plein d'histoires et d'anecdotes à raconter.

Déjà, les premiers contingents filaient vers le Royaume-Uni. Entassés les uns sur les autres dans la cale d'un paquebot peint en gris, des centaines de soldats priaient pour que Dieu les préserve de la noyade et de la rencontre des U-boats. Le navire réquisitionné par l'armée se dirigeait au cœur de la tempête. À peine avait-il dépassé la pointe de Terre-Neuve que des vents latéraux se mirent à malmener le bateau. Sans aucune terre pour les protéger ou les abriter, le capitaine n'avait qu'un choix : foncer droit devant, tout en tentant de garder le cap, et espérer passer au travers. La nuit noire ne lui facilitait pas la tâche si bien que le responsable du navire interrogeait continuellement ses instruments de pilotage. À l'étage inférieur, des dizaines d'hommes repliés sur eux-mêmes essayaient de résister au mal de mer. Les vagues fouettaient inlassablement les flancs du Georges IV, tandis que le sifflement incessant du vent accompagnait les trombes d'eau déversées par les déferlantes et par le ciel, rendant l'atmosphère encore plus lugubre. On aurait juré un bateau fantôme ne répondant à aucun plan de navigation. Malgré un océan complètement déchaîné et une météo exécrable, le capitaine ne ralentissait pas la marche des moteurs et le navire essuyait les unes après les autres les rebuffades de l'Atlantique. À cette heure, les côtes du

Canada se trouvaient trop loin en arrière et celles de l'Islande trop loin en avant pour tenter quoi que ce soit d'autre. Suivant son instinct de navigateur, l'homme lançait le paquebot dans la tourmente en se demandant s'il avançait réellement, car chaque creux de vague lui faisait perdre une partie du terrain gagné. Il devait oublier la masse humaine qui, enfermée dans la cale, se vomissait les tripes. Mieux valait ne pas traîner dans les eaux de l'Atlantique ce soir, car aucun navire ne pouvait se prétendre à l'abri d'un croiseur, d'un sous-marin.

Lewis n'en pouvait tout simplement plus. Propulsé contre les parois du bateau, il tentait vainement de garder les deux fesses en contact avec le fond de la cale du George IV. Il s'accrochait à ses compagnons d'infortune dans le but de contrer la prochaine vague qui les projetterait contre la cloison interne. Peut-être que soudés les uns aux autres, ils offriraient une plus grande résistance et réussiraient à se maintenir dans une position relativement normale ? Mais il y avait toujours un ou deux gars pour briser la chaîne humaine. La nausée et les vomissements eurent raison des plans échafaudés. Heureusement, le soldat Lonergan était épargné des violents rejets qui vous vident un estomac en moins de deux. Pour la première fois depuis le début de son entraînement, Lewis se posait de sérieuses questions. Que faisait-il dans cette galère ? Son intention première de mettre les Allemands hors d'état de nuire s'effritait. Lorsqu'il regardait ce qu'il advenait de ses pauvres compagnons, il doutait ; et le pire n'était pas encore au rendez-vous.

Au bout de six interminables jours, le Georges IV accosta dans le port de Reykjavik. Dans une discipline

relative, les Fusiliers Mont-Royal tentèrent de former une colonne et sortir de ce cercueil d'acier qui les avait rendus si malades. La première bouffée d'oxygène nordique fut d'un véritable réconfort, chacun inhalant l'air salin en fermant les yeux, oubliant presque la raison de leur voyage. Pas très loin du port, des baraquements militaires avaient été mis à la disposition des Canadiens. Pendant quatre mois, ces jeunes hommes, ignorants des dommages réels causés par la guerre, apprendront non seulement le maniement des armes, mais également le quotidien de la vie d'un soldat en sol ennemi.

Durant le transport en Islande, Lewis s'était fait un ami, un garçon sympathique originaire de Saint-Henri. Ce dernier n'en menait pas large et les nausées ainsi que l'inconfort l'avaient considérablement affaibli. Soutenu par Lewis, Henri Lacasse de Saint-Henri regagna immédiatement la couchette qu'on lui avait attribuée. D'un regard protecteur, le fils de Mary surveillait l'installation de son compagnon d'infortune. Le commandant du régiment accordait un temps de repos à ses troupes et, selon lui, il fallait en profiter. Demain, le vrai travail d'apprentissage commencerait.

Lorsque William sut que son oncle Lewis était parti à la guerre, il en éprouva une grande fierté. Tous les enfants de sa classe ainsi que sœur Sainte-Odile en furent informés. La petite religieuse exploita donc le départ du soldat Lonergan pour fouetter ses élèves. À la carte du monde, à proximité des bateaux et des avions de papier, s'ajouta le nom d'une personne connue. L'aventure s'avérerait encore plus enrichissante et plus vivante si William réussissait à dénicher une photo du protégé, de même que connaître ses déplacements en sol conquis. Sa leçon de géographie

achevée, sœur Sainte-Odile faisait prier les enfants afin que le Tout-Puissant garde en santé celui qui s'apprêtait à verser son sang pour la mère patrie ainsi que tous ses compagnons. L'institutrice poussa plus loin l'exercice et envoya un mot au papa de William, lui rappelant de filtrer les informations transmises à son garçon sur le sort de l'oncle Lewis. L'enseignante terminait sa lettre en remerciant à l'avance monsieur O'Reilly de son appui à l'éducation des jeunes Québécois.

Martin avait fortement réagi à la demande de la religieuse. Pour qui se prenait-elle pour s'insérer ainsi au sein de sa famille et statuer sur les renseignements utiles à divulguer au sujet de Lewis ? Il était le seul juge et seulement lui s'estimait apte à informer William. Et si Lewis couvrirait son unité de ridicule ? Il ne faudrait tout de même pas le transformer en héros pour les lubies d'une enseignante, aussi compétente fût-elle.

Au début, il y eut un peu de déception de la part de sœur Sainte-Odile lorsqu'elle apprit que son protégé vivotait sur une île située entre le glacial océan Arctique et l'océan Atlantique. Mais peu importe, elle avait besoin d'un glorieux et elle l'avait trouvé en la personne de Lewis Lonergan. Elle devait faire comprendre à ses jeunes élèves la nécessité d'accomplir son devoir envers la mère patrie. Ainsi le cordonnier entra dans la mémoire commune des enfants et chaque jour, trois « Notre Père » suivis de trois « Je vous salue Marie » lui étaient adressés.

Les soldats, volontairement isolés du reste de la population islandaise, faisaient de chaque permission un jour de fête. Les gars se rendaient en ville, visitaient les débits de boissons, prenaient un coup et évaluaient d'une main leste

la fermeté des cuisses des femmes, puis s'en retournaient à leur caserne, ronds comme des billes. Reykjavik, surnommée la Baie des fumées, était une cité dont la face était résolument tournée vers la mer. On y trouvait un port de pêche important, ainsi qu'une anse pouvant accueillir les gros navires. La population avait donc l'habitude de recevoir des malabars assoiffés. Ici, le vent arctique arrivait de loin et rien ne l'arrêtait dans sa folle progression, sauf cette terre rocheuse qui laissait échapper le feu sorti droit de ses entrailles et qu'on appelait Islande. Sans perdre de vitesse, le souffle glacé balayait l'île du nord au sud, pétrifiant tout sur son chemin. Accoutumés depuis leur naissance à se défendre contre cette température polaire, les Islandais prenaient la vie comme elle venait et si cela voulait dire résister à la tourmente durant des semaines, eh bien, ils s'organiseraient pour passer au travers, faisant fi des courants d'air célestes. Comment se faisait-il que cette importante information ne se soit pas connue des forces militaires canadiennes ? Le budget du corps de l'armée était-il aussi mince que les manteaux de laine dont étaient vêtus leurs soldats ? Habitué aux hivers canadiens, les hommes de troupe goûtèrent à la bise islandaise et aux sautes d'humeur d'Éole. Aucune comparaison ne pouvait être établie avec ce qu'ils connaissaient. Gainés dans des bottines de cuir devenues raides comme des quartiers de bois, leurs pieds rendus gourds par le froid leur donnaient une démarche saccadée. Les pauvres gars bourraient leurs chaussures de gazette pour isoler leurs ripatons du sol frigorifié.

— Heureusement que nous ne restons ici que quatre mois, lança Lewis à son compagnon. Je ne sais pas ce que je ferais pour avoir une bonne paire de bottines de feutre. Et dire que je suis cordonnier !

— Sirop de calmant de Jospinas ! glapit le dénommé Henri de Saint-Henri. J'ai bien plus peur de mourir gelé comme une crotte sur cette maudite île de roche que de crever sur le champ de bataille.

Et les gars sautaient sur place et se tapaient dans les mains afin de se réchauffer un peu, mais le lieutenant responsable de la section se montrait impitoyable. Peu importe la température extérieure, il avait un travail à faire, c'est-à-dire apprendre à ces jeunes soldats comment défendre chèrement leur peau et de quelle manière se protéger contre les obus à fragmentation dont les pièces meurtrières se dirigeaient dans toutes les directions.

Enfin vint le jour du départ vers l'Angleterre. Le moral des troupes remonta d'un cran et, même si les hommes savaient que certains d'entre eux ne reviendraient pas, au moins, la cause était noble. Les Fusiliers Mont-Royal furent invités à parfaire leur entraînement dans le pays de George VI. Lewis en avait assez d'assimiler des connaissances et ne cessait d'espérer le jour où il tiendrait les nazis à portée de sa mitraillette.

Dès sa première permission, Lewis sauta dans le premier traversier le menant à Dublin. Une envie irrépressible le poussait vers ses parents adoptifs. Sentait-il sa mort ? Du moins, il s'apprêtait à mettre sa vie en danger et il ressentait le besoin de revoir ceux qui lui avaient offert gîte et nourriture et lui avaient inculqué quelques valeurs sociales. Lorsqu'un vieil homme ouvrit la porte de la maison où il avait grandi, Lewis ne reconnut pas Joe Lonergan. Autrefois, son père adoptif affichait une carrure imposante, mais celui qui se tenait devant lui était amaigri et avait le dos courbé. Sur son crâne, quelques cheveux épars, complètement blanchis, cachaient mal les plaques de calvitie avancée. Habillé d'une veste déformée, d'un pantalon aux

genoux arrondis, le riche financier de Dublin ne ressemblait plus à celui que l'adolescent avait fui.

— Joe Lonergan ? demanda poliment Lewis.

Devant le signe de tête affirmatif, le troupier s'identifia.

Lewis ? s'étonna Joe.

Puis se tournant vers l'intérieur de la maison, l'homme cria :

— Juliet, Lewis est de retour !

Toutes récriminations envers Lewis étant oubliées depuis longtemps, Juliet arriva le plus rapidement qu'elle put.

— Lewis, comme je suis contente de te revoir !

Et devant le soldat poliment planté sur le tapis, elle ajouta :

— Mais voyons, Joe, fais-le entrer.

Celle qui autrefois affichait la prestance d'une duchesse invita le fils adoptif de son mari à passer au salon. Lorsqu'elle aperçut le jeune homme qui évaluait la propreté de ses bottines, Juliet déclara :

— Laisse faire, la bonne nettoiera lundi. Tes visites se font si rares qu'on ne se formalisera pas pour un peu de terre du pays.

Lewis pénétra dans la pièce qu'il avait tant détestée et qu'il avait fuie et, pour rajouter au ridicule, la femme qui l'avait tant déprécié s'attachait à ses pas, le suivant comme un toutou. Décidément, la vie était pleine de surprises, songea Lewis en souriant. Qui lui aurait dit qu'après l'existence un peu trop « olé olé » qu'il avait menée, il se retrouverait assis dans le beau salon de Juliet Lonergan avec ses bottes.

— Depuis quand es-tu au pays ? lui demanda Juliet pour meubler le silence et donner à son époux le temps de se choisir un siège.

— Le contingent militaire canadien vient tout juste d'arriver d'Islande.

Juliet réagit en ricanant, signe que la conversation ne l'intéressait déjà plus ou la dépassait. Elle laissa à son mari le soin de diriger les échanges verbaux, après tout, les hommes aimaient bien jaser entre eux. Mais avant qu'un des deux ne se lance dans un tête-à-tête improvisé, elle proposa à boire. Immédiatement, Lewis demanda une stout en souvenir du passé.

— Maintenant, dis-moi, comment vas-tu ? s'informa Joe. À ce que je vois, tu défends les couleurs du Canada.

— C'est exact, répondit Lewis. Je ne pouvais faire moins pour le pays qui m'a ouvert les bras et m'a permis de connaître ma véritable famille.

Joe avala de travers la gorgée qu'il venait de prendre.

— J'imagine que tu parles d'Elwin O'Reilly ?

— Certainement, je fais référence à Elwin, à Martin, à Thomas, ainsi qu'à leurs enfants.

— Peut-être ne te rappelles-tu pas que tu as également quatre frères ici, ainsi que des neveux et des nièces ?

— Ne craignez rien, je m'en souviens. J'ose penser qu'ils vivent bien, commenta Lewis. Pour ma part, je fais exactement le métier auquel vous m'aviez destiné. Je suis cordonnier et je gagne honorablement ma vie. Je possède une petite boutique sur la rue Richelieu à Belœil. De plus, je perfectionne mon art en créant des souliers et des bottillons qui sont vendus dans les grands commerces de Montréal.

— Bien, cela me rassure, conclut froidement Joe.

— Et vous, demanda le savetier, vous ne m'avez pas encore révélé le moindre secret.

— Actuellement, mon quotidien est surtout centré sur ma santé. L'an passé, à cette même date, j'ai fait une crise cardiaque qui m'a laissé presque invalide. Je suis resté de

longues semaines à l'hôpital et je n'ai pas tout à fait repris mon erre d'aller, mais je ne désespère pas.

La conversation aurait pu continuer un bon bout de temps, pourvu qu'elle demeurât dans le domaine superficiel de la maladie. Lewis comprit donc que peu de choses avaient changé et qu'il ne servait à rien de s'éterniser chez des gens artificiels et peu intéressés à parler des vrais sentiments qui les animaient. Le soldat aurait aimé échanger sur la vie difficile qu'il avait menée au sein de la famille Lonergan, que tous ses mauvais coups s'étaient inscrits comme autant de demandes de reconnaissance et d'amour, leur expliquer qu'il avait quitté l'Irlande en catastrophe après avoir accidentellement tué une femme. Puis il aurait mis du côté positif de la balance sa rencontre déterminante avec son demi-frère, l'avocat Martin O'Reilly, et finalement, la révélation des tristes faits entourant sa naissance. Mais aucune de ces phrases ne fut prononcée et après des formules de politesse toutes aussi éculées les unes que les autres, Lewis prit rapidement congé de ses parents adoptifs.

Prenant conscience que la journée était peu avancée, Lewis Lonergan en profita pour aller saluer quelques copains. Qui dit vieux amis, dit vieux vices. En se remémorant des bribes d'histoires parfois confuses et inexactes, les habitués du pub où il se rendait souvent pour se mouiller le gosier ingurgitèrent plusieurs pintes de blonde et de Guinness. Brasser des souvenirs donne soif et c'est complètement rond que le soldat Lonergan reprit le traversier et regagna la caserne. Le pas mal assuré et l'haleine fétide, Lewis retrouva sa couchette en tentant de faire le moins de bruit possible.

— Hé ! Lonergan ! cria Henri de Saint-Henri, ferme ton avaloire.

— Mais je n'ai rien dit. Tu rêves ou quoi ?

— Vos gueules, on veut dormir, rugit un autre.

Sur ces mots, Lewis se laissa tomber sur sa paille, n'aspirant plus qu'aux bras de Morphée. Le lendemain, le cordonnier voyait les choses différemment, si bien qu'on se chargea de l'éclairer et de lui rappeler certains faits. Ayant gardé son uniforme pour se coucher, il devint difficile pour le fêtard de retrouver une allure convenable. À l'appel du matin, d'une voix pâteuse, il répondit : « Présent ». Pour couronner le tout, lorsque le lieutenant cria : « Garde à vous », Lewis fut le dernier à se positionner.

— Lonergan, glapit l'officier, sortez du rang.

Lewis obéit instantanément comme on le lui avait appris et avança d'un pas en avant. Le jeune homme savait qu'un tel relâchement lui vaudrait un discours et une punition.

— Lonergan, corvée de chiottes !

— Yes, *sir* ! répondit Lewis en portant la main à son front.

Toute la journée, le soldat Lonergan récurait les toilettes en se remémorant par bribes certains faits de sa veillée d'hier avec ses anciens compagnons. Il ne voulait pas excuser son geste, mais la visite chez ses parents adoptifs l'avait mis en colère et propulsé des années en arrière. Les Lonergan n'avaient pas évolué. Ils avaient changé, oui ; vieilli, oui, mais rien de plus. Ils étaient restés les mêmes deux égoïstes qu'il avait connus durant son enfance.

Après avoir passé en revue la propreté des cabinets de toilette, le lieutenant Johnson lança :

— Dommage que je ne puisse vous garder à l'entretien des bécosses, Lonergan.

Depuis le début du conflit, un premier corps d'armée canadienne était cantonné dans le sud de l'Angleterre. De par la volonté du premier ministre libéral Mackenzie King et afin de montrer que le Canada n'était plus une colonie dépendant de Londres, le général en chef avait limité le mandat de ses contingents à défendre l'Angleterre. Pas question d'envoyer ses gars au front, pour le moment du moins. Mais le premier ministre avait aussi compris que son pays, qui peinait à sortir de la crise de 1929, tirerait des avantages importants d'une forte participation à la guerre. Ainsi, le 4 avril 1942, il fut décidé que le raid de Dieppe soit confié aux Canadiens. Une première mission fut donc établie sous le nom de *Rutter*. L'infanterie, soutenue par des commandos auxquels s'ajoutaient les nouveaux chars d'assaut de Churchill, avait pour affectation de s'emparer de la ville de Dieppe et de ses abords. Malheureusement, les services de renseignements anglais ignoraient tout de la formidable organisation de la défense allemande sur littoral français. Devant le refus cavalier de l'aviation et de la marine de participer à l'opération militaire, le commandant en chef des Fusiliers Mont-Royal demanda l'annulation ou du moins le report de l'expédition. Ses fantassins ne se lanceraient certainement pas à l'assaut des abruptes falaises de Dieppe sans des tirs de barrage suffisants.

Le 22 juin 1942, après un exercice concluant, Lord Mountbatten décida qu'une seconde tentative aurait lieu entre le 4 et le 9 juillet. Ainsi, dès le 3 juillet, des dizaines de contingents furent retirés de leurs positions anglaises et entassés dans des chalands pouvant contenir des dizaines de combattants. Dans les rangs, on chuchotait qu'on traverserait la Manche et qu'on se battrait contre les

Allemands. L'opération *Jubilee* sous les ordres du général Roberts débiterait. Avant de quitter l'Angleterre, le lieutenant sortit une carte géographique et écrasa son doigt sur une plage située en France.

— Vous allez à Dieppe.

Le mauvais temps sévissant, et après avoir tourné en rond durant deux jours sur la mer, on ramena les soldats à leur point de départ sans avoir tiré le moindre coup de feu. À ce moment, chacun d'eux reçut l'instruction de garder le silence absolu au sujet de ce raid avorté. Puis les hommes brisèrent les rangs et se dirigèrent d'un pas pesant vers leur caserne. Trempés comme des lavettes et malades comme des chiens, les pauvres bougres ne rajoutèrent pas un mot. Contents d'être encore de ce monde, ils s'envoyèrent derrière la cravate un bol de soupe aux pois qui avait tout au plus le mérite d'être chaude. Pour la première fois depuis trois jours, ils se permirent de dormir profondément.

Le 18 août au soir, les troupes canadiennes reçurent l'ordre de monter à bord des chalands et s'engagèrent à nouveau à l'assaut de Dieppe en espérant que le scénario catastrophique du 3 juillet dernier ne se reproduirait pas. Pour une seconde fois, Lewis se trouvait du nombre. Mais à cause des multiples reports, l'aventure avait perdu de son piquant et l'inquiétude commençait à gagner les bataillons. Entassés comme des sardines dans des yachts en bois, plus de six mille soldats, promus marins d'un jour, incertains et craintifs, se laissaient balloter par les vagues. La peur des hommes était palpable. Certains adressaient une dernière prière à leur Créateur, d'autres jetaient un ultime regard sur la photo de l'être aimé, tandis que la plupart tentaient de se préparer mentalement au débarquement, se forgeant

une image à partir des exercices enseignés. Mais chose certaine, dans ces coquilles de noix les fanfaronnades n'avaient pas leur place. Tous ignoraient que les schleus campés sur les falaises de Dieppe avaient choisi cette même date, soit le 19 août 1942, comme étant excellente pour un éventuel raid.

253 navires, avançant prudemment dans l'obscurité, traversèrent sans encombre la Manche, malgré les engins explosifs immergés par les bateaux allemands et au mépris des radars qui balayaient les profondeurs. Ignorant que les ennemis les accueilleraient avec des chars d'assaut et des mitraillettes, les instances militaires canadiennes et anglaises avaient décidé de faire accoster les péniches sur les plages de Dieppe. À quelques pieds des plages de galets, les barges déversaient une première vague de fusiliers qui, il y a une minute, étaient encore à l'abri du tir allemand. En courant hors des embarcations, les hommes sautèrent à l'eau et, sous le feu nourri des Allemands, prirent la grève d'assaut. L'engagement devenait inévitable. Presque instantanément, on vit rougir la mer sur une épaisseur de trois à quatre pieds. Le sang des Fusiliers Mont-Royal se mêlait à l'eau salée. Un à un, toutes portes ouvertes, les esquifs laissaient sortir des centaines de combattants, les jetant à coup sûr dans la gueule du loup. Selon un plan d'attaque en conformité avec les enseignements de l'état-major, les fusiliers du Mont-Royal auraient dû attaquer les compagnies allemandes par le flanc, mais les Canadiens avaient reçu l'ordre d'engager le combat de face. La bataille fut des plus terribles. Serrant son arme contre lui, l'unique chose qui le retenait encore à la vie, et malgré la peur qui lui collait au ventre, Lewis courait comme un fou sur la plage de gravier. Dès le premier instant, les gars comprirent qu'il serait impossible de grimper sur les imposantes falaises

qui leur faisaient face. Pourtant, là, un peu plus à l'ouest, l'endroit permettait d'accéder à la crête sans trop de difficultés. Mais sur l'escarpement, un nid de fritz prenait en enfilade le seul escalier praticable et sans remords mitraillaient tous ceux qui tentaient de trouver une voie pour escalader l'infranchissable. Le *Royal Regiment of Toronto*, voyant dans cette construction de fortune un moyen d'accéder au plateau, paya un lourd tribut. Au pied des premières marches, une empilade des corps criblés de balles s'entassaient.

Le bruit des mitraillettes était rapproché et leur puissance était telle que les projectiles lancés coupaient les hommes en deux. Autour du soldat Lonergan, la confusion régnait. Pliés en deux, les courageux couraient vers la falaise, mais peu eurent le temps de se rendre aux contreforts, stoppés dans leur folle avancée par le tir de fusil d'un adversaire. Sur la grève c'était un chaos indescriptible. C'était chacun pour soi. Personne ne prenait la peine de secourir ceux qui tombaient. Pourtant, l'ennemi était là, droit devant, et les hommes de troupe avaient reçu l'ordre de lui faire courber l'échine, mais avant tout, il fallait grimper ce maudit à pic. Sur la crête, quelques maisons éparpillées d'un village abandonné semblaient être un refuge, mais il ne fallait pas s'y tromper, car elles étaient bourrées de soldats allemands prêts à tuer. Tout se passa très vite sur le front et, en quelques heures, le raid fut terminé. Les Canadiens avaient donné tout ce qu'ils pouvaient. Les corps de leurs confrères gisaient sur la grève. Certains râlaient, demandant qu'on les secoure, tandis que d'autres priaient pour qu'on les achève, mais la plupart des blessés restèrent sur la plage, livrant leur chair aux oiseaux charognards. En vérité, aucun des soldats ne possédait un billet de retour.

Puis les bateaux revinrent, se rassemblèrent et tournèrent leurs canons vers la falaise. Pour montrer un peu de voracité et épuiser leurs munitions, ils tirèrent une dernière salve.

Déjà, les péniches repartaient en laissant les hommes derrière eux. Puis le silence se fit. Plus de bruit assourdissant des obusiers et le tara-tata des mitraillettes. Les gars pouvaient enfin se permettre de penser. Mais que pouvait-il donc passer par la tête de ceux qui avaient failli prendre un ticket pour le Ciel ? Le soldat Lonergan s'estimait chanceux de pouvoir ouvrir les yeux et respirer. Il était encore en vie, d'autres avaient perdu à cette loterie meurtrière. À peine Lewis avait-il savouré son coup de veine que la pointe d'un fusil lui labourait les côtes. Un boche l'obligea à se mettre debout et à rejoindre un groupe de prisonniers rassemblés près de ce qui fut autrefois la poste du village. Il n'était pas nécessaire de connaître la langue allemande pour comprendre l'ordre insistant. Malgré une vilaine blessure à la jambe, Lewis Lonergan s'éloigna des éclopés que les infirmières de la Croix-Rouge s'affairaient à transporter dans des fourgons sanitaires jusqu'à l'hôpital de Dieppe.

Un gradé glapit un ordre en allemand, puis on attacha en croix les mains des captifs. Des cordes solides lièrent les poignets de Lewis ainsi que ceux des autres compagnons d'infortune. Lewis cherchait dans ce groupe de troupiers, salis par la terre que les obus avaient soulevée, ainsi que leur propre sang ou celui d'un ami, quelqu'un qui pouvait répondre à son questionnement :

— Bout de bon Dieu ! Où est-ce qu'on nous amène ?

— Il paraît qu'on va en Pologne, lui dit un jeune homme, les yeux agrandis par la frayeur.

Le mot Pologne réveillait immanquablement la peur

viscérale des camps de concentration. La colonne de prisonniers fut embarquée dans des wagons à marchandise dont le fond était garni de paille et d'un seau à moitié plein d'urine. Direction : la Pologne. Les voies ferrées étant fortement achalandées, il fallut trois jours avant que le convoi de détenus n'atteigne le stalag. En cours de route, les Allemands s'amusaient de la déroute des Canadiens-français en les traitant d'idiots et de mauvais stratèges. Un sergent plus bavard que les autres et connaissant le français leur confirma leur manque de finesse militaire.

— Pauvres imbéciles ! déclara-t-il. Si vous aviez attaqué à quelques centaines de mètres plus loin, de chaque côté de la falaise, vous auriez gagné cette bataille, car il n'y avait là aucune batterie et aucun artilleur.

Comment ne pas en vouloir aux grands tacticiens qui les avaient envoyés à une mort certaine ? La rancœur vissée au fond de leur poitrine, les hommes débarquèrent enfin des wagons. Quand les soldats furent rassemblés par compagnie, les officiers allemands leur attribuèrent un baraquement. Quelques jours après leur arrivée au camp de travail, les Canadiens reçurent la visite de la Croix-Rouge. Cette dernière obligea les gardiens à remplacer les cordes liant les mains des prisonniers par des chaînes. Déjà, il y avait là une amélioration, car malgré la lourdeur des entraves, elles ne coupaient pas la peau. À ce moment, l'organisme international leur fit part de leurs droits, dont celui d'obtenir un paquet-poste chaque semaine. La Croix-Rouge française, ayant un siège à Vichy, offrit aux Québécois leur premier colis de guerre contenant deux paquets de Gauloises et un gâteau aux épices. C'était Noël avant le temps !

Les autorités remirent à chacun des prisonniers une médaille d'identité double suspendue au bout d'une chaîne. Chaque soldat devait la porter en permanence dans le cou. En cas de décès, une partie demeurait avec le corps et la seconde était envoyée à la société canadienne de la Croix-Rouge. De plus, ce précieux pendentif déterminait la longueur du bout de pain, soit la portion quotidienne à laquelle chacun avait droit. En plus de leur ration de croûton gris, les locataires des camps de travail recevaient un peu de fromage allemand, de la viande à l'occasion et une soupe à laquelle à peu près personne ne touchait, car on y découvrait toutes sortes de choses, des insectes jusqu'aux dentiers.

Afin d'améliorer la vie de tous les jours, Lewis se mit au marché noir. L'habitude des activités illicites, développée durant son adolescence irlandaise, refit rapidement surface. Le paiement des denrées transigées entre détenus se traduisait en cigarettes, celles-là mêmes que les gars trouvaient dans les colis envoyés par l'organisme humanitaire. Ainsi, un pain s'achetait jusqu'à cent clopes et en valait cent soixante-quinze à la revente, tandis qu'une coupe de cheveux ne coûtait que deux Gauloises. Afin d'augmenter son fonds de commerce, Lewis avait dessiné sur un bandeau de coton le sigle de la Croix-Rouge et réquisitionnait les paquets des autres prisonniers. En dernier lieu, le savetier échangeait les cigarettes contre de l'argent sonnante, ce qui lui donna rapidement le sentiment d'être riche.

Le matin, on débarrassait les soldats de leurs chaînes et ces derniers se rendaient à la houzille en compagnie des Polonais. Là, plus de passe-droit pour personne, c'était chacun pour soi. Les mines où les prisonniers travaillaient n'étaient pas des plus régulières. En fait, c'était de mauvais

charbonnages. Abandonnés par les Polonais, ces trous à rats étaient soit en feu à cause des fines poussières de lignite, soit remplis de gaz méthane qui ne demandait qu'une étincelle pour exploser ou bien, carrément inondé, avec des plafonds qui s'effondraient dans les tunnels.

Dès le début de leur détention, les Canadiens fomentèrent une évasion. Chacun des fugitifs possédait son propre plan, mais la meilleure façon de réussir était de se mettre d'accord avant d'entreprendre quelque action. À la nuit tombée, malgré la fatigue du jour, ça chuchotait pas mal fort dans le stalag 11 B. Accroché au carreau recouvert de papier faisant office de fenêtre, Henri de Saint-Henri guettait les mouvements des fridolins. La vigile faisait le tour des baraquements, ce qui lui prenait plus ou moins vingt minutes. Une fois le cerbère passé, ce dernier se dirigeait d'un pas régulier vers le second bâtiment, recommençait sa ronde et ainsi de suite à travers tous les campements. Puis les miradors, ces inépuisables sentinelles, prenaient la relève en balayant de leurs rayons lumineux chaque section de la cour.

Les prisonniers formèrent rapidement une assemblée consultative où chacun avait le droit d'exprimer son opinion. Naturellement, en vieil habitué des intrigues douteuses et de manœuvres malhonnêtes, Lewis prit la responsabilité de mener ces réunions, dont le but avoué demeurait l'évasion. En fait, le soldat Lonergan pensait posséder la meilleure solution. Selon lui, il suffisait d'attendre que la vigile ait dépassé leur baraque et que la lumière de la tour de garde scrute les autres camps, plongeant temporairement leur voisinage dans l'obscurité, pour ramper sous les fils de fer, préalablement coupés, et piquer un sprint jusqu'au boisé.

Il ne restait plus qu'à se disperser dans toutes les directions afin de brouiller les pistes et rendre les chiens confus. La plupart des futurs déserteurs tombèrent d'accord sur la seconde partie du plan d'évasion, mais la pomme de discorde résidait dans la façon de franchir les barbelés et les clôtures de briques délimitant l'aire réservée aux quartiers des prisonniers. Et ça, ce n'était pas de la tarte ! Avec beaucoup de chance, un gars pouvait passer, mais qu'un groupe réussisse à traverser de l'autre côté sans alerter les gardes, tenait du miracle. Il fallait aussi prendre en considération que le simple fait de porter des chaînes ralentissait passablement la course. Quelle belle illusion que cette cavale dans les boisés ! Immédiatement, cette fuite fut taxée de pure folie et jugée irréalisable.

— Nous savons que les surveillants reviennent aux mêmes endroits toutes les vingt minutes, ajouta un dénommé Jos Leblanc de la péninsule acadienne, cela nous donne peu de temps pour préparer les lieux et couper les fils de fer.

— Vous allez vous faire canarder, disaient les plus conservateurs.

— Vous ne possédez rien qui vous permette de sectionner les barbelés ? Croyez-vous que vous êtes les premiers à avoir pensé à cette façon de vous sauver ? Plusieurs gars se sont essayés avant vous et ils ont grillé comme des sauterelles accrochées aux clôtures, rétorquait un plus ancien.

— Et les mouchards ? Un seul mot de la part de ces trous de cul et c'en était un de trop. Il aurait sur la conscience la mort de plusieurs compagnons d'infortune.

— Nous pouvons également creuser un tunnel qui nous mènerait jusqu'au boisé, lança un plus costaud qui, dans la vie civile, avait tâté du génie des sols. Bien entendu,

celui qui désire venir avec nous doit excaver sans rechigner. Vous êtes tous des mineurs, bon Dieu ! Arrangez-vous pour que ça paraisse. Chacun devrait être responsable du suivant. Ce n'est que de cette manière que nous pourrions recouvrer notre liberté.

Les futurs fuyards acquiescèrent d'un signe de tête.

— Pour cela, il faudrait faire des levées d'arpentage et des calculs, continuait le taupin. Bien sûr, excaver prendra plus de temps que de courir comme un bouffon ; mais le risque qu'on vous plombe au pied de l'enceinte est à peu près nul.

— Est-ce raisonnable de penser que le passage souterrain pourrait être prêt pour la prochaine lune noire ? s'informa Lewis.

— Cela nous donne trois semaines, répondit l'ingénieur des sols. Impossible, il faut envisager des mois, même si on s'y mettait sans tarder.

Creuser une tranchée demandait beaucoup d'énergie et valait mieux être relativement en forme pour se tirer d'affaire lorsqu'ils seraient rendus de l'autre côté. Devait-on laisser en arrière les mourants à qui on tenait la main et qui, une fois libérés de leurs chaînes, voulaient prendre une dernière respiration en tant qu'hommes libres ?

Certains locataires du stalag préféraient leurs conditions de détention à une évasion plus que risquée. Henri de Saint-Henri était l'un de ceux-là. Valait mieux rester peinard et s'épuiser dans les mines que de crever accrochés dans les barbelés. D'autres refusèrent d'excaver le sous-terrain, craignant qu'il ne devienne leur tombe. Cette terre était maudite.

Avec la complicité de ceux qui ne se sentaient pas à l'aise de se joindre au groupe, une équipe de volontaires commença par enlever des pièces de bois formant le

plancher sous les grabats dans le but d'étayer les parois du tunnel. Durant ce temps, les fugitifs se transformèrent en taupes et se relayaient pour creuser, leur écuelle leur servant de pelle. Ainsi, au fil des semaines, l'étroit passage prenait forme. Les explorateurs sous-terrain furent obligés de changer la direction première lorsqu'une veine d'eau vint contredire leur plan et menaçait de tout inonder, mais peu importe les difficultés, il fallait reprendre le trajet prévu.



Pendant que l'oncle Lewis subissait des privations, payait le lourd tribut des camps de travail et creusait le souterrain qui lui donnerait un ticket pour la sortie, la vie suivait son cours chez les O'Reilly. On ne s'accommodait pas trop mal du rationnement propre au temps de guerre. Le juge réussissait souvent à obtenir des coupons supplémentaires de viande ou de lait, si bien que pour un moment, on oubliait les affres du conflit. Quelquefois, par le biais de la Croix Rouge, Lewis finissait par envoyer des nouvelles, ce qui replongeait les lecteurs dans l'inquiétude et les tourments. À Belœil, l'échoppe vide du cordonnier forçait les clients à traverser le nouveau pont Laurier enjambant la rivière Richelieu et à faire réparer leurs godasses chez un concurrent de Saint-Hilaire. Ce dernier ne se plaignait nullement de ce surcroît de travail et se vit dans l'obligation d'engager un apprenti. Peu de jeunes gens de la région s'étaient portés volontaires pour secourir le Dominion. De son côté, la Défense nationale déplorait le décès de centaines de Canadiens-français n'ayant pas résisté à l'entraînement. Un bon nombre d'entre eux

avaient perdu la vie par accident ou des suites de maladies, d'un suicide ou encore avaient été faits prisonniers par les boches. La nouvelle du raid manqué de Dieppe sema la consternation au sein de la population canadienne. Les fils du Québec étaient morts en vain ! Au-delà de la peine et la douleur éprouvée par les parents, le gouvernement devait trouver un moyen de regarnir les rangs, les volontaires se faisant plus rares. Mackenzie King recommença à jongler avec son idée de plébiscite, dont le principal objet était de le dispenser de sa promesse faite aux Canadiens lors de son accession au pouvoir, c'est-à-dire de ne pas imposer la conscription. Mais le peuple n'était pas dupe et savait fort bien qu'un politicien possédait au moins deux paroles : une officielle et une officieuse. Les arguments servis par le premier ministre avaient un goût de réchauffé de la guerre de 1914-1918.

En majorité, les Québécois refusèrent de soustraire Mackenzie King de son engagement électoral. Suivant une logique libérale, les anglophones, toujours liés à l'Angleterre, acceptèrent la conscription et volèrent au secours de Georges VI. Les francophones furent plus difficiles à persuader et les gars en âge de se battre se firent tirer l'oreille. Pourquoi risquer sa vie pour ces maudits Anglais, ceux-là mêmes qui avaient conquis le Bas-Canada en 1759 ? Les Québécois avaient la mémoire longue... Ainsi, les jeunes hommes sans charge familiale furent appelés les premiers à servir sous les drapeaux. Mais un grand nombre d'entre eux, fidèles à leurs convictions, refusèrent d'être considérés comme de la chair à canon et firent défection, déployant des trésors d'imagination pour se cacher et éviter les rafles de la police militaire.

En se promenant sur ses terres, le vieil Elwin rencontrait souvent des fuyards qui se dissimulaient sous les branches d'épinette, même que certains d'entre eux vinrent squatter sa cabane à sucre. Dès la tombée du jour, les jeunes frères et sœurs du déserteur apportaient de la nourriture, des vêtements propres ainsi que des nouvelles de la famille. Ces allées et venues devaient être discrètes, car la police militaire prenait son rôle très au sérieux. Certains de leurs membres faisaient preuve d'une ténacité proche de l'acharnement, allant jusqu'à attendre des journées entières, claquemurés dans leur cabine de camion et traquant l'arrivée de celui qui manquait à l'appel.

Thomas, cultivateur, marié et père de deux enfants, échappait à cette première mobilisation. En se couchant le soir, au moment où il se coulait sous les couvertures, il n'avait qu'une prière : que la guerre se termine au plus sacrant. Sa douce Louise s'adressait également à son Créateur, lui demandant qu'Il garde Thomas à ses côtés. Rien que l'idée de vivre sans lui la troublait au-delà de tout entendement.

Chez le juge O'Reilly, personne ne s'inquiétait pour un prochain départ. La profession de Martin le maintenait en retrait de la vie militaire. Au contraire, les hommes influents demeuraient au pays, ces derniers devenant les satellites et les conseillers du pouvoir. En raison de sa fonction, Martin était l'un de ceux dont l'opinion était fortement respectée. Malgré son devoir de réserve, le magistrat réussissait, à travers ses décisions et ses verdicts, à dicter une ligne de conduite sociale.

Marie-Claire donnait de plus en plus de temps à la Société canadienne de la Croix-Rouge, et cette fois-ci, son

bénévolat était chaudement applaudi par le juge. Ainsi, tous les mardis et les jeudis, elle se rendait dans les locaux occupés par les dames de la petite noblesse et procédait à la confection de colis. Chaque semaine, les responsables sur le front envoyaient la liste des Canadiens détenus dans des camps, de même que l'endroit exact où ils étaient gardés en captivité. Quelle ne fut pas la surprise de Marie-Claire quand elle tomba sur le nom du soldat Lewis Lonergan fait prisonnier durant le débarquement à Dieppe ? Marie-Claire savait que les Canadiens-français avaient subi de lourdes pertes lors de ce raid fortement critiqué et elle fut soulagée de voir que son beau-frère faisait partie des survivants, mais du même coup, elle se montra consternée dès qu'on lui confirma qu'il se trouvait en Pologne. Lewis vivait encore, mais pour combien de temps ? Qui disait camp de travail, disait souvent de camp de la mort. Balayant ces mauvais présages, elle se concentra sur le fait que le soldat Lonergan avait échappé aux tirs de canons et de mitraillettes, tandis que d'autres y avaient laissé leur peau. Une fois rentrée de sa journée de bénévolat à la Croix-Rouge, Marie-Claire n'avait qu'une idée, apprendre la nouvelle à Martin. Impavide, ce dernier ne montra aucune inquiétude.

— Ne crains pas pour Lewis, mon frère possède du ressort.

— Voyons, Martin, il faut plus que du ressort. Dans ces camps, les hommes ne sont pas alimentés, travaillent comme des bêtes et tombent comme des mouches.

Lorsque Marie-Claire apprit aux jumelles la situation peu enviable de leur oncle, elles furent sans voix. Profondément peinée, Camélia gardait en mémoire le petit rigolo qui la divertissait durant ses séjours à la campagne. Philosophe, Grace surprit tout le monde en déclarant que

même si Lewis avait été fait prisonnier, il se portait toujours bien.

— Au-delà de la distance, je ressens son énergie, expliqua avec maladresse celle qui avait négocié avec la mort.

Lorsque Marie-Claire annonça la triste nouvelle à William, ce dernier l'accueillit plutôt durement, lui qui, dès qu'il avait su écrire, soit depuis sa première année, envoyait de courtes lettres à son oncle Lewis. Et pourtant, il ne s'agissait là que de simples échanges entre un enfant et un soldat. William était allé jusqu'à épingler au-dessus de son lit une photo de son idole en uniforme. Dans sa tête de gamin, le cordonnier prenait l'apparence d'un héros, d'un justicier et d'un redresseur de torts. Dans les courts messages qu'il recevait de son neveu, Lewis décela rapidement une surenchère dont sa petite personne faisait l'objet, mais il manquait de courage pour ramener son jeune ami à la réalité. Chaque fois que William ouvrait une lettre, il se hâtait d'en partager le contenu avec ses copains de classe, si bien que le militaire agrandit considérablement le cercle de ses admirateurs. Maintenant, tout s'expliquait. Le silence prolongé du soldat et la rareté de son courrier avaient sa raison d'être, car le nom de Lewis Lonergan figurait sur la liste des Canadiens ayant été faits prisonniers lors du raid de Dieppe. L'enfant savait que les conditions de détention n'étaient pas faciles, bien qu'il ignorait les mauvais traitements envers les invités du III^e Reich. Après s'être tracassé durant des jours, William se remit à espérer. Au moins, son héros ne dormait pas dans un champ, oublié de tous et sans sépulture. Même si la vie était très difficile dans ces affreux baraquements polonais où son brave soldat pourrissait, au moins, il était vivant. Peu d'informations filtraient de ces camps où, chaque matin, on

dénombrait les morts qu'on ensevelissait à la hâte, sans cérémonie, les jetant nus cul par-dessus tête dans une fausse commune. Peu importait toutes ces rumeurs dignes de vous donner des frissons dans le dos, son oncle Lewis, son modèle, plus brillant que les autres, s'en tirerait. Sachant que sa mère, par le biais de la Croix-Rouge, expédiait des colis aux pensionnaires des Allemands, William obtint la permission de glisser à l'intérieur du paquet-cadeau quelques mots d'encouragement. Comment refuser, se demanda la bienveillante ?

Marie-Claire prit donc l'habitude d'accorder une attention spéciale aux paquets-cadeaux de son beau-frère. Sur les vingt et une livres réglementaires des envois postaux, la jeune femme y joignait du sucre à la crème, des écharpes et des bas de laine faits à la main et toutes sortes de petites gâteries. Malheureusement, Marie-Claire ignorait que les boîtes de la Croix-Rouge étaient systématiquement fouillées par les responsables allemands et que tout article ne figurant pas sur la liste des objets autorisés allait automatiquement aux officiers ennemis.

Pensant de son devoir d'avertir ses beaux-parents de la difficile situation de Lewis, Marie-Claire leur téléphona. Thomas O'Reilly avait eu l'idée de faire installer un appareil mural dans la cuisine, ce qui permettait à la famille de communiquer avec les O'Reilly de Montréal. Le modernisme faisait tranquillement son chemin.

— Dieu soit loué ! soupira Angélique, il est vivant ! Lorsque j'ai entendu la terrible nouvelle à la radio, j'étais convaincue que notre Lewis était du nombre de ceux tombés sur la plage de Normandie. Mais aujourd'hui, je me refuse à être pessimiste. Il nous reviendra, j'en suis

certaine. Les conditions de vie sont difficiles, voire inhumaines dans ces camps de travail, mais Lewis est protégé par sa mère. Depuis que cet enfant est né, Mary le garde sous son aile. Moi aussi je dois vous faire part de quelque chose, continua Angélique avec une pointe de tristesse dans la voix. Depuis deux jours, Elwin ne se sent pas bien. Au début, je pensais qu'il avait attrapé une mauvaise grippe. J'ai demandé au nouveau docteur de l'examiner et ce dernier ne m'a pas rassurée. Ses poumons sont grandement atteints et il craint une pneumonie. Son grand âge ne plaide pas en sa faveur. Malgré les potions, sirops, remèdes, piqûres et pilules de toutes sortes, il faiblit de jour en jour et refuse qu'on le transporte à l'hôpital. Il veut mourir sur ses terres et dans sa maison. Je ne conteste pas son choix, mais j'ai tellement peur de le perdre. S'il acceptait de meilleurs soins, je suis persuadée qu'il s'en sortirait. Thomas a également tenté de le convaincre, mais il lui a répondu :

« L'Irlandais a la tête dure, tu sauras, mon fils. Toutes mes choses sont en ordre et tu fais déjà très bien avec ce que je t'ai donné. Je suis fatigué et j'ai hâte de rejoindre les miens, ils sont plusieurs à m'attendre en haut. »

Cette dernière déclaration coupa le souffle de Marie-Claire. L'Irlandais, ce roc, venu droit du Galway et qu'on pensait indestructible, commençait à s'effriter. Elle ne pouvait y croire. Lorsque Martin apprit la triste nouvelle, il se précipita au 2^e rang. Impossible, ce géant ne pouvait pas fléchir, pas son père.

— Reste avec Grace et Camélia, ordonna-t-il à Marie-Claire. J'arrêterai au couvent afin de prendre William avec moi.

— Pourquoi William ? Nos filles ne méritent-elles pas de voir leur grand-père une dernière fois ?

— Tu ne comprends pas, William est... Ah ! Et puis rien ! Laisse faire, je n'ai pas de temps à perdre.

Marie-Claire se mordit les lèvres pour ne pas lui crier que les jumelles étaient également ses descendantes, mais la morsure qu'elle s'imposait eut l'heur de la retenir. Martin partit avec une petite valise, abandonnant pour un moment les femmes sur le pas de la porte.

— Je t'appellerai et si son état s'aggrave, tu prendras le train, lança-t-il en guise d'au revoir.

Martin monta dans sa Ford et se dirigea immédiatement vers le couvent des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie. Lorsque la supérieure fit mander William à son bureau, ce dernier fut étonné. Avait-il fait quelque chose de répréhensible ? Après avoir frappé à la porte de la religieuse, il vit son père assis dans la chaise en face du grand pupitre. Ce n'était ni le jour ni l'heure des visites ! Pour un instant, il eut l'impression que son corps se vidait de son sang.

— Monsieur le juge vient vous chercher, William. Prenez votre manteau, mon petit.

William s'exécuta et revint avec son pardessus de laine et sa calotte aux couleurs du couvent. Martin saisit son fils par l'épaule et le dirigea vers la cour de l'école.

— Grand-papa Elwin est très malade. Nous allons lui rendre visite.

William ne rajouta pas un mot, mais n'en réfléchissait pas moins. Il joignit ses mains et comme les religieuses le lui avaient enseigné, il pria pour celui qu'on nommait L'Irlandais. Lorsque les deux voyageurs arrivèrent au 2^e rang, ils rencontrèrent le curé Latreille. Celui-ci venait de donner les derniers sacrements au patriarche irlandais.

— Vite, William, nous avons peu de temps, dit Martin en tendant ses longs doigts manucurés vers la petite main de son fils.

William ne perdit pas une de ces minutes qui semblaient si précieuses pour son père et se mit à trotter à ses côtés. Lorsque Louise, l'épouse de Thomas, ouvrit le battant, Martin remarqua immédiatement que la femme avait les yeux rougis. Personne d'autre dans la maison. Sans plus de salutation, le juge grimpa l'escalier, entraînant William derrière lui.

— Je t'attendais, Martin, articula péniblement Elwin.

Le fils posa un genou sur la carpelette à côté du lit et s'empara de la vieille main usée. C'était la première fois de sa vie que William voyait son père dans cette humble posture.

— Viens ici, mon petit, ordonna Elwin en ajoutant un geste imprécis.

Sans craindre le visage morbide que présentait son ancêtre, l'enfant obéit.

— Tu sais, bientôt, je rejoindrai ta grand-mère qui m'attend depuis longtemps, murmura Elwin. Elle ne te connaît pas encore, mais je lui dirai que tu es un garçon sage et intelligent, que tu écoutes tes parents ainsi que ton institutrice. Désormais, tu mérites de porter mon surnom : L'Irlandais.

William ne saisissait pas très bien le sens de ce transfert de patronyme ou de pouvoir, mais quand il vit le juge lâcher la main de son grand-père, se lever et se précipiter vers la fenêtre, il comprit que quelque chose n'allait pas.

Martin avait préféré s'éloigner pour ne pas asséner un coup de poing au vieillard qui, même sur son lit de mort, l'humiliait. Non seulement il l'avait déjà déshérité, lui, son aîné, en donnant sa terre et sa maison à Thomas, ne lui laissant aucun bien sous prétexte qu'il gagnait bien sa vie, mais cette fois, il ajoutait l'insulte à l'injure en léguant à quelqu'un d'autre son précieux surnom. Ce qualificatif lui

revenait de droit, car lui seul était né de mère et de père irlandais ! Malgré la colère qui le dépossédait de l'amour qu'il portait au mourant, Martin téléphona à sa femme et lui demanda de prendre les filles et de venir rapidement au chevet d'Elwin.

— Je sais que le train ne part que demain matin, mais fais vite si tu veux le voir.

Déjà Marie-Claire préparait des vêtements de circonstance pour chacune des jumelles. Puis, elle se dirigea vers la chambre conjugale, attrapa d'une main ferme un complet et une cravate noirs ainsi qu'une chemise blanche. Maintenant, il ne restait plus qu'à choisir sa tenue. Elle misa sur un tailleur Chanel sombre acheté juste avant que la guerre ne diminue les activités de la célèbre Coco. Le lendemain matin fut des plus chaotiques. Devant la lenteur de Grace, Marie-Claire perdit patience et commença à fulminer. Habitée à la douceur de Yvonne, Grace demeurerait figée sur une chaise et se trouvait incapable de faire le moindre geste commandé par sa mère, ce qui amena Marie-Claire hors d'elle-même et provoqua les pleurs de la fillette.

— Yvonne ! cria Marie-Claire. Aidez-moi, sinon je l'étripe ! Nous avons un train à prendre...

— Viens là, dit calmement la nounou. Terminons ta toilette tout de suite, nous devons nous dépêcher. Chanceuse ! Tu vas faire un tour de gros chars.

Grace cessa immédiatement de larmoyer et mit sa main blême dans celle en qui elle avait confiance. Cette relation privilégiée avec la Gaspésienne commençait à agacer Marie-Claire. Elle n'avait aucun contrôle sur Grace et devait souvent avoir recours aux services de Yvonne pour lui faire exécuter quelque chose. De justesse, le taxi débarqua à la gare Windsor une dame surmenée ainsi que ses deux filles.

Le voyage fut des plus pénibles. Grace se renfrognait dans un siège et refusa de bouger au point où, pour descendre du wagon, sa mère dut faire appel à la patiente Camélia. La voiture qui les prit en charge et les conduisit chez l'Irlandais roulait lentement. Le chauffeur, n'étant pas pressé faut-il penser, donnait à ses visiteuses l'occasion d'admirer le magnifique paysage, mais intérieurement, Marie-Claire bouillait. Après que ce dernier eut entrepris le chemin Saint-Jean-Baptiste, Marie-Claire commença à respirer plus aisément. Enfin apparut la maison de son beau-père, celle qui ne ressemblait à aucune autre construction et où elle passait presque tous ses étés. Le conducteur de taxi, grassement payé, laissa descendre ses distinguées clientes tout en remerciant chaleureusement la dame.

Malgré que Marie-Claire se soit dépensée, elle arrivait trop tard. Sans bruit, l'Irlandais était déjà parti...

9

Les funérailles de l'Irlandais ne passèrent pas Linaperçues dans la région de Belœil. L'église Saint-Mathieu était bondée. Le décès d'Elwin O'Reilly avait rassemblé dans la maison de Dieu la plupart de ses contemporains, du moins ceux que le Seigneur avait épargnés. Les banquettes dures de la nef logeaient des ancêtres qui, malgré leurs handicaps, avaient tenu à rendre un dernier hommage à l'Irlandais. Ils lui devaient bien ça. La veuve de Joseph Dandonneau était arrivée de bonne heure pour obtenir une bonne place et bien voir le cercueil de son ancien locataire. Effectivement, sans égard aux regards malveillants et aux qu'en-dira-t-on, la femme de l'huissier occupait le premier rang. Selon son habitude, Élise était bien mise et, en l'examinant de près, on pouvait remarquer que la plume de son chapeau suivait les légers tremblements de sa tête, conséquence de son grand âge. En enterrant Elwin, une page de sa jeunesse renaissait de ses cendres. Maintenant, elle pouvait se l'avouer, dès le premier jour où elle avait vu le rouquin en compagnie du curé Durocher, elle en était tombée amoureuse. En dépit du temps passé, elle avait gardé bien vivante cette flamme pour l'Irlandais.

En arrière d'Élise Dandonneau, plusieurs amis avaient pris place. La tête basse et isolé dans son banc, François

Cartier réfléchissait. Depuis qu'il avait perdu Lucie, morte d'une angine de poitrine, le propriétaire du magasin général tournait en rond. Après le départ de sa compagne, François réalisa rapidement qu'il ne pouvait tenir le commerce à lui seul, d'autant plus qu'il s'attendait continuellement à voir sourdre sa Lucie derrière le comptoir de frivolités. Éprouvé d'un ennui morbide, François avait fini par vendre au plus offrant et, n'ayant pas d'enfant pouvant l'accueillir, il prit une chambre à l'hôtel Saint-Mathieu, transformé en refuge pour aînés sans famille. Là, avec d'autres vieux comme lui, il réussissait à arracher un peu de bonheur à la vie. Mais aujourd'hui, alors qu'on s'apprêtait à mettre l'Irlandais en terre, des souvenirs fugaces refaisaient surface. Il revoyait le grand rouquin passer la porte de son commerce, ses cheveux ressemblant à un feu de broussailles. À son arrivée, Elwin ne parlait pas français et il avait fallu la patience et la ténacité de Lucie pour lui en apprendre les premiers mots. Sa femme lui avait imposé un tour du magasin, identifiant chaque article et le lui faisant répéter jusqu'à ce que le terme soit compréhensible. François se rappelait également la fois où l'Irlandais avait tenu mordicus à livrer des marchandises en dépit du mauvais temps. Comme prévu, le torrieu de rouget avait fini par s'enliser dans le chemin de traverse. Fallait-il aussi qu'il soit assez fou pour apprendre le gaélique à l'étalon qu'il avait surnommé sir Galway ? Quel drôle de bougre que cet immigrant qui était débarqué chez le curé sans crier gare !

Non loin de François Cartier, Ti-Phil, le bâtisseur, avait pris un siège. Durant de longues années, il avait côtoyé l'Irlandais. Souvent, il voyait poindre la perruque rouge dans sa cour. Il suffisait de lui offrir à boire et la vie

empruntait des chemins inconnus. Dans son sillage, Elwin traînait le jeune Martin qu'il avait tiré des griffes des sœurs de la Miséricorde. Pour que l'enfant reste tranquille, Ti-Phil sortait un bout de bois de sa remise et une poignée de clous. On entendait plus que des coups de marteau. Durant ce temps, les hommes pouvaient parler sans être dérangés. Puis, de part et d'autre, les visites s'espacèrent, et enfin, plus rien. La vie avait mené les deux complices ailleurs. Même si plusieurs ans les séparaient des joyeuses rencontres, ce n'était pas une raison pour ne pas honorer l'Irlandais.

Tassés dans le banc des Préfontaine, Agathe et Albert ainsi que leurs enfants tenaient à rendre une ultime marque de respect à leur voisin, leur ami et leur mentor. Depuis son arrivée au pays, l'Irlandais n'avait jamais quitté ce couple. Tous les jours, ils se côtoyaient, se saluaient, s'appréciant davantage avec le temps. Combien de fois Elwin avait-il eu recours aux conseils de cette brave mère de famille au sujet de l'éducation de Martin ? À combien de reprises, cette dernière avait-elle tenu le rôle de la jeune maman qui venait de mourir ? Agathe était d'une bonté inépuisable et n'eût été cette adorable femme, Elwin n'aurait jamais marié sa sœur, la belle Angélique.

À la droite du cercueil, seule dans son banc, se tenait Angélique. En silence, elle laissait les larmes couler sur ses joues. Pas de démonstration traduisant le grand amour qu'elle portait à cet homme. L'Irlandais l'avait choisie comme seconde épouse et souvent elle s'accablait parce qu'elle ne lui avait donné qu'un garçon. Durant des années, Angélique avait calqué sa vie sur celle de son mari. À eux deux, ils faisaient un tout. Comment pourrait-elle

continuer sans lui, sans cette matrice sur laquelle elle s'était moulée ?

Juste derrière Angélique se tenait l'unique fils, du second lit, auquel l'Irlandais avait transmis son nom. Renfrogné dans son foulard de laine, Thomas était rempli de tristesse. Une douleur qui l'étouffait le laissait sans voix. Celui qui lui avait tout appris reposait là, tout près, et dans quelques minutes, dès que le curé Latreille aurait chanté son *libera*, Elwin O'Reilly retournerait à la terre pour tout le monde. On ensevelirait l'Irlandais à côté de sa première épouse irlandaise, Mary Lonergan, la mère de Martin. Voulant transmettre sa passion et ses habiletés, mais conscient que Martin détestait l'agriculture, Elwin avait choisi son fils Thomas. Thomas avait hérité de la douceur d'Angélique et la vie sur la ferme convenait parfaitement à son tempérament. Même si Elwin lui avait affirmé que, dorénavant il était le seul maître à bord, Thomas se sentait continuellement comme un intrus, surtout quand Martin accablait son paternel de reproches, l'accusant de favoritisme. Et pourtant...

À côté de Thomas, Louise, la bru préférée de l'Irlandais, sa presque fille, comme le disait le riche propriétaire. Cette jeune femme avait ajouté deux petits au clan O'Reilly. Malheureusement, ces derniers ne réalisaient pas encore que leur grand-père ne reviendrait plus à la maison. Aucun des deux ne ressemblait aux Irlandais, tenant davantage de leur mère. Blonds comme les blés, ils s'apparentaient aux Langevin.

Dans le siège suivant, pétri de colère, le juge O'Reilly et sa famille. Martin n'éprouvait que du mépris envers Thomas qui, comme toujours, passait devant lui. Que

faisait-il là, dans le banc d'en avant ? Cette banquette lui revenait à lui, l'aîné, le plus instruit des descendants O'Reilly. Encore une fois, le mal aimé devait se contenter des restes de son frère. Non pas qu'il soit jaloux, mais son père avait fait son lit en favorisant l'un au détriment de l'autre. La filiation paternelle accusait de véritables ratées. Heureusement, Marie-Claire réussissait à désamorcer la bombe que constituait Martin, mais pour l'instant elle ne s'occupait pas de lui. Elle tentait de prier pour que s'envole vers le ciel l'âme de l'Irlandais qui avait été si généreux pour elle. Depuis son mariage, elle avait passé presque tous les étés au 2^e rang, sauf les années de réclusion que Martin avait imposées à Grace.

Serrées les unes contre les autres, les jumelles avaient dû se contenter du quatrième banc. Comme elles auraient aimé donner un dernier bisou sur les joues flétries de leur grand-père. Un jour, durant le précédent séjour de Camélia à la ferme, Elwin lui avait expliqué que bientôt il retournerait vers son Créateur, mais comment aurait-elle pu se douter qu'il était pressé à ce point ? Quant à Grace, elle réalisait difficilement la perte du vieil Irlandais. Ses années d'absence auprès de la famille immédiate du juge l'avaient empêchée de bien cerner l'homme.

Les bancs suivants étaient occupés par des personnes ayant eu des relations sociales ou d'affaires avec Elwin O'Reilly. L'Irlandais avait une excellente réputation auprès des gens de la région et plusieurs d'entre eux lui devaient beaucoup. Un dernier coup de chapeau au grand rouquin ne serait pas de trop. À l'arrière, discrètement, les curieux avaient envahi les places libres. Qui ne connaissait pas l'Irlandais ?

Laurent Latreille termina l'évangile en latin et cérémonieusement, il grimpa dans la chaire afin de

prononcer l'éloge funèbre. Il aurait fallu la verve d'Eugène Durocher pour bien cerner le personnage. Lui seul connaissait l'Irlandais sur toutes ses coutures. Combien de fois Elwin n'avait-il pas cherché des conseils auprès de son pasteur ? Le petit curé Latreille avait beau se montrer intelligent, faire des mots d'esprit, vanter les mérites d'Elwin et, du même coup, celui des immigrants qui construisaient le Québec, l'homme n'était pas de taille. Ainsi résuma-t-il trop rapidement la vie de celui qu'il connaissait peu, lui octroyant des qualités pas tout à fait véridiques et en occultant sciemment quelques vilains défauts. Durant ce discours qui correspondait peu à la réalité, on entendait une femme se moucher. Élise essuyait ses larmes et reniflait d'abondance, si bien que le religieux en perdit le fil de son homélie et bâcla le reste de l'hommage à l'Irlandais. Le curé descendit de son perchoir en se posant la question suivante : pourquoi la veuve Dandonneau donnait-elle tant dans la comédie ? Pleurait-elle un amour ?

La dernière partie des obsèques fut menée rondement. Le *libera* expédié, le corps encensé de tous côtés, six hommes s'emparèrent du cercueil du grand rouquin et l'amenèrent derrière l'église où un trou creusé au pied d'une petite croix les attendait. L'inhumation, de prime abord une cérémonie peu réjouissante, fut dominée par la présence de l'héritier spirituel d'Elwin O'Reilly. William vint déposer sur la sépulture de son grand-père un bouquet de fleurs qui l'encombrait depuis un certain temps. La fragilité des roses blanches rejoignait celle de l'enfant. Désormais et pour toujours, l'Irlandais, c'était lui. Malgré son jeune âge, le patriarche avait estimé que seul William

serait capable d'en assurer la charge. Cette chevelure rousse devait bien servir à quelque chose. Là encore, Martin reçut une flèche. Il aurait dû hériter de cet honorable titre et n'avait-il pas, lui aussi, une tignasse rouge ?

En sortant du cimetière, chacun se penchait vers son voisin afin de lui rapporter ses premières impressions. Mais le terrain inégal du boulevard des allongés favorisait davantage la communication par monosyllabes que des discours interminables. Cette fois, Martin déversa sa hargne sur Laurent Latreille.

— Maudit curé ! ronchonna Martin en se tournant vers Marie-Claire. Pourquoi faire le *fancy* en utilisant le latin, une langue ancienne que le commun des mortels ne comprend pas ? Moi, lorsque je rends un jugement, je le rédige en français de manière à ce que tout le monde sache à quoi s'en tenir.

Marie-Claire lui jeta à un regard incisif. Instantanément, Martin retrouva sa raideur, car il détestait se faire rembarrer par sa femme.

Afin que les membres du clan O'Reilly ne se dispersent pas trop rapidement, Albert et Agathe avaient insisté pour leur offrir un thé et des biscuits. Après avoir salué une dernière fois ceux qui avaient eu l'obligeance de suivre l'Irlandais jusqu'à son ultime séjour, la famille immédiate d'Elwin envahit la salle à manger des Préfontaine. Ceux-ci étaient possiblement les seuls capables d'écouter certains commentaires sans broncher, tout en gardant leur objectivité. Peu importe ce qu'on dirait de l'Irlandais, ils le connaissaient suffisamment pour faire la part des choses. Dès que la première tasse de liquide ambré servi à l'anglaise fut avalée, certains d'entre eux laissèrent fuser leurs récriminations. Théière à la main, Agathe faisait le tour de la famille et lorsqu'elle entendit Martin déprécier son père,

affirmant qu'il avait manqué de clairvoyance en cédant la maison paternelle à Thomas, Agathe en fut estomaquée. Le cadet commençait à en avoir assez de se faire blesser dans sa dignité par un frère jaloux et, même s'il n'était pas bien gros, il se leva d'un bond et administra un coup de poing magistral sur le nez du juge. Sous l'effet du choc, Martin tomba à la renverse.

— Que je ne t'entende plus jamais parler en mal du père, cria Thomas, et si le fait que j'aie reçu la maison en héritage te fatigue à ce point, dis-toi que je l'ai largement gagnée ! Depuis l'âge de six ans, je n'ai jamais compté les heures et encore moins les journées de travail. Je ne suis pas comme toi, je n'ai pas perdu ma jeunesse à soulever les soutanes des vicaires et à tripoter ce qu'ils ont entre les deux jambes.

La dernière phrase était de trop, mais depuis qu'il savait ce qu'avait fait son frère avec le vicaire Dubois, Thomas avait cette obscénité sur le cœur. L'affront portait d'autant plus que la remarque avait été proférée devant tout le monde et particulièrement devant les enfants du juge. Martin se leva d'un bond et sans avertir, attrapa son frère par l'épaule et, à son tour, lui asséna un vicieux coup de poing entre les deux yeux.

— Répète ce que tu viens de dire, aboya Martin. Répète-le !

Le reste ne se résuma qu'à une volée de bras qui atteignaient plus ou moins leur cible et qu'à des lèvres et des nez ensanglantés. Albert, qui avait assisté aux premiers échanges, ouvrit la porte et cria aux deux belligérants :

— Dehors ! Sortez tous les deux et allez régler vos différends d'enfants gâtés sur votre terrain.

L'intervention du maître de la maison eut l'effet d'une douche froide. Les coups cessèrent de pleuvoir et comme

dans un ring, chacun regagna son coin en rectifiant sa tenue. Martin fut le premier à réagir.

— Venez-vous-en, ordonna-t-il sèchement à sa femme et à sa progéniture. Je ne coucherai certainement pas chez quelqu'un qui me déteste. Nous dormirons à l'hôtel.

— N'oublie pas de prendre tes guenilles avant de partir, lui cria Thomas. Il ne faudrait surtout pas que demain le notaire surprenne monsieur le juge dans des vêtements fripés.

— Ne t'inquiète pas, je ne te laisserai rien, même pas une paire de bas. Tu as déjà eu assez.

Martin regagna son auto, suivi de sa femme, des jumelles et de William. L'œil jaloux, le père fixa son fils.

— Et toi, ne me demande jamais de t'appeler l'Irlandais. Tu as encore des croûtes à manger avant de prendre sa place.

William accusa le coup et, frisant l'impertinence, il riposta. Tout comme Martin, le jeune homme n'aimait pas se faire acculer au pied du mur.

— J'ai peut-être des croûtes à manger, comme tu dis, mais regarde-moi bien, un jour...

Devant la figure autoritaire de son paternel, William préféra se taire. La retraite valait certainement mieux qu'une paire de taloches.

Pour ne plus rien savoir de cette maudite ville qui ne lui avait apporté que malheur et douleur, Martin coucha du côté de Saint-Hilaire. Il campa la marmaille dans une pièce et en prit une seconde pour lui et sa femme. La chambre louée était médiocre, ce qui eut pour effet d'empirer la colère du juge. Marie-Claire refusa de suivre son mari et décida de rester avec les enfants, car depuis quelque temps, lorsqu'elle faisait face aux accès de rage de Martin, elle choisissait toujours la fuite. Au début, elle

voulait protéger ses petits des excès de leur père, mais aujourd'hui, elle optait pour la sécurité. La jeune femme n'était pas à l'abri des actes violents dirigés contre elle. Ainsi, Martin se retrouva seul dans l'appartement sentant l'humidité. Il enleva son complet, le mit sur un cintre, puis s'écrasa sur le pied du lit, constatant rapidement la piètre qualité du matelas. Comment se faisait-il que dans sa vie tout tournait de travers ? Son premier traumatisme datait de l'enfance, durant laquelle il avait souffert d'abandon. Une mère à moitié folle, de même que l'orphelinat avaient pavé la voie à une existence inscrite sous le signe de la répudiation. Aujourd'hui, en inhumant son père, il venait de couper le dernier fil qui le reliait à la terre, à la maison parentale et à ses souvenirs de prime jeunesse. Mais bon Dieu, il était temps de grandir, de cesser de blâmer l'un et l'autre pour son mal-être. Chacune des frustrations qu'il subissait le ramenait continuellement à sa petite enfance. Ce matin, Thomas lui avait jeté en pleine face et devant tout le monde les actes qu'il s'était efforcé d'oublier. Il avait souffert et rien ni personne ne lui rendrait son innocence. Mais à présent, il devait avancer et, une fois pour toutes, guérir ces blessures qui le maintenaient dans la position d'un gamin colérique et instable. Cet après-midi, il s'était battu avec son frère et sa femme ainsi que ses enfants le fuyaient. Oui, son père avait eu des torts envers lui, qu'il avait essayé de réparer, maladroitement peut-être, mais il avait eu le cœur de tenter les bonnes actions. Aujourd'hui, il occupait une situation prestigieuse et enviable et encore une fois, il inspirait la crainte. Certains avocats refusaient même de plaider devant lui, le sachant bête et inflexible.

Dans la chambre d'à côté, on entendait des éclats de rire. William s'amusait à faire le pitre et se moquait des

religieuses. Arrachant un drap du lit, il le transforma en jaquette, puis plaquant une taie d'oreiller sur sa tête, il mima la surveillante des dortoirs.

— Un soir, sœur de la Charité est entrée dans la salle commune et nous a surpris en train de nous chamailler.

« Dans vos couchettes, avait-elle hurlé et que je ne vous y reprenne plus. Si j'en attrape un debout, il goûtera...
... à ma baguette, chuchotèrent les enfants. »

— Et pour nous promener sans qu'elle nous entende, continua William, nous avons trouvé un excellent truc. Nous attachions des oreillers sous nos pieds et, je vous le jure, ça marchait. Aucun bruit de pas, mais du plaisir à se tordre, termina William.

Ce récit amusa Camélia et Grace qui attribuèrent à leur jeune frère un caractère audacieux. Sans approuver les frasques de son fils, Marie-Claire apprécia tout de même la détente qu'il amenait.

Seul de son côté et enragé comme un animal en cage, Martin commençait à se questionner. Que faisait-il isolé quand les autres membres de sa famille riaient ? Se moquait-on de lui ? Difficilement, il accepta de rejoindre sa femme et ses enfants, mais dès qu'il ouvrit la porte, son apparition jeta un froid dans la chambre. Chacun se dépêcha de reprendre une position convenable.

— Ça va ? demanda Marie-Claire. Tu récupères un peu ? Cette journée a été ardue pour tout le monde.

— Et c'est pour cette raison que vous riez ? Je vous prierais de faire preuve d'un peu de retenue. On vient d'enterrer mon père...



Le lendemain de l'altercation entre les frères O'Reilly, toute la famille avait rendez-vous chez le notaire Hoffman. Aujourd'hui, les héritiers feraient affaire avec le successeur de feu Désiré Hoffman. Le fils avait repris l'étude paternelle et maintenant, le jeune homme voyait défiler devant lui les clients de son défunt père. Dans le petit bureau de Désiré s'entassaient les principaux acteurs d'une pièce en un acte. Éloignés l'un de l'autre, les deux demi-frères s'opposaient encore. Sachant d'avance que Thomas jouissait de l'entièreté de son héritage depuis quelques années, Martin se demandait ce qu'il faisait dans cette pièce. Non seulement leur père avait-il pipé les dés, mais le jeune notaire faisait durer le suspense bien inutilement. Entre les deux pugilistes, Angélique, Louise et Marie-Claire échangeaient quelques mots à voix basse. Une porte cachée par un jeu de tapisserie s'ouvrit, laissant le passage au jeune notaire. Sa prestance imposa le silence. En fait, seules les femmes eurent à s'exécuter, car ces messieurs faisaient la baboune. L'adjudicateur déposa sur son pupitre l'acte officiel des dernières volontés d'Elwin O'Reilly. Une fois les « sains d'esprit » et autres considérations prononcés, l'homme de loi pénétra dans le vif du sujet :

À mon fils aîné, Martin O'Reilly, né d'un premier mariage avec feu dame Mary Lonergan, je lègue un coffret découvert dans une cabane au début de la colonisation du 2^e rang. Cet objet, se situant à l'origine de ma fortune personnelle, il m'est donc très précieux. Seul Martin a la capacité de dénouer l'énigme et, depuis longtemps, ce que j'y avais pris a été remplacé. Ainsi, je le

remets intact à mon suivant. Peut-être trouvera-t-il la réponse à la question que je me suis posée tout au long de mon existence.

Je laisse à mon fils, Thomas O'Reilly, né d'un second mariage, la terre, la maison ainsi que les dépendances. Toutefois, j'assujettis à cet héritage l'obligation de prendre soin de dame Angélique Rousseau, et ce, jusqu'au décès d'icelle.

À mon épouse, Angélique Rousseau, je cède les vingt mille dollars amassés au cours de notre vie commune. Cet argent lui permettra d'adoucir sa vieillesse.

À mes brus, Louise et Marie-Claire, je leur transmets la somme de mille dollars chacune. Je les ai aimées toutes les deux comme si elles avaient été de mon propre sang.

À Lewis Lonergan, fils de Mary Lonergan, s'il revient vivant de la guerre, je lègue ma sucrerie ainsi que tout l'attirail nécessaire pour faire du sirop.

À mes cinq petits-fils et petites-filles, je laisse un nom dont ils pourront être fiers, celui des O'Reilly.

À William, tout particulièrement, je cède le surnom de l'Irlandais. Maintenant, il sera de sa responsabilité de le perpétuer et de faire en sorte qu'on le respecte.

À l'exception de Thomas qui avait déjà obtenu son dû, les autres parties furent étonnées des sommes léguées par Elwin. Encore une fois, Martin se sentit floué. Pourquoi lui avoir donné une boîte, une boîte à surprise ? Aussi grosse et pleine soit-elle, il ne recevrait jamais l'équivalent de son frère. Même le bâtard de Mary avait eu plus que lui...

Blessé par son père qui, au-delà de la mort, continuait à le traiter durement, Martin n'en cessait pas moins de

quêter son amour, d'avoir besoin de lui et d'attendre encore un bon geste de sa part. En ce qui concernait sa part d'héritage, il verrait plus tard quel sort il réserverait au bien précieux abandonné par son paternel. Pour le moment, il avait trop mal.



En plus de sa crinière léonine, William avait hérité de la détermination propre à ses ancêtres irlandais. Son grand-père ne lui avait pas transmis son surnom en vain. Elwin avait dû se battre et faire des alliances pour survivre dans son nouveau pays, Martin avait également été forcé de renoncer à l'amour maternel et de s'éloigner du danger que représentaient pour lui les hommes de Dieu. Maintenant, William devait faire sa place au soleil. Son esprit combatif le ramenait souvent devant son paternel. En fait, il ne craignait pas son père et démontrait suffisamment de caractère pour s'opposer au juge.

Deux têtes dures ! disait Marie-Claire. Vous êtes trop pareils pour vous entendre.

Bien entendu, le puissant magistrat avait le dernier mot, mais si dans quelques années, il ne voulait pas héberger un contestataire ou un agitateur, il fallait lui serrer la vis et le plus vite serait le mieux. Après de courtes discussions avec Marie-Claire et de brèves délibérations, Martin en vint à la conclusion suivante : William terminerait sa troisième année au couvent des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie et, dès l'an prochain, il irait chez les Clercs de Saint-Viateur. Martin y avait fait des humanités et il n'en était pas mort. Ainsi en avait décidé le juge.



Septembre 1943

William O'Reilly fut introduit dans une école qui avait bonne réputation. Martin avait lui-même fait les démarches et trouvé le meilleur collège où caser le jeune rébarbatif. Il faut dire que dès que les garçons atteignaient l'âge de neuf ou dix ans, il devenait plus difficile pour les religieuses d'avoir de la poigne et de la crédibilité. À neuf ans, William forgeait son caractère et, aux dires de ses institutrices, il ne manquait pas de bagou. Le jeune homme parlait sans arrêt et n'était jamais responsable de quelque faute, sans compter qu'il emberlificotait tout le monde jusqu'à ce qu'on lui ordonne le silence et, encore à ce moment, il ripostait en traitant les sœurs de maudites pisseuses. William jouait également sur un autre plan, mettant sans cesse de l'avant la position avantageuse de son père. Cela commençait drôlement à agacer ses compagnons.

— On sait bien, le fils du juge...

— Si monsieur le juge l'a dit...

Ainsi, William avait mérité le surnom de « monsieur le juge ».

Une chose reste certaine, lorsque William entreprit sa quatrième année, il n'ignorait pas qu'à partir de ce moment, il rencontrerait le professeur qui l'orienterait pour les années à venir, faisant naître en lui la passion. Jusqu'à son arrivée chez les clercs, William s'était montré un élève moyen, souhaitant davantage discuter du conflit mondial et des éclats de bravoure de son oncle Lewis avant qu'on ne l'enferme dans un baraquement polonais. Ici, dans cet univers réglementé par les soutanes et la testostérone, la

guerre, les camps de détention et le sort du soldat Lonergan, sans les laisser indifférents, les impressionnaient un peu moins que les sœurs. Fini de se cacher derrière le tonton pour se faire du capital de sympathie. À partir de cet instant, il n'était plus question d'adopter un comportement enfantin. Les clercs offraient une éducation de qualité à laquelle se greffait une discipline rigoureuse et spartiate. De gré ou de force, les religieux prenaient les bébés gâtés et les fils à papa et les forçaient à entrer dans un cadre de vie assujettie aux valeurs morales et conservatrices propres aux Clercs de Saint-Viateur, puis en faisaient des hommes. L'enseignement s'appuyait sur la force du bon parler français, ainsi qu'une graphie sans faute, contribuant à établir une réputation d'excellence de la grande communauté. Plusieurs personnalités importantes de la société politique s'avéraient d'anciens disciples des Clercs de Saint-Viateur. Et d'ailleurs, le juge O'Reilly n'avait-il pas lui-même fait son cours classique chez les frères ? Partant de l'incontestable principe : « un esprit sain dans un corps sain, » les religieux favorisaient les jeux en plein air. Les surveillants responsables soutenaient les initiatives sportives, encourageaient l'élite et gardaient un œil ouvert et critique sur les activités des jeunes enfants. Les garçons étaient invités à se dépenser au soccer ou au baseball dès que le temps le permettait et l'hiver, ils sortaient de la cave les patins et les bâtons pour s'adonner au hockey. Par contre, tous étaient fortement conviés à modérer leur transport dans le vestiaire. Il était de connaissance générale, qu'après s'être échauffé les sens, il était difficile de résister à la tentation de se bousculer dans les étroits corridors. Côté pudeur sous la douche, les clercs n'avaient à déplorer qu'un très petit nombre d'incidents comme des touchers entre jeunes gens. Ces derniers

étaient vite punis, retirés du groupe et ne récidivaient que rarement.

Les religieux avaient également une attirance pour l'art et soutenaient une troupe de théâtre où les grands auteurs étaient invités à livrer leurs plus beaux vers. C'était de cette façon que le Cid, Andromaque et Virgile firent leur apparition sur les planches du collège. Dirigés par le frère Caron, les jeunes garçons apprivoisaient le jeu scénique et se produisaient devant les autorités, les parents ainsi que les étudiants des classes supérieures. Après avoir buché durant des semaines sur des textes complexes, avoir intégré les gestes et les déplacements exigés par le metteur en scène, il ne restait aux vedettes que le plaisir de recueillir les applaudissements de la foule partisane...

Déjà William connaissait la passion de l'écriture, mais cette fois, un véritable élan du cœur et de l'âme le transportait. La magie du théâtre extrayait des arides vers de douze pieds, des mouvements, des actions, des décors, des costumes et les rendait digestes aux spectateurs. Ainsi, enfoui sous une épaisse cape de laine noire et affublé d'une couronne de papier argent, sous les traits d'Henri II, William tirait de son fourreau une épée de bois et pourfendait l'ennemi. Jamais, dans toute sa vie, il n'avait éprouvé tant de joie, de passion provoquée par l'interprétation. Dans le jeu théâtral, il découvrait la fantaisie, celle qui manquait à sa jeune existence passée dans l'ombre d'un père rigide.

Pendant que l'art dramatique s'infiltrait dans la vie collégiale de William, la bataille entre les pays qui se

prétendaient du côté du bien et ceux qui se croyaient alignés sur leurs bons droits faisait rage partout à travers le monde. Les familles des mobilisés recevaient des télégrammes d'Ottawa leur annonçant la mort d'un fils. On les remerciait du sacrifice fait au nom du Canada et de la Liberté. Mais quel prix attachait-on à cette chère liberté quand on forçait les pères et les mères à offrir leurs enfants sur l'autel de la guerre ? Que valait la chair humaine contre le souffle d'un canon ? Et que faire des drapeaux tachés du sang de leur fils ? C'est sous ce même vocable de la liberté, qu'un grand nombre de jeunes Québécois appelés à servir se cachaient où ils le pouvaient et refusaient qu'on les recrute comme de la chair à canon. Durant ce temps, à la gare ferroviaire, des parents, des sœurs, des fiancées, lorsque ce n'était pas des familles entières accueillaient des soldats estropiés à qui il manquait, une jambe, une main ou un œil, quand ce n'était pas la raison. Pour eux, l'existence avait pris un autre tournant. Mais au moins, ils étaient vivants !

Tous les jours, au moment de la prière matinale, les Clercs de Saint-Viateur ajoutaient quelques *Ave* pour les hommes de troupe qui risquaient leur vie sur le front et quelques *Pater* pour les dirigeants afin qu'ils adoptent les bonnes décisions. Chez les religieux, la compréhension de la situation mondiale différait de celle des nonnes, ces premiers se sentant beaucoup plus concernés par les hostilités à l'échelle mondiale que ces dernières, plus protectrices envers les enfants du pays combattant sur l'ordre des Anglais. Dans le but de se rendre intéressant et de mystifier ses compagnons, William s'amusait à lire les lettres envoyées par son oncle Lewis. À ce moment, la guerre devenait bien réelle et entraînait dans la classe par le biais des simples mots d'un détenu décrivant ses misères.

Constatant ce fait, le frère Caron profita de cette occasion pour approfondir l'analyse syntaxique de la missive de même que la correction des fautes et l'emploi du vocabulaire particulier du prisonnier. Ainsi, William servait de courroie de transmission entre ce qui se passait dans les terribles camps de concentration et l'apprentissage du français et de la grammaire.



La guerre, la vraie, pas nécessairement celle que Lewis décrivait dans les courtes lettres envoyées à de jeunes élèves, sévissait toujours. Des mille neuf cent quarante-six soldats faits prisonniers à Dieppe, un grand nombre avait déjà passé l'arme à gauche. La vie dans les camps de concentration ne pardonnait pas et les plus faibles tombaient comme des mouches. Affublés de vêtements démesurément larges, de vilaines galoches dans les pieds, la tête rasée, l'avant-bras tatoué d'un numéro de matricule, les mineurs quittaient leur baraquement. Oubliez la bouteille d'eau et la soupe, ici, il n'y avait que le travail qui comptait. Après une rude journée à s'échiner dans de mauvais gisements, les taupes réussissaient à tirer du ventre de la terre quelques poignées de charbon. Ceux qui avaient eu la chance de résister à la faim, à la soif, aux centaines de coups de pics donnés dans les parois rocheuses ainsi qu'aux traitements malveillants, avaient l'obligation de ramener le corps de leurs compagnons qui n'auraient pas le loisir d'admirer le coucher du soleil. S'étirant comme une lente chenille rayée de noir et blanc, traînant leurs pieds entravés, la tête basse, les prisonniers passaient sous une arche où on pouvait décrypter une inscription allemande : « Le travail ennoblit. »

À quelques pas de là, juste avant de prendre la direction du premier camp à droite, un orchestre composé de musiciens juifs jouait *Rosamunde* de Franz Schubert. L'effet était des plus cruels. Puis après cette parade mondaine et sordide, les captifs se débarrassaient des corps de leurs camarades en les jetant dans un charnier à ciel ouvert.

Les jours et les semaines s'enfilaient les uns après les autres sans que rien de meilleur arrive. Seules la douleur, la peur, la faim et la fatalité étaient invitées dans les cabanes faites de planches disjointes et puant la mort. Mais dans le stalag 11 B, l'idée de s'évader ne quittait pas Lewis. Le plan échafaudé précédemment subissait continuellement des retraits et des ajouts. Même s'il survivait un peu mieux que bien des captifs grâce à son commerce illicite, le soldat Lonergan avait réussi à cacher quelques dollars. Qui avait dit que le crime ne payait pas ? S'il ne rapportait pas directement, les rapineries lui permettraient tout de même de fausser compagnie à ses gardiens, car il n'en doutait pas, il sortirait vivant de ce camp de la terreur.

Un peu partout, les alliés avançaient de façon significative et les troupes terrestres, les escadrilles aériennes et navales occasionnaient de lourds dommages aux nazis. Les forces allemandes commencèrent à s'effondrer et, en guise de représailles, le parti national-socialiste resserra les conditions de vie dans les stalags, si bien que les rations alimentaires furent, encore une fois, coupées et réduites à presque rien. Cette nouvelle situation fouetta ceux qui désiraient fausser compagnie à leurs tortionnaires et confirma la nécessité de l'évasion. Si la plupart des détenus

n'adhéraient pas à cette escapade sous terre, il fallait continuer, car il était peu probable qu'une seconde chance se pointe. Pendant que les taupes, munies d'écuelles, avançaient lentement dans le tunnel, relayant à leurs suivants des dizaines de mètres cubes de terre, les locataires du 11 B remplissaient les poches de leurs pantalons de matériel excavé et, au moment de la marche forcée dans la cour, ils en profitaient pour alléger leurs goussets à tour de rôle.

Les fousseurs continuaient à creuser. La fatigue amassée dans les mines n'avait plus cours, car maintenant, ils avaient un but qui se traduisait par le boisé de l'autre côté du mur.

Août 1952

Dans sa boutique, Le soulier de verre, Lewis tentait de travailler, mais le cœur n'y était pas. Depuis son retour de la guerre, il était perclus de rhumatismes. Ses jambes étaient devenues bleuâtres, douloureuses et raides comme des piquets. Ses doigts refusaient obstinément de se refermer sur une aiguille, une fermeture éclair ou encore des boutons fins. Si on examinait ses mains, on y décelait la courbure imposée par le pic qu'il avait tenu pendant plus de trois longues années dans les camps allemands. Heureusement, il avait gardé toute sa tête et la mémoire ne lui faisait pas défaut. Souvent, il arrêta son geste, laissait reposer son travail sur l'enclume et s'abandonnait à de tristes pensées. Dans sa caboche de survivant défilait continuellement le film des années de guerre. La pellicule cinématographique se déroulait en noir et blanc et les scènes d'horreur se répétaient *ad nauseam*. Les cris, les pleurs, les bras tendus, cherchant l'aide qui ne viendrait pas, l'obsédaient. Quel sort fut réservé à Henri de Saint-Henri ? Puis, au bout de quelques minutes, la vie reprenait le dessus. Sa liberté, il l'avait payée tellement cher !

Lorsqu'il était revenu au pays, personne ne l'attendait au quai de gare. D'ailleurs, qui l'aurait reconnu ? Maigre

comme un clou de cercueil, bien que mangeant comme un ogre, Lewis était méconnaissable. Ses cheveux roux, sans lustre, s'apparentaient davantage à de la paille légèrement brûlée. Il portait un pantalon à la dernière mode ainsi qu'une chemise à motifs hawaïens beaucoup trop large pour ses frêles épaules. Dans une petite valise de carton, il avait fourré quelques vêtements achetés à Paris après son évasion du camp de travail avec l'argent de son trafic de cigarettes dans les stalags. On ne pouvait comparer cet accoutrement bariolé avec son éternel deux-pièces de coton rayé noir et blanc qu'il avait endossé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et ce, durant plus de trois ans. Dieu seul savait à quel point la couleur lui avait manqué !

Dans le cadrage de la porte, Lewis vit apparaître un jeune homme portant une crinière léonine. Vif, instruit et fondamentalement heureux, à la faveur de sa correspondance épistolaire, William avait donné à Lewis la légitimité de ne pas sombrer dans le désespoir et de s'accrocher à quelque chose. En vérité, ce dernier devait son existence à l'assiduité d'un petit garçon qui lui racontait les banalités du quotidien, permettant au prisonnier de croire que quelque part sur la terre la vie continuait normalement.

— Salut ! Comment va mon cher vieil oncle, aujourd'hui ? demanda William en pénétrant dans l'échoppe.

— Un peu mieux qu'hier, répondit l'aîné. Tu vois, je m'entête à tenir et à enfoncer ce maudit clou dans la semelle, mais je n'y arrive pas, conclusion : je me tape sur les doigts.

— Laisse, je peux le faire pour toi.

Et William s'installa sur le petit banc abandonné par le cordonnier et attrapa le marteau. En quelques secondes, il termina le travail.

Depuis quelques mois, William nichait chez Lewis. Renié par son père, le puissant juge O'Reilly refusait que son unique fils fasse du théâtre. Martin ne comprenait pas que le jeune homme puisse faire fi du cours classique qu'il venait de réussir, ainsi que des multiples professions libérales qui s'ouvraient à lui, pour se ramasser avec une bande de dévoyés qui s'amusaient à faire les pitres sur une scène. Quelle déception !

— Durant des années, j'ai nourri un frelon et maintenant, il se retourne et me pique dans le dos, s'était écrié le juge enragé. Tu peux faire tes valises et chercher ta pitance ailleurs. Va rejoindre ta gang d'histrions. Je ne veux plus te voir.

Sans tarder, William s'était exécuté sous le regard ahuri de sa mère et de ses sœurs. Martin devenait-il fou ? Son travail de magistrat l'avait-il rendu intransigeant au point de rejeter son propre fils, celui dont il se montrait si fier et à qui il avait promis mers et merveilles, même au détriment des jumelles ?

William avait pris le seul chemin qu'il connaissait, celui du cœur, et avait atterri chez son oncle Lewis. À bras ouverts, le soldat Lonergan avait recueilli un jeune homme instruit et bien éduqué, possédant un talent fou pour les arts de la scène. Simplement, sans faire de chichis, le vétéran avait invité celui qui lui avait servi d'ange gardien durant tant d'années à demeurer avec lui dans son humble logis derrière la cordonnerie.

Cela faisait plus d'un mois que William virailait à droite et à gauche, écumant villes et municipalités à la recherche d'un endroit pour créer un théâtre estival. Selon lui, cette discipline artistique et la campagne formeraient un tandem du tonnerre. À cent lieues de se décourager,

William parcourait les environs au volant de sa Simca sport, cadeau de son paternel avant qu'il ne le mette à la porte, et découvrait les villages implantés le long du Richelieu. Le jeune homme cherchait une grange en bon état et qui puisse aisément contenir une centaine de personnes. Tablant sur le grand nombre de lots cultivés accueillant presque tous des bâtiments de ferme, il devrait certainement trouver la perle qui lui permettrait de porter son projet un peu plus loin.

Le voyant revenir bredouille pour la énième fois, Lewis eut une idée.

— Écoute, mon garçon, j'ai hérité de la sucrerie de ton grand-père Elwin. En fait, je ne sais trop qu'en faire. J'ai passé l'âge de ramasser l'eau d'érable et de me geler le cul dans une cabane. J'ai déjà donné... Que dirais-tu si je te l'offrais pour faire ton théâtre. Bien entendu, l'endroit demande qu'on y mette de l'huile de coude, mais je crois qu'avec ta jarnigoine, tu pourrais en faire une place agréable. Tu devras peut-être abattre quelques arbres...

— ... tout en conservant l'authenticité de l'érablière, coupa William. Nous pourrions nous servir de la cabane comme point d'accueil et y loger le foyer. On pourrait également enlever un des murs les plus larges et y jouxter la salle. Génial ! Mais tu es vraiment sérieux ? Je me sens un peu mal à l'aise devant tant de générosité.

— Je n'ai pas d'enfant et, entre toi et moi, à qui veux-tu que je lègue cette sucrerie ? S'il est quelqu'un à qui je suis redevable, c'est bien au petit William, qui par sa constance, m'a soutenu durant les années de terreur.

William ne portait plus à terre, son rêve prenait enfin forme et c'était Lewis, le mal aimé, qui lui offrait la chance

de le réaliser. La reconnaissance de son oncle pour les lettres d'un enfant de cinq ans lui faisait chaud au cœur.

— Dans ce cas, j'accepte. Je te remercie pour ton encouragement et déjà, je te réserve un siège que tu pourras utiliser en tout temps.

— J'y compte bien, mais avant de vendre la peau de l'ours, commence par le tuer. Ensuite on verra ! Tope là ! continua Lewis en tendant la main.

— Tu permets que j'en parle à Rose-Aimée ?

— À partir d'aujourd'hui, tu es le seul maître à bord.

— Merci encore, reprit un William plus que reconnaissant.

Bondissant dans sa Simca, le nouveau propriétaire de la sucrerie entreprit le rang de traverse dans le but de se rendre chez Thomas. En route, il s'arrêta, question de savourer sa plénitude. Comme la vie était belle et bonne pour lui. L'avenir lui souriait et suivait le chemin de ses rêves. Comment ne pas être heureux ? Le juge n'avait jamais si bien fait en lui montrant la porte. Lewis s'avérait un véritable père pour lui. Fondu depuis des années dans le creuset de l'obéissance et forgé sur l'enclume de l'orgueil paternel, William appréciait cette liberté nouvelle. Comme la chenille dans son cocon, il s'apprêtait à devenir un merveilleux papillon, transportant sur ses fragiles ailes l'amour du jeu et de l'écriture.

William stoppa sa luxueuse voiture, s'étendit en bordure d'un champ et se permit de rêver à sa première saison théâtrale. Les deux bras repliés sous la tête, une tige de blé mûr insérée entre les dents, ses pensées l'amènèrent dans la sucrerie. Là, il voyait se déployer le rideau de scène, tandis que de l'autre côté de l'immense pan de velours rouge, les comédiens se mouraient de trac.

La troupe disposerait d'une année entière pour monter une pièce pouvant attirer les vacanciers. Ouf ! C'était bien

peu. Aucune décision n'avait été prise par le directeur artistique tant que le groupe n'aurait pas trouvé un lieu pour jouer. Maintenant, le pas était franchi grâce à son généreux mécène.

Affichant le sourire d'un imbécile heureux, William se mit à cueillir des fleurs pour sa jolie cousine Rose-Aimée. Même si le temps pressait légèrement, il ne fallait pas que ce soit suffisant pour négliger une belle femme, d'autant plus que celle-ci le rendait complètement maboul. Était-ce parce qu'elle faisait partie de sa famille qu'il lui reconnaissait tant de talent ou bien était-ce à cause des taches de son sur ses joues qui le faisaient craquer comme un sans-génie ou encore en raison de ses longs cheveux blond roux qu'il s'amusait à emmêler qu'il l'aimait tant ? Mais chose certaine, il avait toujours le goût d'être avec elle. Voici que des marguerites, immortelles blanches, verges d'or et mauves musquées garnissaient ses mains. Aucun danger que cela ne dépare le fossé. Que ne ferait-il pas pour rester dans les bonnes grâces de la demoiselle ?

William entra dans la grande maison de l'Irlandais par la porte de côté.

— Il y a quelqu'un ? claironna-t-il.

Pour toute réponse, il entendit un pas lourd dans l'escalier. L'homme qui descendait n'était plus très jeune, mais avait conservé une fière allure. Ses cheveux grisonnants ajoutaient un charme certain au quinquagénaire. L'habillement identique à celui d'il y a vingt-cinq ans trahissait le caractère régulier du fermier. Pas question de porter le jeans comme cela faisait fureur chez la plupart des cultivateurs. Une large salopette, une chemise à carreaux et un chapeau de paille ayant bu jusqu'à plus soif la sueur qui coulait de son front, voilà qui faisaient son affaire. Les vaches ne se formalisaient pas du fait que leur propriétaire boude la dernière mode.

— Tiens, tiens ! Regardez donc qui nous arrive ? s'exclama Thomas. Quel bon vent t'amène, l'artiste ?

— As-tu une petite minute ? demanda William.

— J'ai toujours du temps pour ceux que j'aime. Tire-toi une chaise et dépose tes fleurs. J'imagine qu'elles ne me sont pas destinées, sinon tu me les aurais déjà données.

— Tu as raison, oncle Thomas, elles ne sont pas pour toi, mais pour Rose-Aimée.

— Tu sais comment charmer les femmes, mon chenan-pan. Mais raconte, je t'écoute.

— Je viens tout juste de recevoir un héritage inattendu, révéla le jeune homme en souriant.

Thomas lui jeta un regard médusé.

— Lewis m'a offert la sucrerie pour que j'en fasse une salle de spectacle. Ça y est, nous aurons notre théâtre d'été et, dès l'an prochain, nous pourrons y présenter une pièce.

— Sainte bénite ! Tu vas vite en affaire !

— Si tu savais combien de fois j'ai rêvé posséder ma propre scène et tenté de vivre de mon art. Du moment où j'ai mis les pieds sur les planches du collège des Clercs de Saint-Viateur et où le frère Caron m'avait déguisé en Henri II, j'ai ressenti une telle joie et une telle plénitude...

— Tu te perds encore dans tes pensées, mon beau cousin, coupa Rose-Aimée en descendant l'escalier.

— Cette fois, c'est bien vrai. Tiens, mademoiselle l'incrédule, reprit William en lui tendant les fleurs qui commençaient à faner par cette chaleur d'août, c'est pour fêter notre théâtre.

Tenant le bouquet d'une main, la jolie sylphide sauta au cou d'Henri II.

— Tu blagues ou quoi ? lâcha-t-elle.

— Que je tombe raide mort si je ne dis pas la vérité ! Et William simula une chute.

— Espèce de fou, relève-toi et raconte-moi.

Devant cette jeunesse qui interprétait leur vie comme s'il s'agissait d'une comédie, Thomas partit vers l'étable. Il avait mieux à faire que de les accompagner dans leur délire de cabotins. Ils étaient assez grands pour se débrouiller. Mais dans tout ce charabia artistique, une chose chicotait le père. Il trouvait agréable que son neveu et sa fille partagent un but commun, que ce soit du théâtre ou n'importe quoi d'autre. L'important était qu'ils fassent ce qu'ils aimaient. Mais était-ce honnête de leur permettre de tisser des liens aussi solides ? Ils étaient tout de même cousins.

Dès la première réunion de la petite troupe, il était de mise de féliciter et de remercier le nouveau propriétaire de la salle nommée, pour le moment, la cabane à sucre. Le directeur laissa les joies de cette primeur s'estomper un peu, puis distribua un dossier à chacun des comédiens. Maintenant que la compagnie se structurait, on se devait de faire les choses correctement et comme le code Morin régissait le déroulement de diverses associations depuis 1938, il fut choisi comme guide. Une fois l'ordre du jour lu, avec un enthousiasme débordant, on commença à brasser les idées et discuter de la transformation de la sucrerie en salle de spectacle. William rappela qu'il fallait trouver un nom accrocheur et vendeur pour leur nouveau théâtre de manière à ce qu'il se retrouve sur toutes les lèvres. Un autre point tout aussi important : de façon démocratique, l'assemblée devait également déterminer quel genre d'œuvre on présenterait la saison prochaine. Là-dessus, Laurent Saint-Germain avait sa petite idée. À quelques reprises, le jeune homme avait découvert des extraits des nouvelles que William avait publiées dans le

journal local. Le succès fut immédiatement au rendez-vous, car l'auteur avait le talent d'orienter l'action de manière à ce que les personnages évoluent devant les yeux de ses lecteurs.

— Et si William signait une comédie ? demanda Laurent.

Tous les regards se tournèrent simultanément vers l'artiste, chacun attendant une réponse qui tardait à venir.

— Euh ! Je ne sais pas, bredouilla l'écrivain. J'ignore si je possède ce qu'il faut pour entreprendre une telle mission.

— Nous te soutiendrons, reprirent les autres en chœur.

— Moi, commença Rose-Aimée, je t'aiderai.

— Oh là ! s'excita William, pas si vite. D'accord, j'accepte, à la condition que vous vous mêliez de vos affaires et que personne ne fasse pression sur moi, sauf si je crie au secours.

— Oui, monsieur, nous le jurons, répondit en riant le chœur des membres fondateurs.

— Il y a suffisamment à faire dans la construction. Pour l'instant, tous les bras sont requis.

La fin de l'été favorisa la bonne marche du chantier. Le gros œuvre devrait être terminé avant que le froid ne sévisse. Suivant les conseils du vieux Ti-Phil, expert en la matière, les gars s'occupèrent à faire disparaître le mur auquel ils joindraient la salle de spectacle. Ainsi les scies, les rubans à mesurer, les marteaux et les pieds de biche s'attaquèrent aux rudes planches de bois brut. Vêtue d'un pantalon, propriété de son frère, d'une chemise appartenant à son paternel, une paire de godasses dans les pieds et un foulard à pois dans les cheveux, Rose-Aimée coordonnait l'action des demoiselles qui, armées de balais, de seaux, de torchons et de brosses à récurer, prirent d'assaut les coins poussiéreux, délogeant les toiles d'araignées

abandonnées, sans impunité, par ces dames aux pattes velues. Le plus difficile fut de faire comprendre au chat des Préfontaine qu'il n'était plus le bienvenu dans la sucrerie. Il fallait voir cette bande de joyeux lurons s'étriver et s'amuser comme des gamins, s'appropriant les travaux et rêvant de théâtre.

Participant avec tout ce beau monde à la corvée de nettoyage, William se rappelait que son grand-père lui avait raconté une histoire au sujet de Martin. Ce dernier avait déserté et s'était réfugié dans la cabane, et ce, au grand dam d'Elwin qui croyait avoir perdu son fils. Le puissant juge avait-il donc été jeune un jour ? L'aïeul avait construit ce petit havre de paix au milieu de sa propriété colonisée par des érables. Comme l'homme ne connaissait rien à la confection du sirop, Albert Préfontaine lui avait enseigné les rudiments du métier, contre paiement en précieux liquide. Que dirait l'Irlandais s'il voyait cette bande de joyeux théâtres investir son bien et le transformer ?

Une fois la cabane à sucre complètement métamorphosée vint le temps de lui imposer les nouveaux murs qui formeraient une large enceinte. À ce moment, William avait eu recours aux fonds de la Caisse Desjardins de Belœil. Bien que le directeur soit réticent à prêter l'argent des coopérants pour l'implantation d'une salle de spectacle qui ne fonctionnerait que durant l'été, William avait fait valoir la longue présence en terre richeloise d'Elwin, de Thomas, ainsi que celle de Lewis. Accommodant, selon lui, le responsable lui concéda finalement trois milles dollars.

— Dans les circonstances, je vous octroie le montant maximal, avait répondu avec complaisance l'administrateur titulaire.

Sous la surveillance de Ti-Phil, chacun mit la main à la pâte afin de diminuer le coût du personnel salarié. L'érection des murs du théâtre se fit en quelques semaines. Le plateau, apparaissant sur les plans, prenait soudainement forme sous les yeux ébahis de tous les intervenants et la fierté se lisait sur leur visage. Maintenant, il restait à garnir la salle de sièges pliables, imaginer des coulisses, construire des loges et installer le lourd rideau de velours rouge derrière lequel naîtrait la magie scénique, celle-là même qui mystifierait les spectateurs. Ensuite venait l'installation d'un système compliqué de lumières et de filtres de couleur qui prêteraient vie aux décors.

Durant ce temps, le texte avançait. Quand il se trouvait aux prises avec le spectre de la page blanche, William laissait de côté ses brouillons et visitait ses amis qui, à la force de leurs bras, érigeaient les murs de son rêve. Puis il revenait à sa table d'écriture où une tempête de mots, de répliques et de gestes faisait rage dans sa tête. Lorsque Rose-Aimée voyait que l'homme de plume désertait le repas familial, elle le retrouvait dans son refuge, une assiette bien garnie entre les mains.

— Eh ! Cher cousin, il faut manger ! Nous ne serons pas avancés si tu tombes comme une mouche. Arrête-toi, le temps d'avaler un sandwich.

Rose-Aimée s'assoyait près de son héros et lui demandait :

— Parle-moi de la pièce.

Rose-Aimée était la seule personne qui se permettait d'entrer dans la bulle de l'auteur, le forçant, pour quelques minutes, à abandonner son processus de création. Les autres membres de la troupe pouvaient faire la queue devant son bureau, aucune audience n'était accordée. Mais pour la belle Rose-Aimée, William déposait sa plume et

repoussait au bout de la table les feuilles salies de mots et de ratures, puis approchait de lui l'assiette si gentiment offerte et en plantant ses dents dans le pain blanc, il commençait à décrire les scènes sorties tout droit de sa tête. Dieu, comme ils étaient bien tous les deux ! Lui créait le rêve et elle le vivait. La jeune fille anticipait l'action, les répliques, les gestes et le comportement des personnages. Dans son esprit, le tableau dépeint prenait forme. Ici et là, sur une toile imaginaire, William jetait des taches de couleur dans la cime des arbres, installait une balançoire sous les branches barbouillées sur du carton-pâte. Côté cour, il inventait une porte par où entreraient les acteurs portant l'intrigue. Puis, il prêtait aux artistes des mots si drôles qu'à tout moment le public s'esclaffait. Oui, Rose-Aimée voyait et vivait l'écriture de son cher cousin.



À Montréal, la vie suivait son cours. Le juge Martin O'Reilly siégeait toujours à la chambre criminelle et était considéré par ses confrères comme un magistrat intègre et impartial. Il rendait des décisions objectives et sévères si bien que les pensionnaires de Bordeaux qui passaient devant lui craignaient ses sentences. Du même coup, la société se trouvait satisfaite et croyait en la justice. Martin fréquentait les clubs sélects où les membres, triés sur le volet, prenaient un verre en discutant politique et autres mesures sociales nouvellement émises par le gouvernement de Maurice Duplessis. Martin n'avait pas besoin de s'imposer, il lui suffisait d'être...

Le fils de l'Irlandais avait attendu un certain temps avant d'entrer en possession de son legs, craignant une

arnaque de la part de son père. Sous l'œil vigilant et critique de Thomas, il était retourné à la maison et avait cherché le coffre que le paternel avait daigné lui laisser en héritage. Qu'est-ce qui chicotait tant le vieil homme pour cacher cet objet appartenant au passé ? Thomas, qui avait encore sur le cœur leur dernière dispute, demeurait passif et regardait son frère. Pour tout l'or du monde, il ne lui aurait donné quelque information que ce soit. Qu'il se débrouille ! pensait le propriétaire. Lorsqu'on lève le nez sur autrui, il ne doit pas s'étonner qu'on se retrouve tout seul. Thomas connaissait d'autres secrets pouvant faire couler à pic le puissant Martin. Oui, il savait où se trouvait le coffret, son père lui avait indiqué l'endroit avant de mourir.

À la fin d'un avant-midi de recherche infructueuse sur le terrain, Martin retenait difficilement son impatience et il fallait prendre monsieur le juge avec des pincettes. Dans sa cuisine, Louise préparait l'ordinaire pour la famille et, suivant les ordres de son mari, elle n'invita pas Martin à partager leur dîner. Cela ne pouvait mieux tomber, car celui-ci ne désirait pas s'asseoir à la table de son frère et si on l'y avait convié, cela lui aurait au moins donné l'occasion de refuser.

Frustré et fumant sa pipe par en dedans, Martin prit la porte et se dirigea vers l'étable. Dieu qu'il détestait cet endroit ! Il fit une rapide reconnaissance visuelle des lieux et sur une des poutres maîtresses du bâtiment, il vit une boîte de métal qui semblait être ce qu'il cherchait. Dans l'intention bien arrêtée de mettre son fils à l'épreuve, Elwin l'avait placé suffisamment haut, juste assez pour enrager Martin.

— Non, non, ne me dites pas que je dois grimper là-haut ? marmonna le juge.

Heureusement, pas très loin, il aperçut une échelle. D'un pas déterminé, il se rendit près de l'antiquité, mais pour y accéder, il devait traverser un tas de fumier. Répugné, il leva lentement les jambes de son pantalon, montrant deux cannes aussi blanches que du lait et couvertes de poils roux. Se persuadant que c'était là le meilleur moyen d'atteindre son héritage, Martin étira sa jambe gauche au maximum, pointa le pied, puis transféra son poids, espérant atterrir de l'autre côté des bouses odorantes à souhait et entremêlées à de la paille. Il visa juste, mais comme il ne trouvait rien pour s'accrocher ou assurer sa stabilité, l'affaire se compliqua. Avec prudence, il ramena la seconde jambe. Une deuxième fois, sa manœuvre réussit, mais malheureusement, il déposa le pied à quelque six pouces du premier, mettant ainsi son fin soulier de cuir verni dans les déchets organiques. L'odeur qui s'en dégagait lui était carrément insupportable. L'innommable chose remontait de chaque côté de sa chaussure, imbibant lentement son bas.

— Merde ! Merde et remerde ! s'exclama le magistrat.

Heureusement, l'homme de loi n'avait certainement pas fait toute cette gymnastique pour rien. L'objet de tant d'attention était à portée de main. Maintenant, il fallait refaire le chemin en sens inverse. Peut-être, trouverait-il une autre façon de procéder ? L'affaire était toujours aussi risquée. Martin attrapa l'échelle et la posa fermement sur la poutre voisine de celle qui supportait la cassette. Lentement, car il craignait qu'un barreau plus faible ne se rompe, il grimpa, alternant un soulier noir et un brun. L'odeur de la bouse et l'ammoniac qui s'en dégagèrent lui tournaient la tête. L'héritier devait maintenant s'étirer afin de se rendre à la solive de plafond où le satané coffre prenait appui. Une main tenant fermement un chevron, il

tendit l'autre bras et du bout des doigts, il réussit à faire avancer l'objet de son désir. Si son père vivait encore, il aurait ri de voir le juge écartelé de la sorte au-dessus d'un tas de fumier. Martin finit par attraper la boîte de métal, se remit d'aplomb sur son échelle et redescendit de son perchoir. Ainsi, il ne lui restait qu'à revenir sur ses pas et retraverser cet amas d'immondices.

Dans la maison, Thomas guettait son frère par la fenêtre. Quand ce dernier apparut, le coffret sous le bras, essuyant sa chaussure dans l'herbe et tentant de retirer son bas mouillé qui collait à sa peau, le fermier sut que Martin avait trouvé ce qu'il voulait. Maintenant, le juge n'avait plus rien à faire ici.

Martin ménagea son orgueil et ne demanda pas d'aide à Thomas. Ayant enlevé le plus gros du purin, l'héritier grimpa dans son automobile et à toute allure fila vers la grande ville. Ni vu ni connu !

Lorsque Marie-Claire vit arriver son mari, elle ne put s'empêcher de sourire. Martin se tenait sur le tapis de l'imposante maison, un ridicule coffre dans une main et un soulier crotté dans l'autre. L'odeur qu'il dégageait était tout simplement insoutenable.

— Que s'est-il passé ? demanda innocemment Marie-Claire.

— Mon père a voulu rire de moi en me léguant cette chose rouillée, dit-il en montrant son héritage. Je ne sais qu'en déduire, mais avant tout, un bain, ça urge et, pour l'amour du bon Dieu, jette-moi cette paire de godasses aux poubelles.

— Tout de suite, répondit une Marie-Claire railleuse, car ça sent un peu trop la campagne.

Martin ne releva pas le sarcasme. Il en avait assez de cette journée. Quand le juge redescendit dans le salon, il traînait avec lui une odeur de lotion après-rasage. Dans sa robe de chambre de velours bourgogne, il raconta à sa femme ses déboires d'héritier.

— Je persiste à croire que le père a voulu me donner une bonne leçon, mais je pense qu'il a raté son coup. Voyons ce que le paternel m'a laissé.

Le coffret rouillé refusa de livrer son secret. La serrure, grandement endommagée par les ans, semblait s'être soudée. N'ayant pas de temps à perdre avec ce genre de stupidité, Martin descendit à la petite réserve où il gardait ses outils et en sortit un marteau. À coups redoublés, il se mit à cogner sur son legs au risque de tout détruire. Finalement, la cassette s'éventra, divulguant d'un seul coup son secret. Quelle déception ! Martin n'en revenait pas. Frustré dans ses attentes et tout espoir envolé, le juge fit l'inventaire du coffret qui avait traversé les années : un couteau enroulé dans un bout de tissu taché, de vieilles coupures de journaux et une somme de deux mille dollars. Dans le fond, un papier jauni et plié. Ceci expliquerait-il cela ?

À toi que j'ai si mal aimé,

Mon cher fils,

Comme je voudrais être là pour te serrer dans mes bras, mais je sais que cela m'est impossible. Toute ma vie, j'ai été incapable de te dire combien je tenais à toi. Je pensais qu'il serait plus facile pour moi de t'éloigner et de t'oublier pour un moment, espérant secrètement perdre le souvenir de celui que tu étais et, par le fait même, de celle qui fut ma douce compagne. Nous vivons dans une époque

où le silence nous bâillonne et où un homme ne doit pas afficher ses sentiments. Pourtant, je savais que tu avais profondément besoin de moi, mais je trouvais plus commode de remettre cette charge à quelqu'un d'autre et ces gens, prétendument dignes de confiance, ont abusé de toi. Ne pouvant répondre à cette injustice, tu as grandi avec la haine ancrée au fond de ton cœur. Tu détestais tous ceux qui t'entouraient, sans distinction, car la douleur t'avait été infligée par une personne que tu aimais. Tu n'avais de répit que lorsque, à ton tour, tu les avais blessés. Il en a été ainsi pour ta femme, tes jumelles et ton fils. Tu as enfermé Marie-Claire dans une belle maison, refusant qu'elle s'épanouisse en dehors de toi. Tu as renié Grace parce qu'elle avait perdu pied dans la réalité. Tu l'as gardée isolée dans sa chambre durant des années sans lui apporter le secours que n'importe quel père aurait accordé à son enfant diminuée par sa propre faute. En forçant ce petit oiseau à vivre en cage, tu as également condamné Camélia. Tu t'es probablement posé la question suivante : pourquoi avait-elle trouvé refuge dans notre maison ?

Et ton fils, celui qui te ressemble le plus et qui porte en lui une partie de la démence de sa grand-mère, Mary. Tout comme moi, tu as aussi voulu le dresser en le mettant comme pensionnaire dans une institution afin qu'il devienne quelqu'un de bien. Bravo, tu as réussi, car William est un être exceptionnel, juste assez sérieux et juste assez fou. Il sera un grand artiste et tu dois le respecter dans sa différence.

Par cette lettre, je n'ai pas l'intention de te faire la morale, loin de moi cette idée, mais seulement de t'ouvrir les yeux sur le devoir d'amour que tu dois aux tiens.

Ce vieux coffre que je t'ai laissé n'était qu'un subterfuge pour t'écrire et te dire que je t'aime du plus profond

de moi-même. Ce que je n'ai pu exprimer de mon vivant, je te le livre une fois mort.

Les objets contenus dans la boîte ne m'appartiennent pas, mais je me suis servi de l'argent pour bâtir ma fortune. Un pauvre ermite demeurait à l'endroit même où j'ai fait construire la maison. Il s'appelait Cyril Duclos et menait une vie de reclus. Un jour, après son décès, j'ai découvert par hasard le petit coffre et, à ce moment, j'ai ouvert une fenêtre sur son passé. Tu pourras la refermer en lisant le compte-rendu de ses déboires et de ses démêlés avec la police et, par conséquent, avec les tribunaux. En te remettant ces objets, j'ai un peu l'impression, que quelque part, justice sera enfin rendue. N'est-ce pas là ton rôle ?

Avant de partir, j'aimerais te redire tout l'amour que j'ai pour toi et je t'embrasse très fort. Poursuis ton chemin, car tu es foncièrement un homme bon.

*Ton père,
L'IRLANDAIS.*

Martin était assis par terre, le coffret entre les jambes, et pleurait comme un enfant. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de prononcer les mots tendres qui font tant de bien ? Il l'ignorait. Elwin lui avait laissé le plus beau de lui-même, son cœur et sa fierté d'Irlandais. Elwin avait eu raison en disant qu'il n'avait pas besoin d'héritage et qu'il était plus riche que lui-même ne l'avait jamais été. Martin n'avait pas besoin de la maison familiale, il en avait une, pas plus qu'il n'avait pas besoin d'argent, il en gagnait suffisamment, mais il souffrait de boulimie d'amour. Involontairement, il repoussait l'affection de ses proches comme si elle ne valait rien.

Toute cette attention arrivait trop tard, car il n'avait qu'un désir, redevenir un petit garçon bercé par son père et sa mère. On ne peut édifier un palais de bonheur si les pierres de base ne sont pas solidement posées.

Remettant un peu d'ordre dans sa tenue, Martin remonta au salon et tendit à Marie-Claire la boîte de métal ainsi que la lettre. Sans comprendre, elle regarda le contenu hétéroclite du coffret, puis son mari. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Tu peux lire, je te le permets, déclara le juge.

Marie-Claire s'abîma dans la confession d'un homme dont la fin de vie était imminente. Enfin, elle touchait du doigt le rapport d'amour-haine entre Martin et Elwin. La mort de sa mère ainsi que le mal infligé par une personne, non nommée, ont propulsé le jeune enfant dans un monde hostile où il a appris à fourbir des armes afin de se défendre. Son père faisait un *mea culpa* et du même coup une déclaration d'amour à son fils.

— Mon pauvre chéri ! soupira Marie-Claire.

Elle ignorait l'attitude à emprunter, car depuis un certain temps, les ponts étaient rompus entre eux. Elle était tentée de se lever, de le prendre dans ses bras et de le couvrir de baisers, mais ce fut lui qui posa un geste tout à fait surprenant. Martin quitta son fauteuil et s'écrasa aux pieds de sa femme. Comme un chien ayant reçu des coups, il revenait vers son maître, quêtant des caresses de la seule personne qui ne l'avait pas tout à fait abandonné, lui, le fils de l'Irlandais.

Le juge eut du mal à se remettre de la lecture de ce testament secret et tout à fait particulier. Jamais un héritage n'avait produit pareille torture psychologique. Martin prenait conscience que sa douleur, même cachée au fond de son cœur, affectait tous ceux et celles qu'il aimait. Pour

sortir de ce cercle infernal, il devait cesser de regarder ces vieilles blessures cicatrisées qui le faisaient encore souffrir. La brûlure de l'abandon était là, juste sous l'épiderme, à fleur de peau. Avec l'aide et l'appui de Marie-Claire, Martin parvint à raconter les abus perpétrés par le vicaire Dubois. Il versa des larmes de dépit sur l'enfant qu'il avait été et qu'on avait si mal protégé, mais qui détenait également sa part de responsabilité. Il avait gardé le silence, laissant ainsi la rancune et l'agressivité s'incruster dans son cœur. Au début, au moment où il entreprenait sa carrière d'avocat, il avait tenté de faire la lumière sur l'affaire Dubois, mettant même un détective sur son cas, mais il avait rapidement abandonné, prétextant ne posséder aucune preuve. Pourtant, le curé Durocher l'avait surpris en pleine action... Martin avait tout simplement eu peur de réveiller la douleur du passé.

Marie-Claire profita de cette embellie. Elle était trop âgée et malade pour que ses journées ressemblent à un retour en arrière à lécher ses blessures. La femme dévouée à sa communauté avait fait la paix et accepté de vivre avec l'homme qu'elle avait choisi. Mais cela ne signifiait pas tout cautionner sans rien dire ou baisser la tête devant l'autorité. Non, Marie-Claire avait chèrement acquis la sérénité et la tranquillité d'esprit, bannissant de son vocabulaire le mot soumission. Depuis son mariage, elle avait subi les mêmes épreuves que Martin et s'en était mieux tirée que lui. N'avait-elle pas raison d'en vouloir à Martin pour le triste accident de Grace ? Marie-Claire aurait pu se rebeller, l'accabler de reproches ou lui mener la vie dure, sombrer dans une déprime fort compréhensible au contraire, elle s'était investie auprès de sa fille, lui procurant des soins

continuels et, à coup de prières, elle avait forcé le Seigneur à lui redonner l'enfant qu'elle avait mise au monde. Heureusement, Camélia était la plus délicieuse demoiselle que l'on puisse avoir. Et William. Martin avait eu la main lourde avec lui, agissant comme son père. Jamais elle ne lui pardonnerait de l'avoir volontairement écarté de son existence. William n'avait aucune attirance pour quelque profession libérale que ce soit. Il rêvait, comme chaque artiste le fait. Possédant une plume exceptionnelle et le sens théâtral, il avait été obligé de se réfugier chez son oncle Lewis, ce rescapé des camps de concentration. Durant toute la guerre, un tissage constitué de centaines de lettres avait uni le soldat et l'enfant. Lewis avait accueilli son neveu comme s'il était son fils et lui avait fourni les moyens d'exprimer son talent.



Devant le rideau de scène, première rangée, Martin O'Reilly et les jumelles se préparaient à assister à la pièce présentée au théâtre des Trois Triskèles, premier théâtre d'été au Québec. L'œuvre s'intitulait : *Le vire-vent*, comédie écrite par William O'Reilly, dit l'Irlandais.

Les O'Reilly avaient le cœur serré. Plus que quelques minutes et la lourde cloison de velours se lèverait. Quelques bancs plus loin, la famille de Thomas commençait à perdre son calme. Durant tout une année, parents et enfants avaient vu la cabane à sucre se transformer. Incroyable ce que cette bande de jeunes, qu'ils ont eu plaisir à soutenir en leur prêtant main-forte à l'occasion, avait réussi à faire. Un véritable exploit ! Discret, assis dans le premier siège de côté, Lewis patientait. Moins flamboyant depuis son

retour de guerre, Lewis se félicitait, car il avait permis à William de vivre son rêve. Depuis un an, il l'avait vu travailler comme un dingue à la réalisation de sa passion première, l'écriture. Jour après jour, il avait observé ce neveu qui lui était si cher et qui brûlait d'une fièvre dramatique.

Mais laissons au maître des lieux, le plaisir d'inaugurer la première saison du théâtre des Trois Triskèles.

Aveuglé par les projecteurs, William apparut devant le rideau de scène et, d'une voix forte et assurée, souhaita la bienvenue aux Trois Triskèles. Plissant légèrement les yeux, afin de diminuer le flot de lumière, l'auteur et propriétaire de la salle tenta de distinguer parmi les spectateurs les quelques amis qui depuis le début l'avaient encouragé et suivi dans sa folle démarche. Puis son regard s'accrocha à la première rangée. Le juge était venu... Une bouffée de chaleur l'envahit soudainement. Maîtrisant son émotion, William acheva son court discours, puis se retira dans les coulisses. Quelques secondes pour respirer à fond et passer son costume.

Demandant le silence absolu, le scénographe attrapa le gendarme et frappa les six coups réglementaires, soit trois rapides suivis de trois longs. Puis, comme à regret, le lourd rideau de velours livra le décor. En toile de fond, une reproduction automnale de l'érablière existante plongeait le spectateur dans un chaud mariage de couleurs et une douce quiétude. Côté cour, sur une pierre plate, deux aînés se reposaient, un chien jaune à leur côté. Puis le personnage principal entra en scène. Martin fut soufflé lorsqu'il aperçut sur son fils le précieux kilt porté par Elwin au moment de ses premières noces. Habillé de la sorte, la touffe de cheveux rouges ébouriffés sur la tête, on aurait

juré son père. Les éléments, volontairement dépouillés, rehaussaient le jeu des acteurs. L'auteur et le metteur en scène avaient misé sur la simplicité. Durant près de deux heures, une bande de joyeux lurons se donnaient la réplique. Rose-Aimée tenait un rôle de composition, si bien que ses parents eurent du mal à la reconnaître sous sa perruque rousse. Fantaisie du réalisateur, à un moment ou un autre, tous les personnages adoptaient le port du postiche flamboyant. L'action rapide favorisait le claquage de porte, les phrases hachurées, les déplacements vifs et fréquents et des pirouettes qui livraient les dessous de la jupette irlandaise.

La pièce obtint un succès inespéré et durant tout l'été des centaines d'amateurs de théâtre vinrent d'un peu partout pour applaudir la jeune troupe. En même temps, William fut reconnu pour l'excellence de son écriture ainsi que son jeu d'acteur. Grâce à son talent, son nom d'artiste était sur toutes les lèvres. William était sorti de l'ombre. Son grand-père avait certainement lu dans les étoiles que cet enfant différerait des autres et c'était pourquoi il lui avait transmis son précieux surnom : *L'IRLANDAIS*.

FIN

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
 Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
 Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
 Au fil des jours
 Au gré du vent
 S'écoule le temps... En trois temps

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravanning*

ROMAN

Claude Daigneault *Le culte des déesses, tome 1*
 Le courage du mouton, tome 2
 Petite vengeance deviendra grande
 Une fille, ça ne pleure pas
 Les Frincekanoks
 The child who dreamt of becoming a tree

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
 Shaktis

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*
 Bleu-vert d'été

Monique Michaud *Le dernier regard*
 Voisines de cœur

ROMAN

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite, Tome 1*
Lili, Tome 2
Charles, Tome 3
La maison sur la grève
L'Irlandais, Elwin, Tome 1
L'Irlandais, Martin, Tome 2
L'Irlandais, Les descendants, Tome 3

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne, 2^e éd.*
Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Sylvain Goulet *Disparition suspicieuse*
Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite
Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboché

Album + de 5 ans

Claude Daigneault *Une amitié explosive* *An explosive friendship*
Le grand projet *The big project*
Pyro fugue *Pyro runs away*

Album + 6 ans

Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*
Fridolin. l'homme de paille et Rutina l'ânesse

Achevé d'imprimer
en septembre 2013
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace
Imprimé au Canada



Photo : Pierre R. Chapleau

Quand vivre et écrire se rencontrent en catimini, que les personnages lient leur existence à notre histoire commune, que les mots se conjuguent pour dépeindre des états d'âme, des décors ou des faits marquants survenus dans le passé, entremêlant le vrai et le faux, alors, sous la plume de l'écrivain, le roman peut se permettre d'exister.



Le clan O'Reilly tente de rassembler ses fils autour du patriarche, mais bien vite des dissensions s'élèvent entre les trois demi-frères. Les divergences de fortune et d'intérêts rompent l'harmonie précaire qui régnait au sein de la famille. Thomas devient le gardien du bien familial, alors que Lewis s'achète une petite échoppe de cordonnier sur le bord du Richelieu. Nommé juge, Martin profite des effets de la crise monétaire mondiale pour augmenter son niveau de vie et raffermir ses assises sociales, tandis que Marie-Claire consolide son caractère en œuvrant au sein des causes humanitaires. Des trois enfants du couple O'Reilly, William se distingue par sa vivacité d'esprit et son attachement au soldat Lonergan.

Le dernier volume de l'Irlandais visite l'époque du krach boursier de 1929, ainsi que la 2e Guerre mondiale, deux événements qui ont bouleversé la quiétude des Canadiens français.

